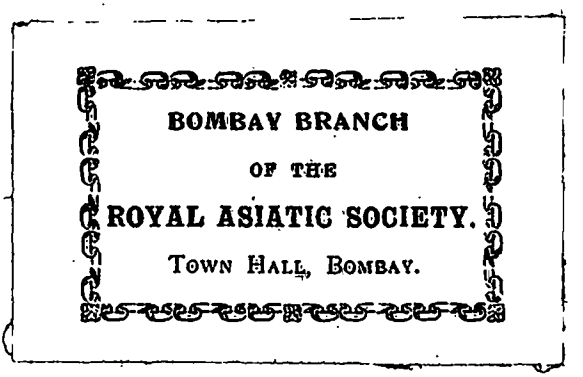
00100485



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 20 February, 2016

SCÈNES
CONTEMPORAINES.

IMPRIMERIE DE H. BAL
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17

Tableau du Sacre

Lith. de Bernard

Messieurs, Mr. David est Baron de l'Empire

OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ASIATIC SOCIETY

SCÈNES

CONTEMPORAINES

LAISSÉES

PAR MADAME

LA VICOMTESSE DE CHAMILLY.

Pol. My lord, I will use them according to their desert.
Ham. Odd's bodikin, man, much better.
HAMLET, act. II.

100487

PARIS.

URBAIN CANEL, LIBRAIRE,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

1828.

100485

00100485

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

CHAQUE jour de l'hiver dernier, on voyait un certain nombre de voitures stationner au-dessous d'un entresol de la rue de Duras, petite rue peu fréquentée du faubourg St.-Honoré. C'est là que demeurait madame de Chamilly. Le soir, l'affluence était encore plus nombreuse chez elle. On y rencontrait,

comme à l'Abbaye-aux-Bois, des personnages de toutes les couleurs et de toutes les étoffes (qu'on me passe cette comparaison marchande). Un partisan de Canning, *qui a vu Bolivar*, s'y entretenait paisiblement avec M. de Marcellus, le chantre de l'autel et du trône; M. de Stendhall y partageait souvent une causeuse avec M. l'abbé de Retz, le nouvel auditeur de Rote, et il n'était pas rare de voir une embrasure de croisée enserrer sous son double rideau M. Kératry le défenseur des communes, et M. de Saint-Chamans, l'ennemi personnel des épiciers. Élevée à la cour la plus brillante, madame la comtesse de Chamilly avait philosophiquement sollicité et obtenu, durant l'émigration, une place de dame d'honneur auprès de la princesse de Kibourg-Kibourg, épouse, par la main droite, du prince de ce nom, souverain d'un territoire de sept

lieues de sables, situé à l'extrémité du Palatinat. Deux factions partageaient cette petite cour, celle du favori, le baron Diétrich XXXIV, et celle que soutenait le premier ministre. Madame de Chamilly s'était formée à cette école difficile; aussi savait-elle parfaitement animer une conversation sans jamais la conduire à l'aigreur, et effacer toutes les nuances d'opinion sans détruire leurs saillies pittoresques. Deux de ses neveux, l'abbé de Chamilly et le jeune comte Hector, la secondaient merveilleusement : l'un, par sa politesse conciliante, et l'autre par la brusquerie de sa gaîté.

M. le comte Hector de Chamilly, véhémentement soupçonné d'être l'auteur des scènes que nous livrons au public, est un terrible argument en faveur du système de M. le baron Charles Dupin qui vient d'allier si heureusement la pré-

destination à la statistique. M. Hector est né en Angleterre pendant l'émigration. Il vint au monde le 13 décembre 1798, le jour même de la mort de Washington. Son père, le marquis Roger-Gaston-Phébus Lyon de Chamilly, tira un heureux présage de cette coïncidence, et annonça que le jeune Hector serait ce qu'il avait toujours été lui-même, le plus ardent ennemi des idées révolutionnaires. Le marquis de Chamilly avait eu la ville de Lyon pour marraine; il salua son fils, à sa naissance, du titre de comte de Lyon, et le premier fourreau qu'on passa au jeune Hector, portait une croix de Malte. Le marquis avait obtenu une pension de l'Autriche et une autre de l'Angleterre. Il vivait noblement, et son fils put jouir des premières douceurs de la vie aristocratique : il eut un jockei à battre, et un précepteur qui le nommait Monsieur le Comte.

Mais un jour, jour de deuil, la pension de l'Autriche cessa, et M. le marquis ne pouvant se résoudre à s'abaisser jusqu'à accepter les bienfaits de son frère cadet, le vicomte de Chamilly qui avait été blessé à Germantown avec Greenne et La Fayette, et qui depuis avait dérogé en s'intéressant dans des banques du Massachussets, M. le marquis quitta Londres et alla s'établir à Dublin, véritable vivier de la noblesse besogneuse. — S'il y a de la misère en Irlande, on y trouve, par compensation, des jésuites. M. le comte Hector fut placé dans le collége des Ignaciens, pour y recevoir le fouet de la main des bons pères, et apprendre les principes de la morale selon Tambourin et Escobar.

Les alliés vinrent en France. M. le marquis y revint. On envoya M. Hector achever son éducation dans les gardes-du-corps, et en peu d'années le jeune

comte devint capitaine dans la garde royale, chevalier de St-Louis et de la Légion d'Honneur, tandis que M. son père, qui avait encore mieux employé son temps, était devenu gentilhomme ordinaire de la chambre, député, préfet, et propriétaire d'un magnifique domaine dans le département des Vosges.

Le frère du marquis avait été moins heureux. A son retour d'Amérique, il parcourut le monde par désœuvrement, et fit connaissance dans une petite cour d'Allemagne d'une jeune Française émigrée; c'est-à-dire noble et pauvre. Elle écouta avec intérêt son compatriote qui ne se lassait pas de raconter ses aventures du Connecticut, et bientôt M. le vicomte de Chamilly put dire comme le Maure de Venise :

She lov'd me for the dangers I had pass'd
And I lov'd her, that she did pity them.

« Elle m'aima à cause des dangers que j'a-

» vais courus ; et je l'aimai parce qu'elle » en eut pitié. » Pour suivre la métaphore, Othello de Chamilly épousa Desdémona de la Ville-Dragon ; mais leur union fut heureuse, le vicomte aimait l'industrie et la paix, la vicomtesse, quoique femme d'esprit et noble, était une bonne personne, aimant les hommes de son siècle ; et M. de Chamilly, qui était revenu à Paris avant la restauration, vécut paisiblement avec sa femme jusqu'au 26 avril 1825, jour où, selon une lettre de *faire part*, que je tiens en ce moment sous mes yeux, il décéda dans sa maison de la rue de St-Florentin. Mais d'autres lettres, qu'on m'a également communiquées, m'apprennent que cette maison était grevée de nombreuses hypothèques, et je vois par deux affiches de licitation qu'elle fut vendue le 3 novembre suivant, au bénéfice des créanciers de la succession.

Qu'avait fait M. le marquis de Cha-

milly pour devenir si riche? qu'avait donc fait le vicomte pour être devenu tout à coup si pauvre? Le marquis avait voté pour le ministère, tandis que le vicomte faisait des épigrammes avec l'opposition. L'aîné s'était occupé d'élections, tandis que le cadet s'occupait d'enseignement mutuel; il conférait sur la rente avec le ministre, pendant que son frère allait tout simplement spéculer chez son agent de change; il organisait des communautés religieuses dans les Vosges, et son frère des fabriques dans le faubourg St.-Antoine; bref, les établissemens de l'un prospérèrent, et ceux de l'autre tombèrent en décadence; le vicomte fut exproprié, et le marquis ajouta cinq cents arpens de bois à sa terre.

Ce fut alors que madame la vicomtesse de Chamilly prit à loyer le petit entresol de la rue de Duras, où son souvenir vivra long-temps. M. le marquis de

Chamilly y venait quelquefois durant les sessions, mais rarement, et seulement en allant chez M. d'Appony, où l'on s'assemble tard. Ses fils étaient plus assidus auprès de leur tante. M. Hector surtout ne manquait pas un seul jour de lui faire sa visite. Peu à peu, il vit moins la société de son père. Depuis son retour d'Espagne, où il avait assisté à l'affaire du Trocadéro, il avait mis en poche sa croix de Malte, et, en parlant de Napoléon, il ne disait plus *Buonaparte*. Enfin, dois-je le dire? il employait ses loisirs à lire MM. Guizot et consorts, à suivre le cours de M. Villemain, et on le surprenait quelquefois fredonnant une chanson de Béranger. Le marquis retenu, à son grand déplaisir, dans sa préfecture, par une goutte sciatique, obtint un congé de semestre pour le jeune comte, et rappela auprès de lui ce fils qui devait, disait-il, servir de modèle à toute la jeune noblesse lorraine.

Il le revit; mais hélas! *Quantum mutatus ab illo Hectore!* Qu'il était différent de cet Hector que lui offraient ses rêves paternels... Dans l'impuissance où je suis de peindre la douleur du marquis, je citerai un fragment de la lettre qu'il écrivit alors à sa belle-sœur, la vicomtesse. Je conserve scrupuleusement l'orthographe.

Du chasteau de Puy-l'Évesque, près St-Dié, le 3 de juin 1826.

« Madame,

» Je ne suis pas de ces vieilles gens » moroses, qui oublient à dessein leurs » anciennes folies, pour avoir le droit de » n'en passer aucune à la jeunesse. Je » vous ai conté maintes fois comment en- » voyé jadis à Paris par feu mon père, j'y » mangeai gayment l'argent qu'il desti- » noit à m'acheter une compagnie; et » je pense encore fermement qu'un peu

» de dissipation ne messied pas à un
» jeune gentilhomme. En me séparant,
» il y a quelques années, de mon fils,
» j'étois loin de m'abuser sur les suites
» de l'isolement où il alloit se trouver.
» Hector est d'un esprit ardent : il a
» été élevé par des maistres rigides qui
» l'ont sevré de tous les plaisirs du
» monde ; il devoit payer tribut aux
» foiblesses de son âge. — L'ancien ca-
» ractère françois s'est perdu dans la
» révolution, me disois-je ; il doit se
» retrouver dans notre jeune noblesse ;
» et nos enfants seront ce qu'étoient leurs
» pères, braves, magnifiques et galants.
» Je donnai donc à Hector un équipage
» convenable à son rang, je lui assignai
» un revenu qui devoit lui permettre de
» figurer avec honneur dans le grand
» monde ; enfin je lui remis une lettre
» de crédit sur mon banquier, en l'en-
» gageant à la mesnager ; mais entre

» nous, comptant qu'il n'en feroit rien.
» Je vins plusieurs foys à Paris; mais
» vous savez que les affaires du Roy ab-
» sorbèrent chaque foys tout mon temps:
» ces deux dernières sessions surtoust, le
» voste de l'indemnité et les tracas qu'il
» m'a fallu essuyer pour faire fixer la
» mienne, ne m'ont pas laissé un ins-
» tant de relasche; je n'ai pas eu le loysir
» de m'occuper de mon fils.

» Depuis huit jours que je suis à Puy-
» l'Evesque, où me cloue une goutte
» bourrue, et où j'éprouve des contra-
» riétés de plus d'un genre, j'attendois
» avec impatience mon Hector pour me
» distraire et me consoler. Il est ici, et
» je suis le plus malheureux des pères.
» Son premier soin a été de me rendre
» la lettre de crédist dont il n'a pas fait
» usage : il n'a pas un sol de dettes;
» mais il est hérissé de principes; il parle
» sans cesse de la France, et jamais de

» ses bonnes fortunes; enfin, M. Hector » n'est devenu ny fat, ny dissipateur : il » est devenu libéral. Jusgez, Madame, » si je suis à plaindre!

» Voilà donc le fruit de toutes mes » peines! Tandis que nous travaïllons » à assurer à notre famille tous les avan- » tages de la fortune, que nous sacrifions » notre vie entière à acquérir des em- » plois, des lionneurs, un ennemi ignoré » nous frappe sans que nous puissions » parer aux coups qu'il nous porte. Il » me restoit un espoir. Nous avons le » bonheur de posséder ici notre excel- » lent abbé Bonnet. Ce digne ecclésias- » tique jouyt d'une grande considération » dans la garde; je pensois que ses ex- » hortations ramèneroient mon fils dans » la bonne route. L'abbé lui a parlé plus » tost en homme du monde qu'en homme » d'église ; il lui a fait envisager la situa- » tion critique où il me place; il lui a rap-

» pelé son nom, son rang dans le monde,
» la fortune qui l'attend ; enfin, il a été
» parfait. Eh bien ! tout a été inutile :
» M. Hector a respondu qu'à son âge on
» doit avoir fait choix d'une opinion pour
» sa vie entière, et que l'ancien régime
» (admirez l'impertinence de la jeu-
» nesse d'aujourd'huy) avoit fort mau-
» vaise grâce à vouloir prescher le nou-
» veau. Depuis cette entrevue, les choses
» ne font chaque jour qu'empirer, et je
» ne sais, en vérité, plus où donner de
» la teste. Je vois à peine Hector dans
» mon salon ; et, s'il y vient, il n'en
» sort jamais qu'après m'avoir fait éprou-
» ver des spasmes de colère. M'arrive-
» t-il un électeur du grand collége,
» Hector lui parle du tourniquet et de
» semblables balivernes. L'autre jour,
» étant à table auprès de notre cousin
» le grand-pénitencier, il ne cessa, dus-
» rant tout le disner, de préconiser les

» vertus du bas-clergé, et hier encore il » nomma M... un transfuge devant le » vieux général qui n'a jamais servi » qu'en Russie. Des manières et un ton » d'officier de fortune, un langage de » jacobin.... enfin, que vous dire? Mes » vassaux, il les nomme des *industriels*. » Où sommes-nous, Madame? » . . .

. . . . . .

M. le marquis de Chamilly terminait cette épître de doléances, en suppliant sa belle-sœur d'user de son influence auprès de M. Hector, pour le purger de ses goûts roturiers, et lui faire reprendre des idées plus convenables à un homme dont les ancêtres ont harangué Louis le Bègue. Cependant, M. le capitaine Hector continua à mériter de plus en plus l'indignation paternelle. Avant son voyage de Lorraine, il gardait encore quelque mesure; depuis son retour du château de Puits-Levêque, il est entré

à pleines voiles dans les voies du libéralisme. On dit que dans les derniers temps, il se rendit fort régulièrement aux soirées des banquiers de la Chaussée d'Antin et des députés du côté gauche. On le vit aux obsèques de Foy ; et l'on assure qu'il traça quelques vers à sa louange dans une feuille périodique. Enfin, pour couronner l'œuvre et donner un éclatant démenti à la force du sang, le noble comte, enflammé par l'exemple de lord Byron et du marquis de Santa-Rosa, a donné sa démission et s'est embarqué à Marseille pour Napoli-de-Romanie.

Pour Madame la vicomtesse de Chamilly, Dieu me garde d'offenser sa mémoire, mais je doute fort que M. le marquis, son frère, eût trouvé en elle un allié fidèle. Cette respectable dame mourut *intestat*, il y a quelques mois, laissant des amis fort attristés et des

créanciers inconsolables : l'un de ces derniers vint m'offrir de publier un manuscrit qui lui fut adjugé avec la bibliothèque de la défunte. Après l'avoir lu, je ne balançai pas à l'acquérir. Quelques détails militaires, quelques traits un peu vifs qui s'y trouvent, décèlent la plume libre d'un soldat; et je ne crois pas faire une conjecture trop hasardée, en attribuant les *scènes contemporaines* au jeune comte Hector, dont on ignore la destinée depuis sa sortie de l'Acropolis d'Athènes. Mais s'il en est ainsi, quelle main aurait tracé certains tableaux de la révolution, qui ont trop de vie pour n'être pas l'ouvrage d'un témoin oculaire? Madame de Chamilly n'avait émigré qu'après sa détention à l'hôtel Talaru, durant la terreur; elle était rentrée en France sous le directoire : aurait-elle..... Je me hâte de repousser cette pensée téméraire.

M. Hector sera bientôt rendu, il faut l'espérer, à sa noble famille ; alors peut-être daignera-t-il dissiper les ténèbres qui couvrent la naissance de cette œuvre, et nous en faire connaître le véritable auteur. Quel qu'il soit, je suis prêt à lui remettre les exemplaires d'usage, et à faire imprimer son nom en beau *cicéro* sur le frontispice du livre.

L'ÉDITEUR.

L'ORAISON FUNÈBRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(La place Saint-Sulpice.)

BINARD, à Clopineau qui sort de l'église.

Eh bien, mon cher, quelle nouvelle?

CLOPINEAU.

Le mort est parti, il y a près d'une demi-heure. C'est désolant.

BINARD.

Qu'allons-nous faire? nous en retourner.

CLOPINEAU.

Je vous suis bien obligé, mon cher Binard; mais je ne perdrai certainement pas mon oraison funèbre.

L'ORAISON

FUNÈBRE.

Vidi quod hoc quoque esset vanitas.
Eccl. ij 1. 11.

PERSONNAGES.

M. CLOPINEAU. } Académiciens.
M. BINARD. }

UN COCHER DE CABRIOLET.

UN CROQUE-MORT.

BINARD.

Eh bien ! nous retrouverons cela à la première occasion.

CLOPINEAU.

Du tout. Vous êtes l'homme le plus tiède du monde. Marchons, marchons. Vous sentez que je ne pourrais pas aller dîner ce soir chez Villèle, si je manquais de déposer une fleur sur la tombe d'un homme aussi monarchique, d'un des nôtres... Et pas une voiture !

BINARD.

Nous arriverons trop tard. C'est certain.

CLOPINEAU.

Voilà un cabriolet! nous sommes sauvés. Cocher !

LE COCHER.

Voilà, not' maître.

CLOPINEAU, s'élançant dans le cabriolet.

Au cimetière de l'Est.

LE COCHER.

Oh! oh ! un fameux ruban de queue.

CLOPINEAU.

Allons, allons, montez vite, cher confrère.

LE COCHER.

Ah! minute, not' bourgeois. Je ne peux pas vous prendre tous les deux. J'ai pas envie d'éreinter mon cheval.

CLOPINEAU

Je loue votre cabriolet, et j'y fais monter qui je veux.

LE COCHER.

Excusez. Vous n'auriez qu'à monter quarante comme ça.

BINARD, assis.

Ouf!

CLOPINEAU.

Vite, Cocher; ne perdons pas de temps. Cinq francs si nous arrivons à destination, avant le mort qui vient de partir.

LE COCHER.

Cent sous! Dri, dri, Bellote!

(Il monte et fouette. La scène continue dans le cabriolet.)

LE COCHER.

Ce chien de pavé est si sec.... gare!

CLOPINEAU.

Voilà la première fois que je suis en retard pour une affaire majeure. Les courriers du midi sont arrivés si tard. Il faudra que j'organise

cela autrement. J'avais imaginé un nouveau genre de voiture.... je verrai.

LE COCHER, à part.

C'est quelque gros carrossier de la Chaussée-d'Antin. Bon pour boire. (Il fouette.)

BINARD.

Je vous attendais en terminant ma satire. Vous en verrez l'effet aux bonnes-lettres.

CLOPINEAU.

J'en ai déjà parlé au baron et à nos amis. Vous rappelez-vous le temps affreux qu'il faisait quand nous avons enterré Ferrand? C'est égal, j'ai été assez applaudi.

BINARD.

Et cruellement mouillé.

CLOPINEAU.

Les jaloux même furent entraînés par ma verve. Je m'inspire facilement quand je lis en public. A propos, je manque mon jeton au comité du second théâtre français... Une mauvaise tragédie romantique, sans unité.... c'est abominable.

LE COCHER, à part.

Oh! c'est des comédiens de l'Odéon. Mauvais pour boire.

CLOPINEAU.

Plus vite donc, cocher. Passez au travers de ces fiacres. Voilà un retard monstrueux.

LE COCHER.

Dam, je ne peux pas écraser le monde pour vous faire plaisir.

DINARD.

Comment avez-vous trouvé le panégyrique de Saint-Louis de cette année?

CLOPINEAU.

Eh! eh! ce n'était pas assez catholique. Nous avons des frères un peu indulgens. Ne faire qu'un épisode de la Terre-Sainte...

LE COCHER, à part.

Que je suis bête! C'est du petit Séminaire. Ça a de l'argent; bon pour boire. (Il fouette.)

CLOPINEAU.

Allons, voilà des charrettes. Eh, mon Dieu! voulez-vous donc coucher ici, cocher! pressez donc, pressez donc. Prenez la rue de la Féronnerie, la rue Aubry-le-Boucher.... Je connais le chemin, j'ai été vingt fois au Père Lachaise.

LE COCHER.

Oui, M. l'abbé. Gare-là, gare!

BINARD.

Allez-vous chez Trouvé, ce soir?

CLOPINEAU.

Impossible. Mes occupations se multiplient, il me faudrait quarante-huit heures par journée. Je vais revenir examiner un travail sur les nouveaux relais, j'ai ensuite à courir pour remplacer notre mort, et là-bas nous avons le Code militaire...

BINARD.

Oh! la loi militaire ne vous inquiète pas.

CLOPINEAU.

Il est vrai que nous avons bien battu l'aile gauche dans la campagne dernière; nous avons remporté de belles batailles, mais ce n'est pas tout; il faut pousser la pointe. Nous tenons notre centre en observation.

LE COCHER, à part.

Je perds donc la tête moi. Ça ne peut être que des généraux! Avec çà qu'ils ont la croix. Fameux pour boire! (Il fouette.)

CLOPINEAU.

Vite, vite, cocher.

LE COCHER.

Oui, mon général. Gare-là, houpe! prends donc garde à la roue, toi là-bas, petit mioche.

BINARD.

Ah! vous aurez de la peine à obtenir un accord parfait.

CLOPINEAU, *souriant*

Nous arrangeons nos flûtes de manière..... Nous avons sur nos bancs trois cents voix qui partiront ensemble. Vous verrez l'effet de ce chœur-là.

LE COCHER, *à part.*

Quels drôles de gens! C'est donc des musiciens à présent. Oh! des chanteurs, mauvais pour boire.

BINARD.

Avez-vous lu l'éloge de mon poëme dans la Quotidienne?

CLOPINEAU.

Oui, oui. J'ai si peu le temps de lire. Tenez, j'en parlais le jour que nous avons enterré..... je ne me rappelle plus qui. Ah! il y a de belles

choses. Eh! bon Dieu, est-ce que j'aurais oublié mon improvisation. (Il cherche.)

BINARD.

Je pourrais dire celle que j'ai faite quand nous avons enterré....

CLOPINEAU.

Non, non, je la tiens. Oh! mon cher ami, comme nous en avons enterré depuis quelque temps! Cela me donne un crédit dont vous ne pouvez vous faire une idée. C'est toujours à moi que l'on s'adresse.

BINARD.

Eh! eh, mon cher confrère :

Vous ne vivez qu'à force de trépas.

LE COCHER, à part.

C'est des administrateurs des pompes funèbres, j'aurais dû deviner ça tout de suite. (Haut) Tenez, M. l'entrepreneur, v'là sûrement votre mort là-bas. Je vous ai bien mené, je dis.

CLOPINEAU.

Voilà un embarras qui nous retarderait : arrêtez ici; allons, mon ami, vite, vite.

BINARD, riant.

Vous êtes le panégyriste le plus ingambe de l'Institut.

CLOPINEAU.

Voilà un ministre de Pluton qui nous indiquera notre chemin. Mon ami, ne vient-il pas d'arriver ici un grand personnage?

LE CROQUE-MORT.

Le grand char? oui, monsieur; allez dans les nouvelles fosses, à gauche, suivez le deuil.

CLOPINEAU.

Donnez-moi le bras, Binard, et courons.

BINARD.

Courir, courir... Eh! eh! Vous me rappelez le bonhomme Ovide :

. . . . . *ambo*
Membra levant baculis, tardique senilibus annis,
Nituntur longo vestigia ponere clivo.

(Ils s'en vont en courant.)

SCÈNE II.

(Le cimetière du Père Lachaise.)

(Un grand nombre de personnes vêtues de noir, autour d'une tombe.

UN DES ASSISTANS, à son voisin.

Tous ces Messieurs sont-ils arrivés?

UN AUTRE.

Oui, voici tous nos vieux amis de la Constituante. M. de Lameth et le général Lafayette sont à l'autre bout de la fosse : il ne manque personne de marque. Ah! en voici cependant qui arrivent.

LE PREMIER.

Des académiciens! Le défunt n'en connaissait pas. Excepté Lemercier, qui est malade et qui n'a pu venir, je n'en ai jamais vu dans son salon. N'importe, je vais commencer mon discours. (Haut.) « Messieurs, une dernière pierre vient de se détacher du glorieux édifice de la révolution... »

CLOPINEAU, arrivant.

Place, place; laissez passer, messieurs, nous sommes de la députation.

BINARD.

Ouf!

CLOPINEAU, repoussant l'orateur et tirant tout-à-coup son mouchoir.

Pardon, monsieur... (Haut.) « Un nouveau deuil... de nouveaux regrets... de nouvelles larmes nous amènent encore au pied d'une tombe creusée pour un de nos frères... pour un de ceux dont nous sommes fiers de partager les sentimens... Toi qui fus notre ami, toi que nous vîmes briller au sein d'une assemblée illustre dont les travaux, j'ose le dire, n'ont pas été inutiles à la patrie... bon citoyen... homme intègre, reçois ce dernier... ce touchant hommage.

QUELQU'UN lui frappant sur l'épaule.

Bravo, bravo.

CLOPINEAU.

(A voix basse.) Merci, merci... (Haut. « Hommage que nous devons... que nous apportons... que nous payons... à ton beau caractère, qui ne s'est pas démenti dans ta longue... dans ta noble... dans ta glorieuse carrière... »

UN HOMME, très-ému.

Parfait, parfait.

CLOPINEAU.

(A voix basse.) Merci, merci. (Haut.) ... « Carrière où nous avons si souvent marché... du même pas. »

(On rit, mouvement.)

CLOPINEAU, s'essuyant le front.

(A voix basse.) Merci, merci. (Haut.) « Ah! qu'il est consolant, au sein de tant de douleurs, de te voir entouré, comme au temps de tes triomphes... de ces nobles collègues... de ces collègues... qui ont partagé... tes efforts... tes fatigues... je dirai plus, l'illustration attachée pour jamais aux noms des citoyens qui furent assez heureux pour figurer dans l'aréopage où tu trouvas ta place. »

UN VIEILLARD.

Admirable!

CLOPINEAU.

(A voix basse.) Monsieur, vous êtes trop bon. (Haut.) « Ils ne meurent pas tout entiers ceux dont les œuvres ont parlé... ont agi... ont agrandi leur siècle. Non, tu ne mourras pas : ton immortalité commence; et, en dépit de la Parque, tu vivras toujours dans nos cœurs... dans nos pen-

sées... dans nos souvenirs. (Sur un autre ton.) L'émotion, Messieurs... que vous partagez avec moi, me prouve trop que vos regrets sont les miens... que votre douleur est la mienne... Vous aussi, vous l'avez connu... vous l'avez apprécié... vous l'avez admiré... Et moi, qu'il honora de son estime... de son amitié... de sa confiance, oserai-je dire, je viens avec vous jeter une couronne de cyprès au lieu de son dernier asile, et lui dire comme les anciens disaient à leurs morts : Ta vie fut celle du juste, que la terre te soit légère. Adieu, adieu ! »

BINARD, lui serrant la main.

Mon ami, je vous fais mon compliment; c'est beau comme Bossuet : une belle simplicité.

CLOPINEAU.

Oui, oui, je suis toujours simple.

UN PAIR DE FRANCE, libéral.

Eh! quoi, c'est vous, M. Clopineau? je n'en reviens pas!

UN ÉTUDIANT, lui serrant la main.

Ah! Monsieur, vous venez d'exprimer les sentimens de toute la jeunesse française!

CLOPINEAU.

Comment cela?

UN DEPUTÉ de la gauche.

Ah! vous voilà donc décidé à voter avec nous?

CLOPINEAU.

Voter avec vous.... Je ne vous comprends pas.

BINARD, bas.

Mais où sommes-nous, mon cher? Je ne connais personne dans tout ce monde-là.

UN AVOCAT, à Clopineau.

Monsieur, je me félicite de voir en vous un défenseur des libertés publiques.

CLOPINEAU.

Messieurs, c'est m'outrager... c'est me mystifier... c'est me méconnaître.

LE DÉPUTÉ.

Ah! vous vous êtes un peu compromis.

CLOPINEAU.

Compromis! que voulez-vous dire? Est-ce que nous ne pleurons pas sur la tombe de M. l'abbé Villars?

LE DÉPUTÉ.

Du tout. Nous enterrons ce brave Thomas, le conventionnel.

CLOPINEAU.

Conventionnel ! ah ! je suis perdu.

BINARD.

C'est une méprise. Qui diable aussi pouvait se douter !... Voilà le convoi de Villars qui arrive ; voilà toute l'Académie.

CLOPINEAU.

Courons, courons. Ah ! c'est un guet-à-pens... Un conventionnel dont j'ai fait l'éloge ! Je n'oserai jamais aller dîner chez Villèle aujourd'hui...

BINARD.

Ouf ! mon cher, je n'en puis plus.

CLOPINEAU.

Venez, venez, le convoi s'arrête. Messieurs, c'est bien le convoi de M. Villars ?

LE CROQUE-MORT.

Oui, monsieur.

CLOPINEAU.

A la bonne heure ! (Il tire son mouchoir.) « Un nouveau deuil... de nouveaux regrets... de nouvelles larmes nous amènent encore au pied d'une tombe creusée pour un de nos frères...

pour un de ceux, dont nous sommes fiers de partager les sentimens... Toi qui fus notre ami, toi que nous vîmes briller au sein d'une assemblée illustre, etc. (Il continue son discours.)

LE

PRÊTRE MARIÉ.

Sincerity! A child's whistle, with but two
Notes in it—Yea, yea, and nay, nay.
Walter Scott. — *Peveril.* t. II, ch. IX.

PERSONNAGES.

L'ABBÉ LEBLANC.

L'ABBÉ DUFAY.

LE PÈRE LEBLANC, cordonnier.

ROSE.

UN MAIRE.

UN SOUS-PRÉFET.

TROIS DRAGONS.

TROIS GRENADIERS.

LE

PRÊTRE MARIÉ.

SCÈNE PREMIÈRE.

(La rue du Bourdon-Blanc, en face du petit Séminaire d'Orléans.)

(1788.)

L'ABBÉ DUFAY.

Tu es bien triste, Leblanc.

L'ABBÉ LEBLANC.

Et toi, tu es bien gai.

DUFAY.

Je quitte enfin ce maudit séminaire, demain je reçois la tonsure. Je suis jeune, j'ai de la persévérance, j'arriverai. L'abbé Maury est mon oncle à la mode de Bretagne, et c'est son exemple que je veux suivre.

LEBLANC.

Puisses-tu avoir son talent.

DUFAY.

Le talent; c'est d'aller toujours et de ne s'arrêter jamais. Pour la prêtrise quel talent faut-il?.., Mais tu ne me comprends pas, mon cher Leblanc. Tu es ingénu comme un vrai séminariste; tu es modeste : la modestie est un vice, demande au grand-vicaire de Sainte-Croix.

LEBLANC.

Il nous prêche pourtant l'humilité.

DUFAY.

Oui, dans ses conférences publiques; mais il en a de particulières.

LEBLANC.

Mon cher Dufay, je suis étranger à toutes vos restrictions mentales; je ne comprends pas l'ambition du cloître. Mon père est un bon cordonnier de la rue Bannier : je me croirai au faîte des grandeurs avec une petite cure de campagne.

DUFAY.

Pauvre sot! c'est comme si tu disais : Je serai un bon prêtre, je lirai mon bréviaire tous les jours, je jeûnerai de bonne foi, et j'aurai de l'avancement. Sais-tu pourquoi on étudie?

LEBLANC.

Quelle question ! Il faut qu'un ecclésiastique ait des connaissances...

DUFAY.

Oui, pour éblouir ceux qui n'en ont pas; se faire un langage à lui ; et imposer avant tout le respect. La robe est quelque chose; elle n'est pas tout : ceux qui n'ont que la robe, la gardent leur vie entière; peut-être un jour tu me verras le camail et le rochet. Adieu, mon cher, tu viendras à ma première messe?

LEBLANC.

Ta première messe ! Veux-tu que je te parle franchement, Dufay? Je te trouve bien mondain pour songer sérieusement aux ordres.

DUFAY.

Que tu es enfant ! Voyons, veux-tu que je te parle tout bas? Je quitte la maison, je ne crains ni les langues des petits abbés, ni les oreilles des murs. Ne perds pas ton temps à lire Massillon, le P. Larue et tous les mandemens du diocèse, ou tu deviendras le plus stupide des tonsurés. Il est d'autres lectures profitables : les Mémoires de Retz, la vie de Dubois... Je ne t'en dis pas davantage.

LEBLANC.

Je fais des vœux pour ton bonheur, mon ami. Hélas! je crains que tes espérances ne soient bien souvent trompées. Jusqu'ici ton ambition ne t'a mené, comme moi, qu'à être boursier dans un séminaire de province.

UN VIEUX PRÊTRE, s'approchant de Dufay.

Mon cher fils, monseigneur l'évêque vous fait demander. J'ai voulu vous annoncer moi-même cette faveur. Ne faites pas attendre sa grandeur.

DUFAY.

J'y cours. (A Leblanc.) Tu le vois, mon ami, voilà le premier pas. Tu verras si je tiens parole. Pauvre garçon! tu désires bien peu de chose; ta seule ambition est d'arriver à un presbytère de village. Prends le chemin que tu veux suivre, tu ne l'auras même pas.

(Il sort.)

SCÈNE II.

(La boutique du cordonnier Leblanc à Orléans.)

(1797.)

LEBLANC, souriant.

Allons, mon père, allons, calmez ce grand courroux; les choses devaient tourner ainsi.

LEBLANC, père.

Je veux me fâcher, moi; tu ne m'en empêcheras pas. Je ne ferai plus de souliers, je ne ferai plus de souliers!

LEBLANC.

Eh bien, reposez-vous, mon père. Vous avez long-temps travaillé pour moi, à mon tour je vous nourrirai : ma petite place à la municipalité du Loiret nous suffira.

LEBLANC, père.

Tu n'es qu'une bête; tu n'as pas d'ambition. T'as mal profité de mes conseils et de la révolution. Si j'avais su lire, vois-tu!... Je me sens

un aut' cœur que toi ; j'aurais été à la tête des choses... Le voisin Gaucher me le disait ben. C'est moi qu'a tiré le premier coup de fusil à la porte St.-Privé ; et quand j'ai chanté : *Enfans de la patrie !* aux Minimes, Jean Bon St.-André m'a dit : T'es t'un bon bougre.., et il n'y en a pas un de ces gueux de modérés à qui j'aurais voulu faire une paire de souliers. Si t'avais voulu faire comme moi !... Mais tu ne s'ras jamais un bon jacobin.

LEBLANC.

Mais, mon père, ces temps là sont bien loin de nous.

LEBLANC, père.

Tu vas me dire ton directoire... J'en veux pas moi de ton directoire ! C'est un tas de brigands qui fraternisent avec les aristocrates...

LEBLANC.

Fais-nous dîner, Rose. Quand mon père aura bu un peu de vin de Beaugency, sa bonne humeur lui reviendra.

LEBLANC, père, se mettant à table.

Tant qu'on ne rétablira pas le club des carmagnoles, il n'y aura pas de république... Allons, verse-moi à boire.

ROSE.

Nous avons trois militaires à loger aujourd'hui.

LEBLANC, père.

Encore! Tu vois ben qu'ils nous grugent. Si ce n'est pas de bons jacobins, j'en veux pas d'abord. Ce sacré directoire nous envoira des muscadins avec des oreilles de chien et des cadenettes... Je te dis que Barras a des projets liberticides.

ROSE.

Liberticides?

LEBLANC, père.

Oui, les liberticides c'est ceux qui savent le latin, des thermidoriens, des enragés de la faction des indulgens.

LEBLANC.

Mon père, vous savez ce que vous m'avez promis... Ne pensez plus à la politique. J'ai quitté la soutane pour vous plaire, je me suis marié... Nous serions tous heureux si vous le vouliez.

LEBLANC, père.

Ah! tu n'es pas un bon jacobin.

(Entrent Dufay en sous-lieutenant de dragons, et deux sous-officiers.)

LE BRIGADIER.

Holà, hé! billet de logement! dragons de la république!

LEBLANC, père, avec humeur.

Je m'en vas. (Il sort. Rose le suit.)

DUFAY.

Loger chez un cordonnier... Je tombe toujours comme cela, sacrebleu! Je ne suis pas aristocrate, mais j'aime les bons lits. (A un sous-officier.) Va t'informer si on peut avoir un autre logement.

LEBLANC.

Nous ferons de notre mieux, monsieur l'officier.

DUFAY.

Cette voix... Eh! mais, je ne me trompe pas... C'est Leblanc, mon camarade du petit séminaire.

LEBLANC.

Comment, c'est toi!

DUFAY.

Eh! oui, c'est l'abbé Dufay qui a jeté le froc au diable pour sauter sur un cheval.

LEBLANC.

Toi, militaire!

DUFAY.

Oui; je t'avais promis de devenir évêque; tu me verras colonel. Et toi?

LEBLANC, soupirant.

Il m'a fallu renoncer à la petite cure; mon père m'a forcé à tout quitter. J'étais jeune encore... un cœur de vingt ans: je me suis marié.

DUFAY.

Marié! je te reconnais bien là. Toujours des idées petites.

LEBLANC.

Je t'assure que je suis heureux.

DUFAY.

Comme au séminaire. (Regardant la boutique.) Ton père est un vieux jacobin, je parie? Tu es enterré dans ta petite ville. Laisse donc là ta femme, ton père et ses savattes; viens avec nous: nous sommes tous jeunes à l'armée d'Italie, depuis le général jusqu'au dernier soldat; nous aurons de l'avancement et nous ferons des miracles: les têtes bien organisées ont tout à gagner; je me charge de toi.

LE BRIGADIER.

Sacrénom, lieutenant, tu as raison. Viens

avec nous, camarade, et campe là ta citoyenne. Nous allons faire danser le pape, et les conquérans de l'Italie mettront du sucre dans leur gamelle.

DUFAY.

Allons, Leblanc.

LEBLANC.

Non, mon ami. Mon ménage m'est cher; j'ai un modeste emploi à la Ville, j'espère le garder.

DUFAY.

Tu n'auras rien! Sur quoi comptes-tu? sur la révolution? elle est balayée. Tu ne vois rien ici, tu ne sais pas ce qui se passe... Tu as conservé ton innocence première; tu te figures que l'homme qui remplit bien son emploi a bien mérité de la patrie. Nigaud! (Bas.) Je te veux du bien. Profite du hasard qui nous réunit. Je ne tiens pas à la gloire; si j'attrape une fourniture... Un millionnaire vaut mieux qu'un colonel. C'est fini, je t'enrôle. (Haut.) Amis, voilà un nouveau défenseur de la république!

LES SOLDATS.

A la santé du camarade. Vive l'armée d'Italie!

LEBLANC, père, entrant.

Qu'est-ce donc que tout ce bouzin, citoyens?

LE BRIGADIER.

Eh, père Lapoix, nous emmenons ton garçon révolutionner l'Italie avec les vainqueurs d'Arcole.

DUFAY.

Oui, Leblanc est des nôtres.

LEBLANC, père.

Corbleu, citoyens, si vous pouviez lui donner les vrais principes du sans-culottisme que j'ai jamais pu lui incalquer, je dirais que vous êtes de bons jacobins.

LE BRIGADIER.

Pour qui nous prends-tu, vieux maratiste! je te vas clouer ton bonnet rouge sur ta caboche...

LEBLANC.

Mon père!

DUFAY.

Allons, allons, enfans, les opinions des citoyens sont libres; d'ailleurs, c'est le père de notre nouveau camarade...

LEBLANC, père.

Je me f... de vous tous; vous n'êtes que des thermidoriens, des populicides... Je défends à Leblanc d'aller avec vous, et si vous venez attaquer le peuple souverain dans ses foyers, j'ai là ma vieille pique.

LEBLANC.

Non, Dufay; je ne partage pas les opinions de mon père, tu le sais; mais je ne saurais approuver les tiennes. J'espère encore que la liberté s'établira telle qu'elle doit être, et je reste pour veiller sur ma famille. (Rose entre.) Voilà celle qui a fixé mon sort. En renonçant à mes premiers vœux, j'en ai formé d'autres; ceux-là du moins, je les remplirai.

UN MARÉCHAL DES LOGIS, arrivant.

Mon officier, je vous ai trouvé un meilleur logement sur la place de la Pucelle.

DUFAY.

Partons, soldats; au revoir, Leblanc. Pourris dans ta misère: tu ne comprenais pas l'ancien régime, tu ne comprends pas mieux le nouveau. (Il sort en chantant.)

Venez, troupe guerrière,
Chanter l'égalité, etc.

SCÈNE III.

(Une salle de la caserne Saint-Charles à Orléans.)

(1826.)

(Le Fourrier assis sur un tabouret, fait l'instruction du catéchisme. Les soldats sont assis sur des bancs. Quelques-uns fument leurs pipes.)

LE FOURRIER.

Attention au commandement. Nous allons passer au péché originel. Il y a toutes sortes de péchés... Numéro 4, au bout du banc; on ne rit pas pendant l'instruction du catéchisme.

LE SOLDAT.

Fourrier, c'est Lablague qui me faisait rire.

LE FOURRIER.

Allons, mobile; le premier péché est le péché originel. Numéro 6, là-bas, qu'est-ce que c'est que le péché originel?

LE SOLDAT numéro 6.

Le péché originel, Fourrier...

LE FOURRIER.

Nous sommes censés sous les armes, et on ne fume pas.

LE SOLDAT.

Y a pas d'offense, elle était finite. (Il secoue sa pipe.) Le péché original, Fourrier, sans vous commander, je crois que c'est celui qu'on fait des fois dans des quartiers éloignés... ça va sans dire, pardi...

LE FOURRIER.

Imbécile, c'est pas ça. Je vous l'ai dit plus de vingt fois. (Il lit.) Nous disons que le péché originel est un péché dans lequel... nous sommes conçus... que diable, c'est simple comme bonjour; il n'y a que deux lignes.

LE NUMÉRO 6.

C'est juste, Fourrier, je m'en rappelais pas.

LE FOURRIER.

Article deux, page trente et une. Quelles sont les suites maintenant du péché originel? Voilà un farceur de numéro 4 qui dort.

LE NUMÉRO 4.

Mon Fourrier, c'est la chaleur, causez toujours.

LE FOURRIER.

Toujours article deux, page trente et une. Les suites, c'est très-important, voyez-vous. (Il lit.) Car c'est l'ignorance, la concupiscence; c'est-à-dire l'inclination au péché, les misères de la vie et la nécessité de mourir. — Comprenez-vous ça?

LE NUMÉRO 1 se levant et portant la main à son bonnet.

Fourrier, pas pour le moment.

LE FOURRIER.

Tu y mets de l'ostination, toi. Je te fourrerai à la salle de police pendant huit jours. L'aumônier t'a recommandé.

LE NUMÉRO 1.

Du tout, j'y mets pas d'insurbordination, foi de lapin.

LE FOURRIER.

Qu'est-ce qui comprend?... Que ceux qui comprennent lèvent la main... Personne.... Alors, je vas vous l'expliquer. Vous concevez que celui qui ne fait pas ses devoirs, a tort. Toi, t'as qu'à ne pas nettoyer ta giberne, ou bien, une supposition, tu manqueras à l'appel; tu te trouveras attardé par des amis, un verre de vin : c'est un péché.

LE NUMERO 1.

Ah! bien.

LE NUMÉRO 2, se levant.

Est-ce fini, fourrier? J'ai la permission de dix heures, et je m'en vas au quartier des Miracles, histoire de rire.

LE FOURRIER.

Oui, c'est fini pour aujourd'hui; nous recommencerons l'exercice du catéchisme à demain huit heures. Ceux qui sont pour la communion, vont attendre l'officier instructeur..., c'est-à-dire l'aumônier.

(Tous se lèvent.)

LE NUMÉRO 6.

C'est bon. Viens-tu t'en toi, Félisque; tu ne communies pas. Viens-nous-en chez Gambin, au Trillomphe de Bacchus; y en aura des autres.

LE FOURRIER.

Un instant. Halte, front. J'avais à vous dire encore que l'aumônier est très-mécontent, que le mouvement a été très-mal exécuté dimanche à l'instruction, vu qu'il y en a au premier rang dans les grenadiers, qui ont fait le signe de la croix de la main gauche.

LE NUMÉRO 1.

C'est bon; on y fera attention, fourrier.

(Ils sortent.)

LE FOURRIER.

Toi, Godard, t'es pas fâché d'avoir la pièce cent sous, reste là, et toi aussi. L'aumônier va venir... Justement le voilà. Salut, mon aumônier.

(Il sort.)

DUFAY.

C'est vous, mon ami, qui vous préparez pour approcher de la sainte-table?

LE SOLDAT.

Oui, mon aumônier, présent.

DUFAY, s'asseyant.

Voyons, vous êtes un vieux soldat; dans les camps depuis votre enfance, votre éducation a été négligée: je ne serai pas très-exigeant. Avez-vous profité des instructions de votre fourrier?

LE SOLDAT.

Comme ci, comme ça.

DUFAY.

Je ne vous interrogerai que sur le commencement.

LE SOLDAT.

Tant mieux: c'est pas si malaisé.

DUFAY.

Dieu, mon ami, est un être infiniment bon. C'est l'ignorance où vous êtes de son existence et de ses bienfaits, qui a pu vous conduire jusqu'à ce jour à beaucoup d'erreurs.

LE SOLDAT.

Oui, oui.

DUFAY.

Commencez-vous à comprendre tout cela?

LE SOLDAT.

Le fourrier m'en a touché deux mots.

DUFAY.

Répondez-moi donc. A quoi nous oblige le sixième commandement?...

LE SOLDAT, relevant sa moustache.

Pour ce qui est de ça, un vieux troupier ne se laissera pas enfoncer, mon officier. Au sixième commandement, vous portez vivement le pied droit en arrière, le talon en l'air, les doigts du pied ployés; une, deux : vous descendez en même temps l'arme avec la main droite; la main gauche à la première capucine; un temps et un mouvement; une, deux, et repos. Voilà ce que c'est, mon aumônier. Oh!

quant à ce qui est du service, faut me parler à moi.

DUFAY.

Il s'agit, mon ami, du service de Dieu. Ce sixième commandement dont il est question, est celui de l'Église qui nous ordonne de nous abstenir de la viande les vendredis et samedis, en mémoire de la mort du Sauveur.

LE SOLDAT.

Ah ! c'est juste, mon aumônier. Vendredi et samedi, en avant la gamelle d'haricots ; et allez donc.

DUFAY.

Dites simplement les paroles du catéchisme : vendredi chair ne mangeras, ni le samedi même-ment.

LE SOLDAT.

Y a pas de doute.

DUFAY.

Passons à l'acte que vous allez remplir. Quelles sont les dispositions à faire pour bien communier ?

LE SOLDAT en grattant le front.

Un moment, mon aumônier... que je ne

vous fasse pas de boulette. La première et d'une : blanchir les revers et le fourniment, grande tenue d'inspection, et rien que le petit verre; après ça, au premier roulement, vous partez du pied gauche, les caporaux dans le rang, et le troisième sergent en serre-file...

DUFAY, souriant.

Arrêtez, je vous parle des dispositions de l'âme. Elles consistent à avoir une foi vive, une charité ardente, et à se trouver exempt de péché. Mais c'est assez. Allez, mon ami, nous nous reverrons tantôt, et alors je vous expliquerai la nature des devoirs que la foi impose.

L'AUTRE SOLDAT.

Mais, mon aumônier, nous aurons toujours la chose en question.

DUFAY.

Oui, allez, allez; je parlerai au fourrier. (A part.) Quelle ignorance! Au fait, ces pauvres gens, il est bien tard pour les instruire.

LE PREMIER SOLDAT, à l'autre en s'en allant.

L'aumônier est bon enfant tout d'même.

LE SECOND SOLDAT.

C'est vrai; me semble que je l'ai vu quelque

part. C'est drôle, m'est idée que c'est dans les vélites de la garde. (Ils sortent.)

DUFAY.

La mission est pénible, mais j'ai dû m'y prêter. (Il parcourt une lettre.) Le ministre des affaires ecclésiastiques est content. Rien de plus flatteur que cette lettre de la grande-aumônerie. Encore un peu de patience.....

SCÈNE IV.

(Une École primaire dans le département du Loiret.)

(1827.)

LEBLANC, assis près d'une table, entouré de jeunes enfans.

Mes bons petits enfans, avant la récréation, je vais, comme c'est ma coutume, vous faire une courte leçon sur vos devoirs envers Dieu, envers vos parens et envers la patrie. Et cela, parce que je suis content de vous aujourd'hui.

UN ENFANT DE LEBLANC.

Papa, je me suis bien appliqué.

LEBLANC.

Mon ami, tu dois l'exemple aux autres. Je vous ai parlé hier de la bonté. Aujourd'hui je vous parlerai de la morale. Non-seulement se conduire bien, mais servir d'exemple à ce qui nous entoure; c'est la morale, mes enfans. N'en tirer aucune vanité, être bon fils, bon ami, bon citoyen, n'avoir jamais de reproche à

se faire ; c'est la vçrtu. Et croyez, la vertu nous fait aimer de tout le monde, et elle nous rend heureux en nous préservant de l'ambition et de toutes les passions qui agitent notre vie.

L'ENFANT.

Mon papa, voilà M. le Maire qui entre dans la maison.

LEBLANC.

Le maire !

LE MAIRE.

Restez, M. Leblanc. Je ne viens point troubler vos travaux. Je vois toujours avec plaisir vos efforts et votre zèle. La moitié de ces enfans appartient à de pauvres familles, vous leur donnez vos soins gratuitement, je vous en remercie, pour la commune.

LEBLANC.

Vous êtes trop bon d'y prendre garde, M. le Maire.

LE MAIRE.

J'ai à vous parler, M. Leblanc.

LEBLANC.

Mes enfans, allez jouer. (Les enfans sortent.) Je suis à vos ordres, M. le Maire.

LE MAIRE.

Mon cher M. Leblanc, je fais une démarche bien affligeante, j'ai une fâcheuse nouvelle à vous annoncer.

LEBLANC.

Qu'est-ce donc?

LE MAIRE.

Croyez avant tout, que j'ai pris vôtre défense, que j'ai combattu pour vous.

LEBLANC.

Que peut-on me reprocher?

LE MAIRE.

On ignorait... et j'ignorais moi-même jusqu'à ce jour que... que vous fussiez un prêtre marié.

LEBLANC.

C'est vrai, M. le Maire. Les troubles de la révolution m'ont fait quitter la robe, bien malgré moi, car je n'estime rien tant qu'un bon prêtre. J'aimais mon état; j'y étais porté de cœur. Ma vie austère et simple en est la preuve. Mon père a craint pour moi. Il m'a forcé de me marier; la femme que j'ai choisie me rend heureux...

LE MAIRE.

Vous n'avez rien à me dire pour me persuader. Vous êtes un parfait honnête homme, et je vous regretterai toujours.

LEBLANC.

Me regretter! Serais-je donc menacé, persécuté...

LE MAIRE.

Oui, persécuté, c'est le mot. Je viens d'avoir une prise assez forte avec le sous-préfet. C'est un homme du jour, qui appelle devoir la rigueur et ferme les yeux quand il le faut. J'ai refusé net de me charger de sa mission. Je viens en ami, non comme fonctionnaire, vous engager à le voir... Eh! bon Dieu, je crois que le voilà lui-même. Qu'y a-t-il donc de nouveau, de si pressé....

LEBLANC, à part.

Pauvre Rose! Pauvres enfans!

LE SOUS-PRÉFET.

Vous le voyez, M. le Maire, avec vos lenteurs, vous me faites jouer un rôle ridicule. L'évêque arrive, nous voilà bien.

LE MAIRE.

M. l'évêque, je me plais à le croire, n'est pas un homme sans charité chrétienne.

LE SOUS-PRÉFET.

Il ne s'agit pas de cela. M. Leblanc, je suis désolé, on ne peut pas plus désolé, mais il faut que je vous signifie que l'institution de notre endroit va être confiée à une autre personne.

LEBLANC.

Je le savais, Monsieur. J'étais loin de croire que ce serait là la récompense de mes longs services.

LE SOUS-PRÉFET.

Sans doute. Ne vous en prenez qu'au hasard. Nous avons, à ce qu'il paraît, un nouvel évêque extrêmement rigoureux sur ces sortes d'affaires; un prélat de l'ancienne roche. Vous sentez que c'est à moi qu'il peut s'en prendre de ce qu'il appellera une tolérance coupable. J'ai fermé les yeux long-temps... mais enfin, il fait aujourd'hui sa visite pastorale, je serais compromis s'il vous trouvait ici.

LE MAIRE.

Compromis!

LE SOUS-PRÉFET.

Vous en parlez bien à l'aise, monsieur le Maire; vous êtes grand propriétaire, vous ne

craignez pas de perdre votre place ; moi, je pense à être préfet.

LE MAIRE.

J'aime votre franchise, mais je plains vos administrés.

UN GARDE-CHASSE.

Monsieur le sous-préfet, monsieur le sous-préfet !

LE SOUS-PRÉFET.

Eh bien !

LE GARDE.

Monseigneur arrive ; on attend vos ordres.

UN DOMESTIQUE.

Monseigneur descend de carrosse à la sous-préfecture...

LE SOUS-PRÉFET.

Ah ! mon Dieu, moi qui ne suis pas allé le recevoir.

UN BEDEAU.

Monsieur le sous-préfet, on vous cherche partout. Messieurs les marguilliers et le sacré-cœur vous attendent pour que vous vous mettiez à leur tête.

LE SOUS-PRÉFET.

J'y vais. Que faire !

LE BEDEAU.

Ah! il est trop tard; voilà le cortége. Entendez-vous?

LE PEUPLE.

Vive monseigneur l'évêque!

(On entend plusieurs coups de fusil. L'évêque paraît escorté par les gardes nationaux. Il donne sa bénédiction. Tout le monde s'agenouille. De vieilles femmes baisent le bas de sa robe.)

LE BEDEAU, repoussant la foule.

Rangez-vous, rangez-vous donc. (A un homme.) Si vous vous vouliez bien ôter votre chapeau.

UNE FEMME.

M. le bedeau, vous me connaissez, je suis sacristine; laissez-moi passer. Je veux le baiser, le cher homme! (Le bedeau fait éloigner tout le monde.)

LE SOUS-PRÉFET.

Monseigneur, je suis désespéré d'avoir été prévenu si tard; je venais ici moi-même remplir vos intentions.

L'ÉVÊQUE.

Vous-même? Vous êtes trop bon, M. le sous-préfet.

LEBLANC.

Monseigneur... C'est Dufay... Est-il possible!

L'ÉVÊQUE.

M. Leblanc, je viens d'apprendre que vous habitez ce canton, et je regrette que la rigidité de mes principes me force à vous priver de votre emploi. — M. le sous-préfet, je me rendrai chez vous.

(Le maire et le sous-préfet sortent.)

DUFAY.

Nous sommes seuls; je ne suis plus monseigneur pour toi. Tu as été mon ami, mon compagnon d'enfance; je puis te sauver.

LEBLANC.

Et quel crime ai-je commis? Je n'ai pas été ambitieux comme toi; ma vie a été pure...

DUFAY.

Combien de fois t'ai-je dit que cela ne suffisait pas? Que veux-tu faire? Si je ne connaissais ton opiniâtreté aveugle, je pourrais te proposer un moyen; mais tu n'as jamais apprécié mes conseils, aujourd'hui seras-tu plus sage? (Souriant.) Nous ne demandons pas la mort du pécheur. Tes enfans sont élevés, tu peux les laisser aux soins de leur mère. La vigne du Seigneur a besoin de bras actifs; les hommes de bonne foi sont rares; dans nos mains, ils deviennent utiles...

LEBLANC.

Où veux-tu en venir?

DUFAY.

Les missions libres ont eu peu de succès; nos congrégations prennent une marche plus directe, plus étendue : ma protection t'ouvrirait les portes... Une fois là, tu serais à l'abri de tout reproche, et quelques mois de retraite à Saint-Acheul purifieraient ta vie passée...

LEBLANC.

Ma vie passée... Et c'est toi, malheureux!... J'ai refusé d'écouter tes conseils perfides, je suis resté pauvre en conservant un cœur droit; tu t'es élevé par l'intrigue et la fausseté. Je n'ai fait que des heureux, tu as fait partout des victimes. On m'a vu partout le même dans mon obscurité; tu as pris tous les masques pour arriver aux grandeurs... Aujourd'hui je suis proscrit, et l'on t'appelle monseigneur. Oui, Dufay, tu me rendais justice; tes conseils me sont plus odieux que jamais. Adieu.

DUFAY.

Le pauvre homme!

LA PIÈCE

DE

CIRCONSTANCE.

. N' saut' point-zà demi,
Paillass', mon ami :
Saute pour tout le monde.

BÉRANGER.

PERSONNAGES.

JACQUES.

JEAN.

FRANÇOIS.

UN CRIEUR.

DEUX GARDES NATIONAUX.

TROIS CANONNIERS.

LA PIÈCE

DE

CIRCONSTANCE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Une tente tricolore dans le Louvre.)

(1795.)

JEAN.

Mes enfans, il faut se dépêcher, il ne faut pas perdre de temps; on nous volera cette idée là.

FRANÇOIS.

Je les en défie. C'est une idée que j'ai depuis les états-généraux; grâce à Dieu, j'ai la mémoire la plus locale de tout Paris.

JEAN.

Dieu! Qu'est-ce que tu dis donc là? Dieu est défendu depuis avant-hier.

FRANÇOIS.

Eh bien, l'Être-Suprême si tu veux; n'en parlons plus. Que diable, nous avons la liberté.

JACQUES.

Mes amis, pas de théologie; nous tenons un chant patriotique, et cela presse.

JEAN.

Voyons, commençons; d'abord un chœur bien populaire. Il chante :

Vive la liberté,
A bas la royauté.

FRANÇOIS.

C'est un peu commun; mais c'est égal, la patrie n'est pas difficile.

JACQUES.

Entrée de jeunes filles qui chantent la carmagnole. Madame Dugazon sera charmante.

JEAN.

Madame! tu vas nous faire arrêter; dis donc la citoyenne. — Ah! mes amis, mes amis! une idée; nous aurons un ballet. Les enfans de la patrie danseront en bonnets rouges, et

les sans-culottes escorteront la déesse de l'abondance.

JACQUES.

Si cela faisait diminuer les pommes de terre!

JEAN.

Ah! vieux mécontent, ne te plains pas de la cherté des légumes, puisqu'on te paye en assignats tes hymnes qui ne valent pas deux sous.

JACQUES.

Allons, pas d'épigrammes; c'était bon du temps de la terreur.

FRANÇOIS.

Encore une scène charmante! Après le ballet, une proclamation. On accorde au peuple l'immortalité de l'âme, sur l'air : Aussitôt que la lumière...

JEAN.

Cela n'est pas drôle; j'aimerais mieux un sauvage qui réciterait les droits de l'homme sur un refrain bien gai.

FRANÇOIS.

A la bonne heure. Attendez donc; moi qui ai la mémoire la plus locale, je me rappelle

une chanson que j'ai faite lorsqu'on a fondu les cloches...

JACQUES.

Au contraire, tu as fait cette chanson quand la reine les a baptisées en 83.

FRANÇOIS.

Ah! cependant j'ai la mémoire bien locale.

JACQUES.

Allons, allons, ça marche. Le plan est bientôt fini. Ah! il faudra parler des Suisses.

JEAN.

Pourquoi ça?

JACQUES.

Parce qu'ils sont libres... et puis le 10 août; cela fera de l'effet.

JEAN.

Imbécile.

(On entend le tambour.)

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

JACQUES.

Ah! mon Dieu, si la Convention était enfoncée!

JEAN.

Que le diable t'emporte avec ton Dieu, tu vas nous compromettre.

FRANÇOIS.

C'est le tribunal révolutionnaire qui se rend aux séances.

JEAN.

Mes enfans, nous sommes perdus! J'ai oublié mon bonnet rouge à mon bureau.

JACQUES.

Je vais te prêter ma cocarde.

FRANÇOIS.

Non, terreur absolument panique : ce sont les enfans de la patrie qui vont à Germain-l'Auxerrois.

JACQUES.

Alors laissons-les passer, et continuons. Le vaudeville final ne nous embarrasse pas; le public demande toujours la Marseillaise.

LE CRIEUR.

Voici la nouvelle Constitution qui vient de paraître tout à l'heure, c'est du nouveau; prix deux décimes. Voyez ça, ça vient de paraître.

FRANÇOIS.

Justement ; nous cherchions un titre, le voilà : la Constitution de l'an III.

TOUS.

Bravo ! bravo !

FRANÇOIS.

Moi qui ai la mémoire la plus locale qu'il y ait, je me rappelle que j'ai fait un pot-pourri sur la Constitution de 89.

JACQUES.

Eh bien, cela nous servira.

FRANÇOIS.

Mais c'était dédié au roi, ça ne serait pas assez fort aujourd'hui.

JACQUES.

La bonne malice ! au lieu de Brienne et Maupeou, nous mettrons Marat et Robespierre aux enfers...

JEAN.

Aux enfers, imbécile, dis donc aux Champs-Élysées ou au Panthéon.

FRANÇOIS.

Allons, je vois que nous finirons par faire

quelque chose. Combien paye-t-on les pièces patriotiques?

JACQUES.

Eh bien, tu auras ta couronne civique; est-ce que tu n'es pas content? On met cela à sa cheminée, et cela fait plaisir.

FRANCOIS.

J'aimerais mieux deux ou trois louis...

JEAN.

Des louis! cet imbécile là nous fera guillotiner; je ne travaille plus avec lui.

(Entre un garde national.)

LE GARDE NATIONAL.

Eh bien, citoyens, vous êtes là bien tranquilles, et on se bat à la barrière des Sergens.

JEAN.

On se bat! Adieu, mes amis, nous finirons demain matin.

LE GARDE NATIONAL.

Les sections sont armées contre la Convention.

FRANCOIS.

Bah!

JACQUES.

Qui est-ce qui paraît avoir le dessus?

LE GARDE NATIONAL.

Nous pourrions bien gagner la partie.

FRANÇOIS.

Mais nous, qui nous?

LE GARDE NATIONAL.

Les sections.

TOUS.

Vivent les sections!

FRANÇOIS.

Le triomphe des sections, drame héroïque...

(Entre un deuxième garde.)

LE DEUXIÈME GARDE, au premier.

Eh bien, sectionnaire, vous êtes capot. Repoussés jusqu'à Saint-Roch, inclusivement!

FRANÇOIS.

Je l'aurais parié. Vive la convention!

TOUS.

Vive la convention!

JACQUES.

Nous restons comme nous sommes, la pièce est toute faite.

JEAN.

Nous aurons du succès.

(Ils sortent en chantant.)

La Convention l'emporte,
Vive le son
Du canon.
Vite, vite à la porte
Tous les capons
Des sections.

SCÈNE II.

(Le Cafe du Carrousel.)

(20 mars 1811.)

(On entend le canon.)

JEAN.

VINGT... vingt et un... vingt-deux ! c'est un garçon !!!

(Il jette une bouteille en l'air.)

TOUS.

C'est un garçon ! vive l'empereur !

FRANÇOIS.

Avons-nous du bonheur, heim ! si ç'eût été une fille ; ma pièce du Dauphin n'aurait pas pu nous servir.

JEAN.

Pas de bêtise. Le Dauphin ! Parle donc tout bas de ces choses-là. Il y a des gens de Dubois plein le Carrousel.

JACQUES.

La pièce! la pièce! Au lever du rideau, le vingt-deuxième coup de canon; c'est convenu, et le chœur : *C'est un garçon!* Nous l'ayons préparé.

FRANÇOIS. Il chante.

C'est la saison de l'espérance,
Qui donne au trône un successeur,
Tra là, là, là,.....

JEAN.

Jolie idée.

FRANÇOIS.

La France... le grand vainqueur... trala la... tout ce que vous voudrez.

UN HOMME, dans le café.

Les bons Parisiens comptent sur un prince; croyez ça et buvez de l'eau. Il fallait un enfant, on en a trouvé un.

(Il s'éloigne.)

JEAN.

As-tu entendu? Si c'était une queue que nous fait l'empereur.

JACQUES.

Laisse donc tranquille, il ne la fait qu'aux

Prussiens. D'ailleurs de quoi nous occupons-nous? que l'enfant soit impérial ou non, ça n'est pas notre affaire. Cela regarde le sénat qui est payé pour prouver tout.

FRANÇOIS.

Moi qui ai la mémoire la plus locale qu'il y ait, je me rappelle que tu as raison :

Si l'empereur faisait un pet,
Geoffroy dirait qu'il sent la rose,
Et le Sénat aspirerait
A l'honneur de prouver la chose.

JEAN.

Quel imprudent que ce François! il nous lâche des vers de Chénier en plein café. Ce jaseur là est un mouchard; tu n'as pas de nez.

JACQUES.

La pièce! la pièce! Voyons, après le successeur...

FRANÇOIS.

La grande armée est marraine; charmante allusion.

JEAN.

Oui, et si c'est l'empereur d'Autriche, comme on le dit.

FRANÇOIS.

C'est la même chose. Je te parle d'allusion.

JACQUES.

Eh bien! après l'allusion?

FRANÇOIS.

Les poissardes apportent un bouquet, et la musique de la garde donne une sérénade à l'impératrice. J'ai ma chanson des gardes-françaises; nous mettrons deux sapeurs qui chantent un couplet de facture... je retrouverai cela, je l'ai dans l'Almanach révolutionnaire.

JACQUES.

Je voulais vous proposer un grand canon que j'avais fait dans le temps pour la prise de la Bastille.

JEAN.

Ah! cela aurait l'air républicain, l'empereur n'aime pas cela. Et puis le mot tyran se trouve par ci, par là; il pourrait prendre cela pour lui... Diable! il n'en faudrait pas tant pour me faire renvoyer de mon bureau!

FRANÇOIS.

Eh! un rien l'embarrasse; nous mettrons

JACQUES.

La pièce! la pièce! mes enfans, nous lisons demain.

JEAN.

Je crois qu'il vaudrait mieux faire une pièce militaire : Vertpré en général, Joly en lancier, Mlle. Desmares en tambour, et Mlle. Rivière représentera la France en Bellone.

FRANÇOIS.

Tu veux toujours des déesses, toi. C'est comme dans le temps, tu entretenais Cérès dans le cul-de-sac Sourdis.

JEAN.

Paix donc! Elle est maintenant femme d'un colonel.

JACQUES.

Une pièce militaire, c'est bien; il faudrait un incident, une bonne nouvelle, que Saint-Léger apporterait habillé en cuirassier....

LE CRIEUR.

Voilà le vingt-cinquième bulletin de l'armée d'Espagne, qui vient de paraître; victoire remportée par le maréchal duc d'Albuféra, avec trente-deux pièces de canon prises sur l'ennemi,

et six drapeaux enlevés sur le champ de bataille. Le voilà pour deux sous!

JACQUES.

Ici, ici, crieur... (Il prend le bulletin et le donne à François.) Tiens, un couplet tout fait, mets-moi ça sur l'air du major Palmer.

FRANÇOIS.

Mes enfans, oh! mes amis, je tiens le dénouement : un bataillon de conscrits arrive au camp par enthousiasme...

JEAN.

A propos; et ton fils, sa conscription?

FRANÇOIS.

Oh! il est exempt! je lui fais mettre des lunettes depuis deux ans; il en est déjà au numéro six.

JACQUES.

Voyons, après l'enthousiasme.

FRANÇOIS.

Eh bien! la pièce est finie. Les vieux soldats embrassent les conscrits, la France arrive couronnée de lauriers, avec la corne d'abondance, et une ronde.

JEAN.

Ah! des rondes, nous en avons toujours.

JACQUES.

Vois donc là bas, tout le monde court vers le château. On va présenter le roi de Rome au peuple.

FRANÇOIS.

Si nous mettions en titre : *Nous l'avons vu!*

JEAN.

Ce n'est pas assez chaud; tenons-nous-en à *c'est un garçon.*

(Ils sortent du café et montent sur des tabourets.)

FRANÇOIS.

Laisse-moi donc passer. Oh! que de monde!

JEAN.

Vois-tu quelque chose?

FRANÇOIS.

Je vois son chapeau.

JACQUES.

Son chapeau... Vive l'empereur!

JEAN.

Diable! voilà la foule qui gagne.

JACQUES.

Monsieur, vous m'étouffez; faites donc attention.

(Ils sont renversés.)

FRANÇOIS.

Ma pièce qui tombe !

JEAN.

Mon chapeau !

JACQUES.

Mon parapluie !

FRANÇOIS, se relevant.

C'est égal; on nous répète demain. Vive l'empereur ! vive le roi de Rome !

TOUS.

Vive l'empereur !

SCÈNE III.

(Un cabaret à la barrière du Trône.)

(1824.)

FRANÇOIS, se versant à boire et chantant.

Vive le vin,
Vive ce jus divin,
Je veux jusqu'à la fin
Qu'il égaie ma vie.

JEAN.

Il ne s'agit pas de cela, nous faisons une pièce pour la fête du roi; si tu ne veux pas en être, bois tout seul.

FRANÇOIS.

Je boirai et j'en serai. Au fait, je ne sais pas si c'est la peine de faire des pièces de circonstance aujourd'hui; on nous donnait quinze cents francs par victoire sous l'empire, on n'a plus que cinq cents francs maintenant.

JACQUES.

C'est égal, on peut avoir la croix ; cela flatte.

FRANÇOIS.

Oui, tu pourras la mettre à ta cheminée, à la place de ta couronne civique.

JEAN.

Quand nous nous casserons la tête contre les murs. Voyons, faisons-nous la pièce? qu'en penses-tu, toi, François?

FRANÇOIS, se versant à boire et chantant.

Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

JACQUES.

Il est devenu ivrogne.

FRANÇOIS.

Non, je suis devenu vieux.

JEAN.

Voyons, nous sommes venus dans un honnête cabaret, à la barrière du Trône, pour étudier les mœurs du peuple... Ce sont les mœurs du peuple qu'il faut peindre; le public n'aime

plus les pièces de circonstance pures, il faut quelque chose à côté.

JACQUES.

Avons-nous été sifflés l'année dernière?

FRANÇOIS.

Voulez-vous que je vous dise une chose? nous ne sommes plus si gais que dans le temps de la république.

(Il boit.)

JEAN.

Ah! ça, tu perds la tête. Les maçons qui sont là vont nous prendre pour des conspirateurs. On n'est pas tranquille avec toi.

FRANÇOIS déclamant.

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude..

Es-tu content, papa craintif? D'ailleurs, si tu ne l'es pas, va t'en à ton bureau, c'est l'heure.

(Il boit.)

JEAN.

Mon bureau, cela ne m'inquiète pas; j'y vais quand je veux, je suis royaliste.

JACQUES.

François me donne une idée; mettons le vers qu'il vient de dire en couplet.

FRANÇOIS.

Des couplets; en voulez-vous?

(Il chante.)

C'est le roi, le roi, le roi
Qu'on aime
D'un amour extrême.

JEAN, l'arrêtant.

Tu as déjà mis ça dans plus de quatre pièces.

FRANÇOIS, déjà gris.

En veux-tu un autre? j'ai la mémoire la plus locale... Vive, vive Napoléon qui nous bâille... Ah! que je suis bête!

JEAN.

Mon ami, je t'en prie, prends un fiacre, va-t'en; laisse-nous faire notre pièce.

FRANÇOIS.

Une pièce sans moi!... Je vous le défends...

(Il chante.)

Et l'on chantait comme autrefois:
Vive le roi, vive la France!

(Il boit.)

JACQUES.

C'est assez, ne déraisonne pas; as-tu une idée, la moindre chose; nous ne cherchons pas une pièce corsée, un tableau seulement.

FRANÇOIS.

Une idée ! attendez.

(Il boit.)

JACQUES.

Non, ne bois plus. Tu vas encore parler politique.

JEAN.

Mes enfans, nous avons bien de la bonté de chercher un sujet; nous avons l'*Impromptu de Versailles*, de Molière; il n'y a que les noms à changer et des couplets à faire.

FRANÇOIS.

Le comité est capable de la refuser.

JEAN.

Ah ! ce n'est pas pour le théâtre Français.

FRANÇOIS.

Ci-devant théâtre de la République.

(Il boit.)

JACQUES.

Tais-toi donc, maudit bavard.

JEAN, tire un Molière de sa poche.

Voilà !

JACQUES.

Comment ! tu as Molière sur toi.

JEAN.

Oui, oui. Avec mon petit air, j'ai déjà fait trois pièces de ce gaillard-là. Je mets ses vers en prose, et sa prose en couplets.

JACQUES.

Va pour l'impromptu de Versailles.

LE CRIEUR, portant une boîte pleine de chapelets.

Voilà la relation du miracle de la croix lumineuse apparue dans la commune de Migné, département de la Vienne, avec l'approbation de Monseigneur l'évêque de Poitiers. Voyez, pour deux sous!

FRANÇOIS.

Des miracles; tu venais des miracles?... Eh! mais je connais cette tête-là; j'ai la mémoire la plus locale... N'étais-tu pas crieur de bulletins dans l'ancien régime!

LE CRIEUR.

Dans le nouveau aussi, mon révérend père; j'ai crié des amnisties, des assassinats, le Trocadéro; mais le monde est devenu si drôle, on ne sait plus que lui crier; ma foi, j'ai rencontré, à Saint-Supplice, un abbé de mon pays, qui m'a dit de vendre des orémus et des cha-

pelets. Ça ne va pas trop mal. Je m'en vas de ce pas à Vincennes, en vendre aux canonniers qui ont eu une haute paie pour la fête du roi, et je suis recommandé au colonel.

JEAN.

Ils ont reçu une haute paie. Je tiens la pièce : la Saint-Louis à la caserne.

JACQUES.

C'est ça. Une pièce militaire; nous pourrons prendre des détails dans celle de la naissance, tu sais...

JEAN.

Chut!

FRANÇOIS.

Comment, des détails; tout! A la place de la déesse, le buste du roi; et voilà : la pièce est faite. (Il boit.)

(Entrent trois canonniers.)

PREMIER CANONNIER. (Il frappe sur la table avec son sabre.)

Eh! garçon, une bouteille, et qu'il soit bon; c'est le roi qui paye.

JEAN.

Le roi qui paye! Un joli couplet à faire. Voyez-vous comme on observe les mœurs?

LE GARÇON.

A quinze ou à vingt, canonniers?

DEUXIÈME CANONNIER.

A vingt, péquin, et ne fais pas de bruit.

JEAN.

Admires-tu cette gaîté franche? Voilà les modèles!

FRANÇOIS.

Je vas aller trinquer avec eux. (Il se lève en trébuchant.) Allons, camarades, vive le roi! (Il boit.)

PREMIER CANONNIER.

Volontiers, l'ancien.

JEAN.

J'avais peur qu'avec sa mémoire locale, il ne dît encore quelque bêtise.

FRANÇOIS, tout-à-fait ivre.

Je commence à me sentir en verve.

JACQUES.

Il paraît qu'il fera sa part.

FRANÇOIS.

Mes amis, canonniers et autres, je vous propose une santé que nous portons tous dans notre cœur. (Il chante.)

Vous n'hésiterez pas, je crois,
A boire à la santé du roi.

Vive le roi! (Au troisième canonnier.) Vous ne dites rien, mon brave.

LE TROISIÈME CANONNIER.

Bah! je me suis battu pour tout le monde, et je n'ai jamais crié vive personne.

FRANÇOIS.

Et nous, nous ne nous sommes battus pour personne, mais nous avons chanté pour tout le monde. C'est égal, nous n'en sommes pas moins de bons Français.

JACQUES.

Encore une pièce : elle nous a coûté de la peine celle-là. Vive le roi!

TOUS, s'en allant.

Vive le roi!

LE PHILANTROPE.

São bem loucos em fazer mal;
Fazer bem, dá mais proveito.
Joan Mascarenhas.

PERSONNAGES.

BRUTUS MESSIDOR.
MÉROT.
LE BARON MARTIN.
LE DUC DE BIANCOURT.
TRÉNIS.
LE PÈRE COLLET.
SIMON. } Agens révolutionnaires.
TAPPE-DUR. }
LOUISE VERNON.
LUVERNE, menuisier.
CADICHE, sa femme.
JACQUES CABIOU, exécuteur des hautes-œuvres.
UN FERBLANTIER.
UN FRÈRE PORTIER.

LE PHILANTROPE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Une chambre de la rue Esprit-des-Lois, à Bordeaux.)

(1793.)

MÉROT seul. (Il joue du basson.

Brum, brum... maudite embouchure, jamais je n'en viendrai à bout... Brum, brum... si je pouvais m'y accoutumer cependant. On m'a conseillé de me faire recevoir dans les musiciens de la garde nationale, pour être dispensé d'aller rejoindre aux frontières les armées de la République. Il manque des bassons, parce que tous les anciens serpens ont été arrêtés comme suppôts de l'église... Voyons, du courage. Brum, brum, brum... C'est un instrument diabolique; je ne sais pas s'il n'est pas plus fatigant que le fusil. Oui, mais un coup de feu est bientôt gagné, au lieu qu'avec le basson.... si j'avais seulement l'embouchure.

Brum, brum, brum... Mon maître m'a dit que si je pouvais donner le fa, je ne m'embarrasse pas du reste. Essayons le fa. Bru... um... bru... um... bru... um... C'est bien autre chose, maintenant, on dirait d'un bœuf. Ma foi, mes voisins ne doivent pas être contens du tintamarre que je fais comme ça au milieu de la nuit; mais le jour, il faut bien que j'aille à mon bureau; et puis, ils en font bien d'autres eux dès le matin; surtout le ferblantier, qui m'étourdit quand je vais pour m'endormir... Voyons, il faut de la persévérance dans les arts... Brum, brum, brum, brum...

LE FERBLANTIER, à travers la cloison.

Vas-tu bientôt te taire, vilain animal?

MÉROT.

Qui est le malhonnête qui me traite d'animal? Dis donc, citoyen voisin, si tu voulais bien mesurer tes termes; d'ailleurs, je suis chez moi, tant pis pour ceux qui ne sont pas contens.

LE FERBLANTIER.

Et moi je me plaindrai au citoyen propriétaire de ce qu'y a chez lui des bêtes qui font du bruit à des heures indues; entends-tu?

MÉROT.

Des bêtes! Je te dis, citoyen, que tes expressions ne me conviennent pas.

LE FERBLANTIER.

Que diable! la maison n'est pas une étable: Si ceux qui font ce bruit là ne veulent pas se taire, je m'en vas me lever avec mes cisailles, et aller leur couper la gorge.

MÉROT.

Des menaces, citoyen... des guet-à-pens... Je vas appeler la force armée d'abord... A-t-on jamais vu... mais c'est donc un septembriseur que j'ai là auprès de moi... Oh! je donne congé dès la fin de la décade; je vais loger à l'autre bout de la ville... Mais enfin, je ne puis pas laisser là mon basson, parce que cela déplaît à un maudit ferblantier; seulement je vas filer mes sons plus bas. Brum, brum, brum... Ce coquin là, avec ses cisailles! Brum, brum... Dans quel temps vivons-nous... Brum, brum... On se met au basson pour éviter que les Prussiens vous coupent la gorge... Brum, brum... et un maudit ferblantier... On est exposé jusque dans ses foyers... Brum, brum... Ah! je tiens la note... Brum, brum... Ah! c'est bien ça... Brum,

brum... Si j'en avais encore une demi-douzaine comme ça, mon affaire serait faite.

LE FERBLANTIER, à part, l'écoutant.

Une demi-douzaine !... ça nous ferait un beau tapage... Je te ferai ton affaire, moi, tu verras.

MÉROT.

Mon maître va être bien content demain de ce fa là, mais il faut tâcher de ne pas le perdre... Brum, brum... il faut mieux nourrir cela, c'est trop maigre.

LE FERBLANTIER, à part.

C'est bien assez nourri comme ça, pour le bruit que ça fait. C'est bon, demain il fera jour.

MÉROT.

Bravo ! si je fais des progrès comme cela, je serai reçu d'emblée, et je dormirai tranquillement sur les deux oreilles... (Il continue de jouer.) Brum, brum, brum, brum...

LE VOISIN, à part.

Je te ferai dormir moi, va... Pas plus tard que demain, je dénonce ce gueux là au représentant Messidor.

SCÈNE II.

(La maison commune à Bordeaux.)

MESSIDOR.

Eh bien; citoyens, parle-t-on beaucoup de moi dans la ville?

SIMON.

La proclamation d'hier a terrifié tous les girondins. Les tricoteuses parcourent les rues en criant : Vive le représentocrate Brutus Messidor! Oui, je suis assez content de l'effroi général.

MESSIDOR.

Je vois que mes pouvoirs seront respectés, et je n'hésite pas à suivre les instructions de la Convention. Oui, citoyens, nous triompherons de l'aristocratie, et le sol français sera purgé de ses tyrans. Encore cent mille têtes, et la république pourra marcher sans entraves. Alors seront réalisés ces beaux rêves de philantropie que nous faisions avec le sage Couthon, le ver-

tueux Robespierre. Nous vivrons en frères, unis, égaux, innocens. Procédons à la régénération du midi. Voyons, qui avons-nous? que je fasse ma liste.

TAPPE-DUR.

Le citoyen Bergerac s'entête à porter des boucles à ses souliers.

MESSIDOR.

Ce ne peut être qu'un aristocrate... Bergerac suspect, n° 1764. Après.

SIMON.

Je signale le citoyen Mérot, accusé de faire des accaparemens... Il y a des témoins.

MESSIDOR.

Qu'on les fasse venir, ainsi que l'accusé. Qui avons-nous encore?

TAPPE-DUR.

Je dénonce tout le quartier des Chartrons, qui mange du rôti le ci-devant dimanche.

MESSIDOR.

Il faudra dresser des listes individuelles. Ah! ça, écrivons au club : lequel de vous deux sait écrire?

SIMON.

Dam', citoyen tribun, je tiens bien un peu la plume, mais je ne vous réponds pas de l'orthographe

MESSIDOR.

Tant mieux, l'orthographe est suspecte; mets-toi là et écris.

« Au citoyen président du club des amis de » l'âge d'or, égalité, fraternité ou la mort.

» D'ici à quelque temps, la guillotine aura » rapporté quarante millions, et le nom même » d'aristocrate aura disparu du sol sacré de la » république.

» Je me félicite d'avoir été choisi par les » vertueux jacobins, pour promener le glaive » sanglant de la liberté dans cette ville, qui » renfermait des semences impures de féodalité.

» Le château Trompette et la Réole sont remplis de traîtres et de suspects. Leur têtes tomberont au premier mot des amis de l'âge d'or. » Je leur envoie le baiser fraternel, et j'attends

»leur signal pour faire de nouvelles libations »au pied de l'arbre de la liberté.

»BRUTUS MESSIDOR.

»Le 10 vendémiaire an II de la république, une et indivisible. »

TAPPE-DUR.

Citoyen représentant, les zélés citoyens de la rue Esprit-aux-Lois amènent devant toi un suspect, un aristocrate.

(On amène Mérot, suivi de deux voisins et du peuple.)

MÉROT.

Citoyen représentant...

MESSIDOR, s'asseyant.

Tu n'as pas la parole. De quoi l'accuse-t-on?

LE FERBLANTIER.

C'est moi qui l'accuse, citoyen; ce b..... là veut affamer le peuple.

MÉROT.

Moi, affamer le peuple...

SIMON.

Tais-toi, gueusard, attends que le représentocrate te parle. Il a le droit de t'interroger, et tu n'as pas le droit de lui répondre.

LE FERBLANTIER.

Vous saurez donc, citoyen, que ce brigand est un accapareur déguisé, une sang-sue du peuple, et qu'il renferme des bestiaux de toutes sortes, moutons, vaches, veaux et autres comestibles.

MÉROT.

Je te jure, citoyen, que c'est une imposture. Je n'ai qu'une chambre au second étage, comment voulez-vous que j'accapare des bestiaux?

LE FERBLANTIER.

Comment, comment... ça ne nous regarde pas. Mais pour sûr et certain, il cache des bêtes chez lui; et il y a des témoins.

TAPPE-DUR.

Citoyen représentant, je requiers l'application des lois de la république contre les recéleurs, détenteurs et accapareurs de subsistances.

MÉROT.

Mais, encore une fois...

TAPPE-DUR.

Silence! le représentocrate va parler.

MESSIDOR se lève.

Citoyens! chaque fois que j'entends pro-

noncer ce mot terrible d'accaparement, mon sang républicain bouillonne dans mes veines. Les accapareurs, citoyens, sont les plus vils suppôts de la tyrannie, des scélérats capables de tous les excès...

MÉROT.

Mais, citoyens...

TAPPE-DUR.

Silence!

MESSIDOR.

Les accapareurs, dis-je, sont plus coupables mille fois que les factieux, que les agens de Pitt et Cobourg; ils méritent la mort!

LE PEUPLE.

Oui, à la lanterne!

MÉROT.

Mais si vous m'écoutiez, vous sauriez...

TAPPE-DUR.

Silence! (à Messidor.) Continue, citoyen représentant, tu parles comme un charme.

LE FERBLANTIER.

Oh! il ne tolère pas les crimes de lèze-nation, lui.

MESSIDOR.

Citoyens! la voix du peuple vient de se faire entendre; elle a défini l'accaparement, et me dispense d'en dire davantage. Oui, c'est un crime de lèze-nation, c'est le crime le plus épouvantable, le plus incendiaire, le crime... ce sont des vaches?

LE PERDÉANTIER.

Des veaux, citoyen.

MESSIDOR.

Qu'on les saisisse, et qu'on incarcère provisoirement le prévenu dans une des salles basses de la Maison commune.

TAPPE-DUR.

Allons, marchons.

LE PEUPLE.

A la lanterne!

MÉROT.

Citoyen représentant, je vous jure que je suis un bon patriote.

LE PEUPLE.

A la lanterne, l'accapareur! à la lanterne!

MÉROT.

Les témoins sont subornés.

LE FERBLANTIER.

Je suis borné, moi! oseras-tu me démentir, quand, pas plus tard que cette nuit, j'ai entendu les rugissemens des animaux que tu caches, et que tu disais qu'il fallait encore les nourrir, qu'ils étaient trop maigres.

UN VOISIN.

On entend ses veaux dans tout le quartier.

UN AUTRE.

Il en a au moins quinze.

UNE FEMME.

Quinze! dites donc cinquante.

LE PEUPLE.

A la lanterne!

MESSIDOR.

Silence. Qu'as-tu à répondre?

MÉROT, pleurant.

Mais, citoyens, si vous avez de la justice, écoutez-moi donc. C'est mon basson que vous avez entendu.

TAPPE-DUR.

Si tu imites les veaux avec ton basson, tu es un alarmiste... A la lanterne!

LE PEUPLE.

A la lanterne!

MESSIDOR.

Allons, retirez-vous; je vais procéder à son interrogatoire : je vois qu'il a des révélations à faire.

TAPPE-DUR.

Ah ça, citoyen représentant, tiens-toi bien. Si tu protèges les modérés, gare à ta casaque.

(Ils sortent tous, excepté Messidor et Mérot.)

MESSIDOR.

Tu joues du basson, c'est bien; mais tu n'es pas moins suspect.

MÉROT.

Mais pourquoi cela?

MESSIDOR.

Pourquoi? Je ne suis pas ici pour te le dire. Le bonheur du peuple veut que je t'envoie en prison, et je consens à te faire grâce.

MÉROT.

A la bonne heure!

MESSIDOR.

Apporte-moi seulement ici deux mille francs pour distribuer aux pauvres, et tu es libre.

MÉROT.

Deux mille francs! où voulez-vous que je les prenne? je ne suis qu'un pauvre employé.

MESSIDOR.

Eh bien, mettons mille francs, et n'en parlons plus.

MÉROT.

Mais ce sont mes appointemens d'une année entière.

MESSIDOR.

Que veux-tu? le bien public l'exige; je ne puis pas te faire grâce à moins.

LE PEUPLE, au-dehors.

A la lanterne!

MESSIDOR.

Tu vois le danger que tu cours. C'est argent déboursé.

MÉROT, soupirant.

Eh bien, puisqu'il le faut, je vais vous chercher mes pauvres assignats.

MESSIDOR.

Des assignats! je n'en veux pas. Si c'était pour

moi, à la bonne heure; mais pour les pauvres, c'est du numéraire qu'il leur faut. Voyons, apporte-moi quatre cents francs en écus, et tu auras ton certificat de civisme.

MÉROT.

Quatre cents francs, c'est bien cher.

LE PEUPLE, au-dehors.

A la lanterne!

MESSIDOR.

Tu entends; cela presse.

MÉROT.

Hélas! il le faut bien.

MESSIDOR.

A moins que tu n'aimes mieux monter sur la banquette....

MÉROT, épouvanté.

Vous les aurez, citoyen... vous les aurez!

MESSIDOR.

A la bonne heure. Je vais te donner deux de mes gens pour te conduire et te protéger. Je t'accorde une heure.

MÉROT.

Quatre cents francs! Si jamais je touche à un basson...

MESSIDOR.

Va, tu es bien heureux d'avoir affaire à un philantrope.

SCÈNE III.

(Le logement de Messidor chez le menuisier Luverne, à Bordeaux.)

(Même année.)

CADICHE, achevant de disposer une table.

En bien, ton beau représentant n'arrive pas. N'a-t-il pas condamné assez de monde aujourd'hui? Croit-il que je n'ai affaire que de l'attendre? Nous souperons à je ne sais quelle heure.

LUVERNE.

Paix donc, Cadiche, diablesse de femme. Si l'on nous entendait, on nous prendrait pour des mécontens.

CADICHE.

Je suis mécontente aussi. Je me moque de ton représentant, de toi et de tout le monde. Je suis aussi bonne révolutionnaire que personne. Je ne suis pas suspecte; mais toutes les

belles paroles de ton Messidor Brutus, c'est que des mots, des balivernes pour endormir les bêtes comme toi. T'as donc pas des yeux pour voir, nigaud?

LUVERNE.

Femme, veux-tu nous perdre; j'en ai vu envoyer au fort du Hâ; qui n'en avaient pas dit la moitié autant.

CADICHE.

Oui dà, qu'il s'y frotte donc à me mettre dans des forteresses! Ton Brutus est un calin, hypocrite en chef, il fait le bon sans-culotte, il a toujours à la bouche la pauvreté, la modération, les vertus républicaines, et il mange comme quatre, car on se soûle bien ici, quand il lui vient des camarades et des catins.

LUVERNE.

Eh bien, tu n'es qu'une gueuse, je te ferai arrêter!

CADICHE, lui donnant un soufflet.

Tu me feras arrêter, b..... de chien! si je ne t'aimais comme on aime un benêt de mari, je te ferais pendre, moi. Tu me feras arrêter! Je t'en défie, tu n'oserais pas. — Je te le répète,

je vois clair, au diable ta Convention! nous n'avons pas de pain. Tu me feras arrêter! Ah! qu'il vienne, qu'il vienne ton Messidor, je ne lui dirai pas son fait en patois!

LUVERNE.

Ah! nous sommes perdus. Le voilà qui revient du tribunal révolutionnaire.

MESSIDOR, arrive, il dépose deux pistolets dans un tiroir.

Ah! on va souper; c'est bien.

CADICHE.

Pardié! nous sommes à tes ordres, et notre appétit aussi.

LUVERNE.

Citoyen représentant, excusez ma femme, c'est une scélérate : faites-la arrêter tout de suite.

MESSIDOR.

Qu'est-ce donc, citoyen Luverne?

CADICHE.

Ah! je lui dis ses vérités, il se fâche : c'est un poltron comme toi.

MESSIDOR.

Comme moi?

CADICHE.

Tiens, ne v'la-t-il pas deux verroux de sûreté qui ne te quittent jamais?

MESSIDOR.

Prudence.

CADICHE.

Je m'en fiche. Soupons.

MESSIDOR.

Volontiers; notre séance a été longue : j'ai grand appétit.

(Ils se mettent à table.)

MESSIDOR, affectueusement.

Eh bien, mes amis, n'admirez-vous pas cette belle simplicité qui brille aujourd'hui parmi nous? Rome et Athènes ont-elles fait mieux? Moi, l'envoyé de la Convention, proconsul, je n'habite point un palais; je suis là fraternellement auprès de vous, assis à la même table. Égalité touchante!.., Voilà les bienfaits de la république!

CADICHE.

Combien que t'en as fait guillotiner aujourd'hui?

MESSIDOR, la regardant fixement, un moment interdit.

Autant qu'il y a de jetons dans cette bourse.

LUVERNE.

Ne parlons plus de tout cela, citoyen; ce mot de guillotine me donne la fièvre, surtout le soir, j'en rêve toute la nuit. — On n'a pas fait quelque décret contre les menuisiers?

MESSIDOR, souriant.

Non; tu peux raboter tranquillement tes planches, et boire un coup avec moi à la prospérité de la nation.

LUVERNE, se levant et ôtant son bonnet.

Pour vous obéir, si j'en étais capable, mon respectueux représentant.

CADICHE.

Avec ton égalité et ta simplicité, tu ne boirais pas du petit vin à trois sous; t'aimes mieux un poulet gras que du fromage de chèvre; tu fais ton bon apôtre, et tu mets des vestes bro-

100485

dées et des jabots, comme dans le temps qu'on s'habillait le dimanche.

MESSIDOR, buvant encore.

La bonne Cadiche m'amuse.

CADICHE.

Oh! c'est pas ça; je ne t'amuse pas : je te fais peur. Je sais ce que je sais, et j'ai pas ma langue dans ma poche.

MESSIDOR.

Il faut que tu comptes bien sur ma philantropie!

SIMON, entrant.

Citoyen, v'la l'exécution de huit heures. N'y a-t-il rien de nouveau?

MESSIDOR.

Je ne le pense pas. Comment s'est passée celle de ce matin?

SIMON.

Oh! pas grand'chose. Il y avait peu de monde : c'était le petit panier.

MESSIDOR.

Et ce soir?

SIMON.

Il n'y en a que trois; tu as retardé les autres : mais il y a une foule du diable, à cause de l'avocat Vernon.

MESSIDOR.

Des militaires?

SIMON.

Pas beaucoup.

MESSIDOR.

Du peuple, des femmes?

SIMON.

Des ouvriers. Ce Vernon était l'avocat des pauvres; il est aimé de tout Bordeaux : ça fait un peu de rumeur. Demain ils n'y penseront plus.

CADICHE.

Quoi! le pauvre père Vernon aussi!... le plus brave homme...

MESSIDOR.

A-t-on remarqué de l'agitation?

SIMON.

Pas précisément.

MESSIDOR.

Alors, que le service se fasse... Seulement qu'il passe le dernier... Je placerai cette lumière sur la croisée, ce sera le signal.

CADICHE.

Il a peur, et il ne veut pas en avoir l'air.

MESSIDOR.

Va, Simon. Observe bien. (Il se lève, et lui parle à demi voix.) Si les murmures augmentaient, tu le ferais exécuter dans la cour de la prison, cette nuit.

SIMON.

Du tout, du tout; en public. Ça vaut toujours mieux. Il faut se faire respecter.

(Il sort.)

MESSIDOR, buvant et s'essuyant la bouche.

Point de pitié pour les aristocrates... Il faut que justice se fasse. (Prenant le menton de Cadiche.) Bonsoir, Cadiche. (Il rentre dans sa chambre.)

CADICHE.

Il appelle ça la justice!.. canaille!

LUVERNE

Puisque tu n'aimes pas voir ça, allons nous coucher.

CADICHE.

Ouais, qu'est-ce qui te parle, à toi? Je n'ai pas de bonne humeur; va, si tu couches avec moi, je t'étrangle.

CABIOU, dehors.

Eh! la maison... Il n'est donc pas dans sa boutique, ce menuisier de potence?

LUVERNE.

Qu'est-ce encore?

CABIOU, entrant.

Ah! te v'là, farceur?

LUVERNE.

Ah! mon Dieu! c'est Jacques Cabiou; que vient-il faire ici?... Je suis guillotiné!

CABIOU.

Qu'est-ce que t'as donc? Ce n'est pas encore ton tour.

CADICHE.

Viens-tu chercher notre représentant, pour le mettre sur ton étalage, Cabiou; je te le donne de bien bon cœur.

CABIOU.

Farceuse aussi, la petite mère. (Il voit la table servie.) Eh, eh! vous vous repassez les bons morceaux, sans que ça paraisse. Le père Luverne, son bonnet rouge est joliment gras, depuis qu'il a un représentant à domicile.

LUVERNE, effrayé.

Qui vous amène?... Jacques, que viens-tu faire ici?... Il n'y a personne, va-t-en.

CABIOU.

T'es bon enfant, tu vas me rendre un petit service.

LUVERNE.

Oui... pas ce soir... demain... tout ce que tu voudras.

CABIOU.

Eh! drôle de corps; c'est ce soir même qu'il me faut ce qu'il me faut. Je suis en train de dresser mon échafaud. Faut que la besogne marche. Le farceur de représentant ne badine pas... mais cette diable de guillotine branle dans le manche... ça a tant servi c'te petite

machine, jour et nuit en permanence..... Voyons, tu n'as pas une varlope, un maillet, une poignée de clous? Je vais rafistailler ça, tant bien que mal pour ce soir. Il fera jour demain.

CADICHE, le frappant à coups de poing.

Va-t-en au diable, chien de bourreau, tu viens nous demander des clous pour ta guillotine, chez nous! Va-t-en, parce que je te casserais la tête à coups de maillet.

LUVERNE.

Femme, ne plaisante pas avec lui.

CABIOU.

Allons, allons, pas de farce. Je suis officier public et municipal. Que diable, on ne refuse pas des clous à un ami.

LUVERNE.

Je te vas donner ça; mais pars tout de suite. Tu nous porterais malheur.

LOUISE, entrant.

Où est-il? Laissez-moi entrer!.. Je veux le voir!... (Prenant la main de Cabiou.) Est-ce vous? Faites grâce à mon père!

CABIOU, retirant sa main.

Moi, ma petite, ça ne me regarde pas; je ne suis pas ce que vous croyez.

LOUISE.

Qui êtes-vous donc?

CABIOU.

Le bourreau.

LOUISE, jetant un grand cri.

Ciel! mon père!

MESSIDOR, sortant de la chambre.

Qu'est-ce donc? Quelle est cette jeune fille?

LOUISE.

Ah! je tombe à vos pieds. Grâce! grâce pour mon père!

MESSIDOR.

Des larmes dans de si beaux yeux!... Qui es-tu, charmante enfant? qui est ton père?

LOUISE.

Vernon! Il n'est point coupable... Il est chéri, respecté, dévoué à sa patrie... Au nom du ciel, faites-lui grâce!

CADICHE.

Allons, laisse-toi attendrir... Ote une fois ta peau de tigre... sois un vrai citoyen...

MESSIDOR, à part.

Qu'elle est belle! (Haut, à Louise.) Oui, je veux t'entendre... Tu peux compter sur ma justice,... Tu me vois disposé à l'indulgence... Viens... Il est quelques moyens de sauver ton père.

LOUISE, sanglottant.

Mon père! Ah! je vous bénirai...

MESSIDOR.

On connaît ma philantropie; je te secourrai avec la bonté qui me caractérise. (Il l'emmène dans la chambre voisine.)

CARIOU.

Et moi, je m'en vas toujours cloüer mon échafaud.

(Il sort.)

CADICHE.

Pauvre fille!... Qu'il fasse grâce au père, et je ne lui en voudrai plus. Si..., je lui en voudrai encore, mais pas tant.

LUVERNE.

Le fait est que le père Vernon, ce serait dommage; mais, vois-tu, Cadiche, le représentant, dans son état, c'est bien rigoureux aussi... il a des chefs représentans qui ont l'œil sur lui de loin... Cadet me l'a bien dit...

CADICHE.

Silence! Que se passe-t-il donc là-dedans?.. (Elle va à la porte.) Elle pleure... il la menace... le scélérat! je devine tout... Ah! quelle horreur! (Elle secoue rudement la porte.)

LUVERNE, la tirant par son casaquin.

Femme, ne te mêle pas de ça; je te le défends!

CADICHE.

C'était donc pour cela qu'il lui parlait avec tant de douceur!... La porte s'ouvre, Louise en sort précipitamment. Messidor la suit.)

LOUISE.

Sauvez-moi!

CADICHE.

Viens, je saurai te défendre.

MESSIDOR, s'arrêtant.

C'est donc ainsi... Cette fille est venue me

tendre un piége de la part des aristocrates ; je la traiterai comme elle le mérite.

LOUISE.

Le monstre !... ah ! je veux mourir avec mon père !...

MESSIDOR, s'approchant d'elle.

Louise, écoutez-moi...

LOUISE.

Jamais, jamais.

VOIX, au dehors.

Grâce ! grâce !

UNE AUTRE VOIX.

Grâce pour Vernon !

LOUISE.

Mon père !... Il est là...

MESSIDOR.

Il est temps encore...

LOUISE.

Ah ! par pitié, faites-moi mourir avec lui...

VOIX DU DEHORS.

Grâce ! grâce !

UNE AUTRE.

Vive la liberté !

UNE AUTRE.

A bas le représentant!

MESSIDOR, furieux, prenant un flambeau.

Tu l'as voulu! (Il le place sur la fenêtre qui est ouverte; Louise s'y traîne.)

LOUISE, jetant un regard au-dehors.

Ah!!!

(Elle tombe évanouie : Luverne et sa femme l'emportent; Messidor referme froidement la croisée, et rentre dans son appartement.)

SCÈNE IV.

(Le bal des Victimes à Paris.)

(1798.)

TRENIS.

TRÈS-BIEN, très-bien, mon cher, décoré avec goût, parole d'honneur.

MESSIDOR.

Oh! je n'ai pas fait tout ce que j'aurais voulu. Je me suis dit : Mon bal est le bal des victimes. On a souffert, on demande à s'amuser, on s'amusera. Ma souscription n'est ouverte que pour ceux qui ont perdu des parens, plusieurs parens, sur l'échafaud : j'ai toujours été philantrope.

TRENIS, faisant quelques pas devant une glace.

Tra la la... Vous avez du génie, mon cher! ce bal des victimes fera votre fortune.

MESSIDOR.

Au contraire; mon ami, j'y mets du mien chaque jour. Qu'est-ce que je veux, moi? qu'on s'égaie; qu'on oublie le passé; voilà tout. Mais mon bal perdrait tout son éclat si Trénis nous manquait.

TRENIS, continuant de danser.

Je sais bien que je suis l'homme du siècle. Bonaparte, David et moi, voilà les célébrités de l'époque; et encore j'ose dire que c'est mon nom qui durera le plus long-temps : car enfin on dansera encore la trénis quand leurs batailles et leurs tableaux seront oubliés. Mais je m'amuse là à jaser, et Ouvrard qui m'attend!...

MESSIDOR.

Du tout, je vous retiens; vous ne partirez pas.

TRENIS.

Allons donc, mon cher. J'ai promis à madame Amelin de danser un pas russe avec elle; on montera sur les fauteuils pour nous voir. Mais consolez-vous, je reviendrai à minuit, minuit, une heure. Comment trouvez-vous ce pas là : tra la la...?

MESSIDOR.

Très-bien. Savez-vous qu'il nous fait du tort avec ses soirées, votre munitionnaire?

TRÉNIS.

Ah! c'est brillant. Il y aura ce soir l'ambassadeur turc et le général Bonaparte; Plantade et Garat nous diront des romances; Lays, Chéron et Chenard chanteront un chœur de Chérubini sur la mort du général Hoche... Ce sera une fête complète.

MESSIDOR.

Oui, mais notre bal des victimes est plus fou, plus gai. — Ah! on se presse en foule dans le petit salon; je cours recevoir mon monde. Sans adieu, Trénis.

TRÉNIS.

Allez, allez... tra, la la!

MESSIDOR, revenant.

Ah! dites donc; tâchez de nous amener Garat.

TRÉNIS.

Garat...: Ah! je ne sais pas. C'est un incroyable; on se l'arrache, c'est comme moi: je ne vous promets pas, mon cher.

(Il sort en dansant.)

MESSIDOR.

Allons, allons, messieurs les musiciens, à l'orchestre : tout ce qu'il y a de plus gai, de plus nouveau. Mesdames, j'étais impatient de vous recevoir.

PLUSIEURS DAMES, regardant le salon.

Parfait, délicieux.

(On se place pour la danse.)

MESSIDOR.

Madame, je vous présente M. de Laville qui sort de l'Abbaye, et qui a eu trois frères massacrés au débarquement de Quiberon.

LA DAME.

Enchantée, monsieur... En vérité, monsieur Messidor, j'admire le soin avec lequel vous avez rassemblé une si brillante société.

MESSIDOR.

Toute composée d'intéressantes victimes.

UNE AUTRE DAME.

Vous avez eu là une heureuse idée.

MESSIDOR.

J'ai toujours été philantrope. On a assez pleuré, il faut qu'on rie.

LA DAME.

C'est un besoin bien naturel.

MESSIDOR.

Aussi, qu'ai-je fait? j'ai ouvert une souscription, et j'y ai mis de la rigidité. J'ai annoncé que je n'admettrais à mon bal que de véritables victimes de la révolution, comme vous, comme moi, mesdames. J'ai dit aux dames : vous ne danserez pas, si vous n'avez pas eu un père, un frère, un mari guillotinés... Tenez, madame, nous avons ici des personnes qui ont eu jusqu'à dix-huit proches parens exécutés...

LA DAME.

Moi, monsieur, n'ai-je pas eu mon beau-père tué au 10 août, mon frère égorgé dans les prisons, mon mari... Ah! mon mari. (Elle pleure.) Un si honnête homme...

UNE VOIX.

A vos places! En avant deux.

(La dame danse.)

MESSIDOR, à lui-même.

Cette petite veuve-là souscrira tout l'hiver. C'est une bonne affaire. (Haut.) Ah! c'est vous, madame Derville; vous avez été une de nos

premières abonnées. C'est juste, l'une des plus brillantes victimes de ces temps désastreux.

MADAME DERVILLE.

Ah! monsieur, je vous en prie... Allez-vous encore parler de tout cela... Nous sommes venus pour danser, oublions tout le reste.

MESSIDOR.

Ah! madame, quand on a souffert comme nous...

MADAME DERVILLE.

Oui, monsieur, j'ai perdu toute ma famille... c'est pour cela que je danse... La révolution... je ne m'en souviens pas... je ne veux pas m'en souvenir.

UNE VOIX.

Un tour de valse.

MESSIDOR, à part.

La contredanse est finie. Je m'échappe pour aller veiller aux rafraîchissemens; je n'aime pas le gaspillage.

UN MONSIEUR, A MADAME DERVILLE.

Madame, aurais-je l'honneur de valser avec vous?

MADAME DERVILLE.

Volontiers. Je suis la plus intrépide valseuse. (A l'orchestre.) Très-vite, très-vite...

LE MONSIEUR, valsant.

Mais vous valsez comme un ange.

MADAME DERVILLE, valsant.

Je ne me trompe pas, c'est le marquis de Saint-Léger : vous êtes donc radié?

M. DE SAINT-LÉGER, valsant.

Eh ne faut-il pas danser? La vieille cour là-bas est triste. Je m'étais fait un devoir de suivre les princes. Dans le commencement, c'était bien. Nous avons dansé à Coblentz ; d'assez jolis bals. L'armée de Condé est venue nous gêner. Je suis parti pour Francfort. Nous avons dansé tout l'hiver; mais ce diable de Custine est arrivé... L'émigration a poussé plus loin; je suis allé danser à Vienne. Nous avions une gaîté tranquille, mais de beaux bals d'apparat. La guerre d'Italie est venue, adieu les bals. J'ai été à Hambourg, charmante ville, société vraiment dansante... J'ai dansé à Londres, dans toutes les villes du Rhin, je suis revenu en dansant comme cela jusqu'à Genève. J'apprends qu'on danse à Paris, et me voilà.

MADAME DERVILLE.

Je suis enchanté que cela me procure le plaisir de valser avec vous.

M. DE SAINT-LÉGER.

Oui, j'ai un peu d'habitude.

MADAME DERVILLE.

Arrêtons-nous, que je respire. Ah, ça, monsieur de Saint-Léger, donnez-moi donc des nouvelles de tous nos amis. Où sont-ils? que font-ils?

M. DE SAINT-LÉGER.

Ils se rouillent, madame; ils se rouillent. Rien ne se perd comme les bonnes manières.

MADAME DERVILLE

Et tout le palais royal, qu'est-il devenu? Le jeune prince... n'étiez-vous pas de sa maison?

M. DE SAINT-LÉGER.

Ne m'en parlez pas, madame; entre nous, c'est un esprit étroit. Imaginez-vous qu'il est allé s'enterrer dans une petite ville de la Suisse. Vous ne devineriez jamais ce qu'il y fait... Il donne des leçons de mathématiques!

MADAME DERVILLE.

Mais, monsieur, que vouliez-vous qu'il fît?

M. DE SAINT-LÉGER.

Mais il pourrait solliciter des pensions. Moi, par exemple, à sa place, j'en aurais déjà de toutes les puissances.

MADAME DERVILLE.

Et vos dames, s'habillent-elles aussi à la grecque?

M. DE SAINT-LEGER.

Les vieilles enragent, et les jeunes ne prennent guère patience. Oh! vous les reverrez bientôt.

MADAME DERVILLE.

Qu'elles se hâtent donc ; maintenant c'est le bon ton de rentrer.

M. DE SAINT-LEGER.

Oui, l'émigration passe furieusement de mode.

MADAME DERVILLE.

D'ailleurs, nous nous amusons comme des reines dans cette république. On est bien un peu pêle-mêle, mais nous avons tous les jours des fêtes : aujourd'hui c'est le directoire, demain madame Tallien ou Talleyrand... Elles seront des nôtres.

M. DE SAINT-LEGER.

Sans doute, elles danseront avec nous.

MESSIDOR.

Eh bien; s'amuse-t-on? S'en donne-t-on bien? Messieurs, la main à ces dames. Nous avons dans la salle voisine un petit ambigu; et, après le souper nous aurons Trénis, Garat et la gavotte.

MADAME DERVILLE.

Vous êtes un homme charmant.

(On sort.)

MESSIDOR, à un homme qui reste seul.

Et vous, monsieur, vous ne voulez pas souper?... Venez au moins admirer la symétrie....

L'INCONNU.

Il ne s'agit pas de tout cela, citoyen Messidor. Je suis envoyé ici par le directoire exécutif.

MESSIDOR.

Le directoire!

L'INCONNU.

Vous avez ici des chouans, des ci-devants, qui machinent... Je suis chargé de les arrêter.

MESSIDOR.

Diable! les arrêter. C'est très-gênant pour moi.

L'INCONNU.

Eh! pourquoi faites-vous des bals de victimes?

MESSIDOR.

Mon ami, c'est par philantropie.

L'INCONNU.

Et moi je les arrête par zèle patriotique.

MESSIDOR.

Comment, il n'y aurait pas moyen d'arranger cette affaire là... En les faisant souscrire... ce serait une petite amende secrète...

L'INCONNU.

Du tout, citoyen Messidor; si vous êtes philantrope, je suis patriote.

MESSIDOR.

Au moins ne les arrêtez pas au milieu d'une contredanse... je serais compromis.

L'INCONNU.

Ah! bah! dès demain on les expédiera pour Madagascar ou Sinamary.

MESSIDOR.

Encore des déportations!... mauvais système... Parbleu, vous me rappelez que j'avais un petit projet de prison à l'américaine, une créa-

tion toute philantropique... Je soumettrai cela demain aux Cinq-Cents. Au reste, mon cher ami, n'arrêtez personne ici; voici mes listes de souscription, noms, domiciles, etc.

L'INCONNU.

Cela vaut mieux. Allons, je me retire. Demain...

MESSIDOR.

Vous ne voulez pas souper? Non? Allons, comme vous voudrez. Moi, je vais faire les honneurs. (S'en allant.) Au moins comme cela, ma philantropie est à couvert.

SCÈNE V.

(Un appartement du faubourg Saint-Honoré.)

(1812.)

MESSIDOR, à son secrétaire.

Toutes vos rédactions sont mal faites.. Vous recommencerez ces trois lettres-là. (Il les déchire.) Vos protocoles sont ridicules. Ne mettez jamais M. Messidor de Saint-Denis... M. de Saint-Denis, cela suffit; et plus simplement, M. le fournisseur général. Vous passerez au ministère; vous verrez où en sont mes liquidations. J'attends les deux entrepreneurs d'hier. Allez. (Il se met à son bureau.) Excellente année! Mes comptes passeront... L'empereur nous gêne bien un peu, mais j'équipe bien le soldat là où il est en personne, et je me retire sur les autres corps d'armée. Quand on a mon expérience, on voit de près et de loin. J'ai bonne idée de cette campagne de Russie. Une fois l'armée arrivée

à Wilna, ma fortune est faite. Aussi je compte bien me reposer sur mes lauriers... J'ai la croix, je serai baron peut-être; ma foi, vive l'Empire! Ah! M. le baron Martin, j'ai bien l'honneur...

LE COLONEL.

Bonjour, mon cher, bonjour. Ah ça, je pars. Je suis resté à m'amuser ici comme un petit officier de Saint-Cyr; mais la gloire nous réclame : aujourd'hui grand dîner de corps chez Véry, et demain en route pour la grande-armée.

MESSIDOR.

C'est fort bien. Vous avez été si bien accueillis à Paris, messieurs les officiers de l'armée d'Allemagne.

LE COLONEL.

Il fallait voir, sacrebleu, comme on nous a reçus aux Tuileries! Bal et concert chez l'archi-trésorier, chez la princesse Élisa. J'ai eu l'honneur de donner deux fois la main à S. M. la reine de Hollande... Ah ça! mon cher fournisseur, je suis à sec.

MESSIDOR.

Comment donc, mon brave baron, vous me faites bien de l'honneur; ma bourse est tou-

jours au service des preux comme vous. Qu'est-ce qu'il vous faut ?

LE COLONEL.

Donnez-moi tout bonnement deux cents napoléons.

MESSIDOR.

Mon secrétaire vous les portera. Ce n'est pas que nous roulions sur l'or, au moins... je perds beaucoup cette année.

LE COLONEL.

Allons donc, mon cher, vous nous prenez pour des conscrits. Nous savons ce que c'est que les fournitures.

MESSIDOR.

Les fournitures ! les fournitures ! Ah ! vous voilà bien. Je me suis enrichi, n'est-ce pas ?... Je ne puis pas dire que j'y perds beaucoup ; j'espère même y gagner quelques sous ; mais je ne suis pas un fournisseur comme un autre. Mon cher colonel, savez-vous pourquoi je fournis ?

LE COLONEL.

Pour nous faire mourir de faim, mille tonnerres.

MESSIDOR.

Je fournis par spéculation... par spéculation philantropique. J'ai voulu améliorer la subsistance, l'habillement du soldat. Quand j'ai vu ces malheureux exposés au chaud, au froid, sans souliers, sans capotes; quand j'ai vu les fonds de l'armée pillés par tout le monde, je me suis dit: il faut ici un seul homme.... un philantrope.

LE COLONEL.

Corbleu, vous me faites rire. Savez-vous bien, avec votre philantropie, que si sa majesté l'empereur la connaissait comme moi, il pourrait bien vous envoyer faire un petit tour à Toulon avec quelques confrères.

MESSIDOR, riant.

Toujours le mot pour rire. Le vrai caractère français, intrépide et jovial.

LE COLONEL.

Vous croyez que je plaisante. Tenez, nous dînons ensemble, c'est bien; vous me prêtez de l'argent, encore mieux; je vous le rendrai quand je serai général, c'est possible. Nous sommes les meilleurs amis du monde; mais si

S. M. l'empereur m'ordonnait de vous fusiller : joue, feu, nom d'un tonnerre, cela ne pèserait pas une once.

MESSIDOR, riant.

Ah ! ah ! ah ! vous dites que c'est deux cents napoléons qu'il vous faut ce soir ? Vous les aurez.

LE COLONEL.

Allons, allons, sans rancune. Que le diable m'emporte si c'est moi qui vous empêche de devenir millionnaire. J'ai ma dotation au bout de mon sabre, moi ! et mille bombes, vous verrez qu'il sera question du colonel Martin dans les bulletins de la campagne de Russie. Vous lirez cela au coin de votre feu, vous, tandis que les braves se gêleront à leur aise.

MESSIDOR.

Que voulez-vous ! chacun son état ; je sers le grand homme d'une autre manière, mais mon dévouement pour l'empereur est connu. J'ai été des premiers à me réjouir quand je l'ai vu monter sur le trône, enchaîner la révolution.

LE COLONEL.

Et ces canailles de jacobins... Si j'avais été

là, moi, je vous aurais sabré tous ces gueusards là comme des cosaques.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Mérot.

MESSIDOR.

Je ne connais pas ce nom-là. Qu'il entre.

MÉROT.

C'est à M. de Saint-Denis que j'ai l'honneur...

MESSIDOR.

Oui, monsieur, c'est moi. Qu'est-ce que c'est?

MÉROT, lui remettant une lettre.

Monsieur, cette lettre est d'un de vos anciens amis.

MESSIDOR.

Donnez. (Il prend la lettre.) Pardon, colonel. (Il lit.)

MÉROT, à part.

Je ne me trompe pas, c'est le représentant de Bordeaux!

MESSIDOR, lui rendant la lettre.

Ah! mon cher monsieur, je suis accablé de demandes de ce genre. Je n'ai pas de place à

donner; j'ai même des parens dans le besoin: je ne puis rien pour vous.

MÉROT.

Mais, monsieur, le plus petit emploi me suffirait.

MESSIDOR, impatienté.

Je vous ai dit, monsieur, que je n'en avais point.

LE COLONEL, à part.

Pourquoi diable aussi s'adresse-t-il à un philantrope?

MÉROT.

Monsieur, on dit que vous formez de nouveaux bureaux, et que vous cherchez des agens pour faire acheter des blés dans le midi. Je connais cette partie...

LE COLONEL.

Mais j'ai entendu parler de cela. M. de Saint-Denis, prenez-y garde; on vous traite déjà d'accapareur dans l'armée.

MESSIDOR.

Mon cher colonel, vous n'y entendez rien. Ce mot d'accaparement n'est qu'un *bon* ridi-

cule. Dans un pays bien administré, les véritables hommes d'état applaudissent à ces entreprises faites par des particuliers; ils savent que, lorsqu'on favorise l'industrie, qu'elle est excitée par l'intérêt privé, le génie entreprenant des spéculateurs créé avec rapidité d'immenses ressources, et vient offrir au gouvernement de salutaires secours dans des circonstances urgentes. Loin de flétrir ceux qu'on désigne sous le nom d'accapareurs, l'état leur devrait des encouragemens et des récompenses; et c'est à ce titre, que vous me renvoyez comme une injure, et dont je m'honore, que je sollicicite auprès de sa majesté l'empereur des faveurs qu'elle daignera, je l'espère, m'accorder.

MÉROT, à part.

Et c'est là l'homme de Bordeaux!...

MESSIDOR.

Pour vous, monsieur, je le répète, je ne saurais employer personne : mes nouveaux bureaux sont déjà remplis d'employés; j'ai même plus de monde qu'il ne m'en faut.

MÉROT.

Monsieur, vous donnez des concerts fort brillans, dont on parle.

MESSIDOR, étonné.

Des concerts, pourquoi cette question? (A part.) J'ai vu cette figure là quelque part.

MÉROT.

Monsieur, c'est que je vous offrirais mes faibles talens comme musicien.

MESSIDOR.

Monsieur, c'est inutile; je ne reçois que des amateurs qui sont de ma société.

MÉROT.

Je ne suis qu'un amateur moi-même; cependant j'ai quelque habitude : je joue du basson.

MESSIDOR.

Du basson?

MÉROT.

Ma première leçon m'a coûté quatre cents francs.

LE COLONEL.

C'est un peu cher!

MÉROT, regardant Messidor.

Oh! j'ai eu un fameux maître. M. Messidor de Saint-Denis doit l'avoir connu; tout Bordeaux appréciait son mérite.

MESSIDOR, troublé.

Mais, mon cher... je me rappelle maintenant... je réfléchis que j'ai justement un emploi vacant. Venez demain; je me charge de votre affaire.

MÉROT.

Monsieur, je vous en aurai une vive reconnaissance. (S'en allant, à part.) O mon basson, que je te remercie!

MESSIDOR.

J'aime à obliger. (A part.) J'enverrai ce drôle là geler en Russie.

LE COLONEL.

Je le crois. Mais dites-moi donc, M. de Saint-Denis, vous vous nommez Messidor?

MESSIDOR.

C'est un nom... d'autrefois... quand j'étais jeune.

LE COLONEL.

Vous êtes donc ce Messidor qui vint à Bordeaux au nom de la Convention?

MESSIDOR.

J'étais si jeune!

LE COLONEL.

Mais ce Messidor présida aux massacres; il

encombra les prisons; il fit tomber des milliers de têtes...

MESSIDOR.

Que voulez-vous... j'étais si jeune!...

LE COLONEL.

Ce Messidor fit, dit-on, guillotiner un vieillard, parce que la fille de ce malheureux avait refusé de l'écouter.... Ce serait vous, morbleu!

MESSIDOR.

Je suivais l'erreur du temps, vous eussiez fait comme moi, Colonel. J'étais si jeune!...

LE COLONEL, s'éloignant.

Le misérable!...

MESSIDOR, le retenant.

Mais, écoutez-moi, Colonel; vous verrez que la philantropie m'a toujours guidé, et que ma jeunesse seule...

LE COLONEL.

Au diable votre philantropie! Tâchez que vos comptes ne vous mènent pas sous ma griffe; je vous ferais payer toutes vos erreurs de jeunesse.

MESSIDOR.

Ces gens-là ne comprennent rien à rien. Si

nous n'avions pas déployé de la vigueur dans le temps, y aurait-il aujourd'hui des colonels dotés et des barons de l'empire? Cette rencontre m'a mis d'une humeur massacrante. (Appelant.) Blanchard! Ces entrepreneurs ne viennent donc pas?

LE DOMESTIQUE.

Ces Messieurs sont là, Monsieur; j'attendais le départ du Colonel.

MESSIDOR.

Qu'ils entrent.

LE TAILLEUR.

Mossié le fournisseur, ché suis bien votre très-humble.

LE CORDONNIER.

Monsieur le commissaire général, comment vous portez-vous?

MESSIDOR, s'asseyant.

Ah! ça, vous êtes des drôles. Vous ne comprenez rien. Vous faites tout mal, très-mal. Nous disons que vous vous appelez Blot, vous.

LE CORDONNIER.

C'est moi Blot, oui, Monsieur.

MESSIDOR.

Attendez, votre compte est là... cent vingt-huit, c'est cela. Perdez-vous la tête, monsieur Blot, et croyez-vous que des soldats portent des souliers de trois livres cinq sous? Est-ce possible?

LE CORDONNIER.

Mais Monsieur....

MESSIDOR.

Il nous faut des clous, pas de semelle. Si vous ne savez pas votre métier, ne vous mêlez pas d'entreprises. Je dois prendre l'intérêt du gouvernement.

LE CORDONNIER.

Monsieur, je le sais bien.

MESSIDOR.

Et puis, qu'est-ce que c'est que trente-deux mille paires de souliers, c'est trente mille paires.

LE CORDONNIER.

Mais, Monsieur, il y avait sur la note...

MESSIDOR.

Vous n'y comprenez rien, M. Blot; nous disons donc qu'il faut régler à six et neuf mois.

trente mille paires de souliers à deux francs cinquante.

LE CORDONNIER.

Comment, monsieur?

MESSIDOR.

A deux francs soixante, et pas un mot. Vos bons sont prêts. Vous les ferez timbrer.

LE CORDONNIER.

Comment, Monsieur, à mes frais?

MESSIDOR.

C'est l'usage. Venez signer l'état en double, et ne vous amusez plus à donner aux fantassins du cuir de botte. Donnez-nous du mouton peu battu.

LE CORDONNIER.

Mais, Monsieur, plus il est battu.....

MESSIDOR.

Je le sais. Donnez-nous du bon marché, et ne ruinez personne. Signez.

LE CORDONNIER, prenant la plume.

Excusez. J'écris un peu gros. (Il signe.) Il a part Trente-six mille paires..... Sacré coquin!

MESSIDOR.

A vous, tailleur Schlagermann. Vous n'êtes qu'un vieux juif. Je ne connais pas de doublures, surtout pour l'armée d'Espagne. C'est une mauvaise plaisanterie; est-ce qu'ils n'ont pas assez chaud? Vous avez fait mourir dix mille hommes avec vos doublures.

LE TAILLEUR.

Ah! Mossié, qu'est-ce que fous tites là!

MESSIDOR.

Je vous dis qu'on ne vous paîra pas ces doublures là.

LE TAILLEUR.

Meingott! Il mafré coûté pien cher.

MESSIDOR.

Laissons cela. Vos pantalons sont trop larges; cela gêne la marche du soldat. Nous déduirons cents aunes par mille, pour vos ridicules pantalons.

LE TAILLEUR.

Ei verfluchter kerl, der heillose dieb will alles verfressen (1). C'est-il malhéreux pour moi!

(1) Le maudit coquin, il veut tout dévorer.

(Traduct. du professeur Ichkannichtverstehen.)

MESSIDOR.

C'est de votre faute. Je suis fournisseur et philantrope, le père du soldat.

LE TAILLEUR.

Ja, ja, ché tis pas non.

MESSIDOR.

Finissons. Je ne vous dis rien pour vos gilets et vos guêtres, mais nous allons rogner les vestes et les capotes.

LE TAILLEUR.

Les gabottes! ah! Mossié fournisseur, bas bossible... en gonscience!

MESSIDOR, comptant.

Dix-huit, vingt-trois, cinquante-deux... Ah! si vous me parlez de conscience, vous... Nous disons deux bons à un an.

LE TAILLEUR.

Un an! Jesous mein lieber gott! Fous étiez confenu bour trois mois.

MESSIDOR.

Oui c'est possible; dans le temps. Nous comptions sur des fonds. Signez toujours.

LE TAILLEUR, signant.

Un an! Potstausend! Ça fait touze mois... Mossié fournisseur, je sais signer qué en allemand.

MESSIDOR.

Eh! signez en turc, et finissons! C'est bien. Allez, Messieurs. L'adjudication définitive est pour le mois de septembre. Vous viendrez me voir avant.

LE CORDONNIER.

Ma foi, monsieur le fournisseur, je vous avoue que cette année, je ne sais pas trop où trouver des cuirs comme il vous en faut pour le prix que vous voulez y mettre.

MESSIDOR.

Mais, M. Blot, vous sortez de la question. Je ne m'occupe ni de cuir, ni de main-d'œuvre. Je ne connais, je ne veux connaître que des souliers à deux francs cinquante, à deux francs vingt-cinq, si cela se peut! Et vous, M. l'allemand Schlagermann, des draps à sept francs vingt, sept francs trente. Il y en a partout; les doublures ne doivent pas nous regarder.

LE TAILLEUR.

Parton, excuse; je foulais fous tire s'tannée ci que c'est pour la guerre dans le Russie.

MESSIDOR.

Des capotes à neuf francs sont bien raisonnables, et nos soldats trouveront des fourrures à revendre quand ils auront passé Smolensk. Eh! mes enfans, que voulez-vous que je vous réponde? L'empereur est là, je ne suis rien, j'économise; c'est comme le système continental, cela; quelques personnes souffrent, mais l'humanité y gagne. Je suis plus victime qu'un autre... et si je vous disais que j'y perds, moi; que je perds huit pour cent cette année.

LE CORDONNIER.

Vous y perdez. Ah! ah!

LE TAILLEUR.

Vous berdre!... Ah! c'est une farce, mossié fournisseur.

MESSIDOR.

Allons, allons, vous êtes de braves gens; vous n'entendez rien à l'économie politique et à la philantropie.

LE DOMESTIQUE, du dehors.

Monsieur, vous ne pouvez pas entrer, monsieur le fournisseur est en affaires.

UN SOLDAT.

Mille moustaches, tu empêcheras de passer

un guide de la garde, péquin! Conversion à gauche, et file.

(Il entre.)

MESSIDOR.

Quel est ce bruit? Qui se permet?...

LE SOLDAT

C'est vous qui vous nommez Saint-Denis, fournisseur-général?

MESSIDOR

C'est moi, que voulez-vous?

LE SOLDAT.

Moi, je ne veux rien. Tenez, mon ancien, on m'envoie pour que vous mettiez votre signature sur le chiffon qui est dans ce portefeuille.

MESSIDOR, ouvrant le portefeuille.

C'est ma liquidation sans doute... Une lettre de change?..

LE SOLDAT

Je vous dirai pas, je sais pas.

MESSIDOR.

De l'empereur!... Trois millions!!... Trois jours de vue!!... Ah! mon Dieu...

(Il tombe dans un fauteuil.)

LE TAILLEUR.

Ei sapperment, l'embéreur lui rogne aussi ses gabottes.

LE CORDONNIER.

Trois millions! une fameuse botte qu'on lui tire là.

MESSIDOR.

La refuser... je serais perdu! Que faire! Un jugement... Quel homme! (Il relit la lettre de change.) « A » trois jours de vue, il vous plaira payer, par cette » seule de change, la somme de trois millions, » valeur en compte. Munich, le 7 juillet 1812. Napoléon. »... Quel coup de foudre !... Je suis anéanti !... Trois millions! Il faut signer. (Au soldat.) Tenez. (Tous sortent.) Trois millions! Maintenant, soyez donc philantrope!

SCÈNE VI.

(Un bureau de journal rue Cassette.)

(1825.)

MESSIDOR.

Ah! bonjour, Blanchard, mon cher ami; je n'ai pas une seconde à vous donner. Depuis que j'ai établi mon journal le Philantrope, je perds ma santé : voyons, que voulez-vous?

BLANCHARD.

Je venais vous dire que depuis que, grâce à vos soins, de votre domestique que j'étais je suis devenu garde du commerce, je n'ai pas encore trouvé un débiteur aussi récalcitrant. Il se plaint de vous.

MESSIDOR.

Il se plaint! J'ai attendu plus de huit mois.

BLANCHARD.

Tenez, entre nous, si pour les douze cents francs qu'il vous doit, il vous en donnait six, je vous conseillerais de lever l'écrou. Vous n'y perdriez rien, d'ailleurs.

MESSIDOR.

C'est vous, Blanchard, qui venez me conter de semblables balivernes!

BLANCHARD.

Votre réputation d'homme bienfaisant, votre journal du Philantrope... franchement, cela vous ferait du tort.

MESSIDOR.

Mais ce n'est pas sous mon nom que je lui ai prêté.

BLANCHARD.

C'est égal, cela se répand, cela se dit; d'ailleurs, il est insolvable, j'en suis sûr.

MESSIDOR.

Insolvable tout-à-fait? Vous me le garantissez? Diable, n'y aurait-il pas moyen?... Vous voyez ce que c'est que d'obliger des ingrats. On veut faire du bien, et on est compromis. C'est fort désagréable.

BLANCHARD.

Il disait en entrant chez M. Bault, le concierge : Oui, je le ferai connaître dans plusieurs journaux. Il vous traite d'usurier.

MESSIDOR.

Ah! c'est trop fort. J'ai là une copie de son jugement. Voyez vous-même, Blanchard... L'an mil huit cent, etc... à la requête, etc., etc. Ah! voici : pour le principal en deux traites... six cents francs; intérêts de quatorze mois.. deux cent vingt-sept francs... dépens liquidés, première traite... soixante-dix francs... seconde traite... soixante-dix francs... frais d'emprisonnement... cent trente francs... alimens de quatre mois à Sainte-Pélagie... quatre-vingt-douze francs vingt-cinq centimes... Total, onze cent quatre-vingt-neuf francs vingt-cinq centimes. Je vous demande un peu, Blanchard, si ce chiffre-là n'est pas des plus modérés? Je voudrais voir un peu ce qu'il dirait s'il tombait dans les mains d'un créancier qui ne fût pas philantrope.

BLANCHARD.

Il prétend aussi que vous l'avez fait travailler à votre journal, et qu'il n'a jamais rien touché.

MESSIDOR.

Quand on travaille à un journal philantropique, on doit être désintéressé avant tout. Ici, mon cher, nous suivons cette belle maxime de Montesquieu : Il faut tenir la main ouverte pour les dépenses publiques, et la main fermée pour les dépenses particulières. Le Philantrope n'a pas d'argent; le Philantrope donne au public de beaux caractères, du papier d'Annonay... Que diable! il ne peut pas encore donner à ses rédacteurs! — Alfons, Blanchard, si vous allez du côté de la rue de la Clé, faites pâtienter ce jaseur, j'arrangerai cela pour le mieux. Il offre six cents francs, vous dites; qu'il se taise, et nous verrons.

(Blanchard sort.)

MESSIDOR, seul.

Voyons nos affaires. (Il examine des papiers.) La société des amis des noirs : cela avance; cela finira par aller. Société d'encouragement pour l'enseignement élémentaire... j'ai là de nouveaux fonds... La morale chrétienne... ceux-là sont un peu durs; mais n'importe, les souscripteurs viennent à moi, c'est le principal. Les jeunes orphelins, la vaccine, les incendiés du Gar... les débordés de la Drôme... de bonnes listes bien

fournies... six cent quarante, sept cent vingt-deux, neuf cent trente-trois, deux anonymes de vingt francs : c'est un compte à part ; cela me regarde. Voyons mon agenda. Ah ! aujourd'hui voir les membres de la société des prisons : c'est pour mon ancien projet que le Directoire a rejeté.... Mon prisonnier me tourmente ; il est capable de se moquer de moi, de faire ses cinq ans : si je pouvais m'en débarrasser. (On frappe.) Entrez. Que vois-je !.. monsieur le duc... je suis confus de tant de prévenance... Venir si loin... voilà, voilà la vraie philantropie !

LE DUC.

Monsieur, j'ai dû être des premiers à encourager vos généreux efforts. Je viens causer avec vous de tous nos projets d'amélioration. Nous avons bien à faire.

MESSIDOR.

Eh ! je le sais ; comme disait la reine de Navarre ; Ne fait pas tout le bien qui veut.

LE DUC.

Voyons, commençons-nous à avoir bien des fonds ?

MESSIDOR.

Mais, oui... Vous avez dû voir nos derniers numéros ?

LE DUC.

Eh bien, il faut commencer par quelques petites dépenses bien placées. Nous délivrerons quelques prisonniers.

MESSIDOR.

Allons, allons, monsieur le duc, vous me'volez celle-là. (A part.) Ah! quelle heureuse idée! (Haut.) J'ai ici le nom d'un malheureux père de famille, un homme bien intéressant; il ne faudrait que dix-huit cents francs pour le tirer d'affaire.

LE DUC.

C'est trop.

MESSIDOR.

Vous croyez? C'est bien l'homme le plus probe, une âme bien trempée, une tête capable. Vous avez lu de ses articles dans le Philantrope. Je l'ai fait travailler tant qu'il a été possible. Vous verrez par nos comptes que ses articles me coûtaient un peu cher; mais sa position méritait des égards.

LE DUC.

La société se refuserait sans doute à sacrifier autant pour un seul individu; mais puisqu'il a

droit, dites-vous, à notre intérêt, il serait peut-être quelque autre moyen...

MESSIDOR.

J'allais vous le dire : une souscription. Nous avons là trois banquiers, quatre, cinq, six pairs de France... je me permettrai de le dire, monsieur le duc, vous-même; et moi, je mettrai volontiers une centaine de francs.

LE DUC.

Eh bien, mon cher ami, nous vous aiderons à faire cette bonne action; nous délivrerons votre pauvre prisonnier. Inscrivez-moi pour deux cents francs, et chacun de mes fils pour autant.

MESSIDOR.

Je vois que l'affaire ne traînera pas en longueur.

LE DUC.

Il ne faut jamais que les malheureux souffrent long-temps.

MESSIDOR.

Ah! monsieur le duc, vous êtes l'apôtre de l'humanité, le soutien de l'industrie, des malheureux, de la France entière... Pourquoi n'êtes-vous pas ministre!...

LE DUC, souriant.

Laissons, laissons les ministres... Ah! je venais vous parler de ce qu'on a arrêté hier; la société vous prie de verser les fonds aujourd'hui même à la caisse d'amortissement.

MESSIDOR.

Ah! ah!

LE DUC.

Nous traitons de l'achat de plusieurs terrains pour les constructions proposées, et c'est une garantie.

MESSIDOR.

Monsieur le duc, sans doute.

LE DUC.

Aujourd'hui, n'oubliez pas; et ce soir, venez à l'assemblée où l'on vous attend. Je vous trouverai le reste de vos souscripteurs. Allons, allons, je vais à la Chambre. Il faut du moins, quand on ne fait pas le bien, tâcher d'empêcher qu'on fasse le mal. Restez, point de façons avec moi; je sais que votre temps est précieux; faites fructifier le Philantrope : c'est notre affaire à tous.

(Il sort.)

MESSIDOR.

Verser! je n'aime pas cela, c'est plus fort que

moi. C'est égal, mon prisonnier me rapportera net douze cents francs : ce n'est pas une mauvaise affaire. Allons maintenant chez mon architecte ; s'il est accommodant avec moi, je m'arrangerai de manière à lui procurer les constructions qu'on décidera ce soir. Il faut un bon pot-de-vin; sans cela... Ce coquin de Buonaparte m'a ruiné; et si je n'avais un peu d'adresse, je serais le plus pauvre des philantropes.

(Il part.)

SCÈNE VII.

(Le parloir d'une maison à Montrouge.)

(1827.)

LE P. COLLET.

Vous dites donc, mon frère, qu'il est arrivé des dépêches du père Longi-Fortin, notre général.

LE PORTIER.

Oui, mon père, je les ai remises moi-même au supérieur. Il s'est enfermé pour les lire. Il y a aussi des lettres des bureaux.

LE P. COLLET.

Il n'est point venu, pendant mon absence, un étranger, un vieillard?

LE PORTIER.

Ah! je sais; l'agent d'Irlande. Non, mon père. Le supérieur l'attend.

LE P. COLLET, à part.

Il devrait déjà être ici. Canning ne peut en réchapper. (Haut.) S'il se présente quelque curieux pour visiter la maison, vous leur montrerez la partie disposée pour le public. Vous direz aussi au frère instructeur de ne pas commander, à l'avenir, l'exercice d'une voix si forte. Je l'ai entendu aujourd'hui de la route, et mon voisin, dans la voiture, a demandé si ce bâtiment était une caserne. Ne l'oubliez pas, mon frère.

LE PORTIER.

Est-ce là tout?

LE P. COLLET.

Non. Vous prendrez, dans la bibliothèque particulière, le Mémoire à consulter, et la collection du Moniteur des premières années de l'Empire. (A part.) J'espère y trouver un sénatus-consulte de l'usurpateur qui nous légitime. (Haut.) Vous porterez tout cela dans mon cabinet. (Revenant.) Ah! si le préfet et le maître des requêtes que vous savez, venaient me demander, vous leur diriez que je ne puis les recevoir. Je suis en retraite.

LE PORTIER.

Oui, mon père.

LE P. COLLET.

Vous entendez; je ne suis visible que pour le père O'Connor.

(Il sort.)

LE PORTIER.

Je me trompe bien, ou père le Collet va faire encore une brochure. Il a forte complexion. A vingt-cinq ans, il mène toute la maison. C'est à lui que nous devons notre nouvelle devise. Un filet d'eau qui grossit, avec la légende : Donec totum impleat orbem! Ces jeunes pères sont d'un feu, d'une ardeur pour le bien de la compagnie. Ils nous passent sur le corps, à nous autres vieux serviteurs; mais ne nous plaignons pas, ils ont bien conduit la barque. Qui vient là? C'est sans doute le père irlandais qu'ils attendent.

MESSIDOR, regardant autour de lui.

Ici je trouverai donc le calme.

LE PORTIER.

Pax tecum. La grâce soit avec vous, mon père.

MESSIDOR.

Vous êtes un membre de cette vénérable maison?

LE PORTIER.

Oui, mon père; on vous y attendait.

MESSIDOR, à lui-même.

On m'attendait... Dieu le veut!

LE PORTIER.

Prenez un siége, je cours chercher le père Collet.

(Il sort.)

MESSIDOR.

Que dirait-on de cette démarche? On m'accusera de chercher à refaire ma fortune dans la congrégation; car on ne m'épargne guère. Comme ils m'ont traité dans leurs feuilles, ces jeunes doctrinaires! Il n'y a rien à faire de cette génération nouvelle. Elle veut des hommes purs. C'est vouloir des hommes nuls! Je les abandonne... D'ailleurs, je suis vieux, la fin approche, les remords arrivent. Ils riront... Pourquoi? Newton craignait bien l'enfer, et Pascal... Ne prononçons pas ce nom là ici, il me recommanderait peu.

LE P. COLLET, suivi du portier.

Vous dites que c'est le père O'Connor. (A part.) Il a l'air bien sombre. Canning se serait-il tiré d'affaire? (Haut.) Il vaut mieux tard que jamais, révérend père. Soyez le bien-venu; nos frères vous attendent.

MESSIDOR.

Quoi! vous savez déjà ce qui m'amène, mon digne père?

LE P. COLLET, souriant.

Eh! mais je le soupçonne. (Bas.) Le supérieur m'a chargé de vous recevoir. Vous pouvez vous ouvrir à moi. (Au portier.) Allez, mon frère. (Le P. Collet va fermer la porte.) Nous sommes seuls, je vous écoute.

(Ils s'asseyent.)

MESSIDOR.

Mon père, je viens chercher un asile dans votre maison; j'y veux finir mes jours.

LE P. COLLET.

Comment? vous seriez-vous compromis?

MESSIDOR.

Non, mais je suis tourmenté.

LE P. COLLET.

Et de quoi? Tout va bien. On m'écrit que

M. Peel rentrera, nous aurons aussi don Miguel.

MESSIDOR.

Que m'importe ! Je viens ici pour oublier les choses de ce monde.

LE P. COLLET.

Vous m'étonnez ! Vous avez alors une dispense pour vous abstenir des affaires temporelles ?

MESSIDOR.

Une dispense ! de qui donc ?

LE P. COLLET.

Du général ; ainsi le veulent les statuts. Vous ignorez cela ! Vous n'êtes donc pas le père O'Connor !

MESSIDOR.

Eh ! non, mon père.

LE P. COLLET, se levant avec dépit.

(A part.) J'en ai trop dit. — Qui êtes-vous donc, monsieur ?

MESSIDOR.

Un grand pécheur, mon frère. On me nomme Saint-Denis ; j'étais connu jadis sous le nom de Messidor.

LE P. COLLET, à part.

Oh! oh! c'est un homme! (Haut.) Et vous voulez...

MESSIDOR.

Habiter parmi vous. J'ai quelque fortune, et...

LE P. COLLET.

Quels motifs vous font embrasser ce parti? Nos règles sont sévères. Ce serait expier cruellement quelques fautes, peut-être légères.

MESSIDOR.

Légères! ne vous ai-je pas dit mon nom?

LE P. COLLET.

Il m'est connu. Votre repentir est donc bien sincère?

MESSIDOR.

Tenez, je suis un homme rompu au monde, aux affaires; d'ailleurs votre société ne passe pas pour confier ses intérêts à des esprits médiocres. Ainsi je ne jouerai pas une piété que je n'éprouve point. Je vous le dirai même franchement, je me glorifiais de ne rien croire. Aujourd'hui encore, j'ai mille doutes. Mais depuis que je me casse; vous l'avouerai-je... j'ai peur...

LE P. COLLET.

Peur, et de qui?

MESSIDOR, lui prenant la main.

Du diable!

LE P. COLLET.

Pourquoi en rougir? Cette crainte est salutaire; mais il faut qu'elle soit bien dirigée. Mettez-vous là. (A part.) Quelle trouvaille! (Haut.) Vous étiez libéral?

MESSIDOR.

C'est selon...

LE P. COLLET.

J'entends. Mais quelle garantie donneriez-vous? Nous avons été si souvent trompés!

MESSIDOR. Il tire un papier.

Voici la mienne.

LE P. COLLET, lisant.

Ah! ah!... Centenier du sacré-cœur, c'est différent. M. Messidor, je me charge de votre conversion. Je conçois vos craintes : elles sont le résultat de l'agitation de votre vie, des déceptions que vous avez trouvées partout. Mais je vous dois un autre langage qu'à ces jeunes pro-

sélytes que les séductions de nos amis du monde nous amènent chaque jour. Vous avez traversé la révolution, vous avez suivi toutes ses phases, servi tour-à-tour tous les gouvernemens actifs et énergiques qui ont remué si vigoureusement la France. Des hommes de votre trempe sont à la fois rares et précieux dans notre société; ils sont faits surtout pour nous entendre. Vous voulez expier vos fautes passées dans la retraite; vous les expierez encore mieux dans le monde. Le mal que vous avez fait ne se réparera que par le bien que vous pourrez faire. Une mission secrète se prépare : vous la dirigerez.

MESSIDOR.

Votre chaleur me rend la mienne. Je suis prêt à tout, même au martyre. Parlez; où faut-il se rendre? au Paraguay, à la Chine?...

LE P. COLLET.

Non, en Touraine. Nos frères vont s'assembler. Comme moi, ils savent ce que valent les hommes de la révolution dans un moment de crise. Venez.

MESSIDOR.

Ne dois-je pas craindre que mon nom, ma vie passée?...

LE P. COLLET.

Prenez ce scapulaire, et bénissez la précieuse indulgence de nos saints fondateurs. Aujourd'hui vous commencez une vie nouvelle. Les Pères vont s'assembler. Suivez-moi, mon frère, et tout vous sera remis.

MESSIDOR.

C'est maintenant que je vais devenir un vrai *philantrope!*

(Ils sortent.)

LA QUÊTE.

Se si salva costui, e va fra' santi,
Una gran speme hanno avere i furfanti.
Fortinguerra. — Ricciardetto. cant. IV.

PERSONNAGES.

M. COURTIN.

LE CURÉ.

UNE DÉVOTE.

MADAME ***.

DEUX DAMES.

EBN-ABOU-ABROUN, drogman du Caire.

Le Marquis ALIBEY.

JOUSSOUF, petit Nègre.

UN CHASSEUR.

UN PORTIER.

LA QUÊTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(La cour d'un riche hôtel.)

(Janvier, 1827.)

LE PORTIER.

Oui, monsieur le curé, M. Courtin est chez lui. Au premier, la porte en face de l'escalier. (On frappe à la porte cochère. Il tire le cordon.) Qu'est-ce donc qui frappe si fort que ça?

LE CHASSEUR.

C'est vous qui êtes le portier de la maison?

LE PORTIER.

Si vous savez lire, vous verrez que je suis le concierge.

LE CHASSEUR.

C'est juste, c'est juste. Nous avons un suisse

depuis deux ans chez nous. Est-ce ici que demeure un inspecteur général des hôpitaux?

LE PORTIER.

Oui, au premier, la porte en face de l'escalier.

LE CHASSEUR.

Ce n'est pas pour moi que je vous demande cela. Il est chez lui? (*A la porte.*) Jean, faites avancer vos chevaux. Ces dames pourront monter ici en sortant de chez l'agent de change qui demeure à côté. (*Au portier.*) Voyez-vous, monsieur le suisse, c'est que nous quêtons pour les Grecs. Avez-vous encore quelque autre personne riche dans la maison?

LE PORTIER.

Parbleu! Nous avons un riche étranger là-haut, un secrétaire d'ambassade. Ah! ma maison est bien composée.

LE CHASSEUR.

Êtes-vous libéral, vous? Donnez-vous pour les Grecs?

LE PORTIER.

Ma foi, mon cher ami, je ne donne pas, moi; je reçois.

LE CHASSEUR.

Vous êtes donc avare? Cependant votre loge me paraît bonne. Comment, quand il n'y a pas jusqu'au plus simple ouvrier qui ne donne pour cette cause sacrée et intéressante... Monsieur nous a fait tous donner.

LE PORTIER.

Vraiment!

LE CHASSEUR.

Sans doute. Il veut que tous ses gens soient philellènes. Nous donnons un pour cent sur nos gages : on rattrape ça.. Allons, déboutonnez-vous, papa; un concierge doit avoir de l'amour-propre. Pour vingt sous, votre nom sera sur le journal.

LE PORTIER.

Qu'est-ce que vous venez me conter là? Qu'est-ce que c'est que les Grecs?

LE CHASSEUR.

Comment, vous êtes aussi arriéré que ça?

LE PORTIER.

J'étais bedeau à Saint-Mandé. M. Courtin m'a placé ici; c'est un homme si bienfaisant!

LE CHASSEUR.

Justement. La bienfaisance est de secourir

des malheureux persécutés comme les pauvres Hellènes... Ah! il faut entendre Monsieur là-dessus.

LE PORTIER.

Les Hellènes; est-ce des frères de la doctrine chrétienne? Nous avons déjà donné ici pour les lazaristes.

LE CHASSEUR.

Je ne connais pas ça, moi; mais les Hellènes!... M. Benjamin Constant, qui est venu dîner l'autre jour chez nous, disait bien qu'on les rétablirait malgré la politique européenne et la tiédeur des rois chrétiens.

LE PORTIER.

C'est possible. M. Courtin est d'avis aussi qu'on rétablisse les anciennes communautés. Il a couru hier tout le faubourg St.-Germain pour les sœurs annonciades de l'Enfant-Jésus, et il espère bien faire les fonds.

LE CHASSEUR.

Des sœurs!... Ton maître quête pour des sœurs de l'Enfant-Jésus? Tu me parais un bigot avec ton air jésuite. Si notre portier pensait comme toi, il ne resterait pas vingt-quatre heures à l'hôtel.

LE PORTIER.

Et vous, monsieur le chasseur, avec vos grosses épaulettes d'argent, vous m'avez l'air d'être d'une maison révolutionnaire, quoique vous quêtiez pour une communauté. Mais voilà vos dames, elles s'expliqueront avec Monsieur.

LE CHASSEUR, aux dames.

Mesdames, on peut monter.

SCÈNE II.

(L'appartement de M. Courtin.)

M. COURTIN.

Oui, madame, votre réclamation est de toute justice, et j'en parlerai à la fabrique.

LA DÉVOTE.

Vous sentez, monsieur, qu'étant connue pour mes bonnes mœurs, je dois être dame de charité. Cela m'est dû : c'est un titre que je suis bien aise d'avoir. Je n'intrigue pas, mais je fais valoir mes droits.

M. COURTIN.

Très-bien.

LA DÉVOTE.

D'ailleurs, feu mon mari était procureur des Ursulines, et ma mère a été aumônière de ce même arrondissement.

M. COURTIN.

Cela vous est dû : dans ce moment surtout

où nous sommes occupés d'un grand travail de bienfaisance...

LA DÉVOTE.

Employez-moi, monsieur Courtin. J'ai toujours aimé l'humanité!

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le curé.

M. COURTIN.

Ah! notre cher abbé Petit, notre bon pasteur. C'est le ciel qui nous l'envoie, madame... Vite, Laurent, la grande bergère à monsieur le curé.

LE CURÉ, s'asseyant.

Merci, mon cher M. Courtin. Je suis bien.

M. COURTIN.

Qu'est-ce que vous prendrez?

LE CURÉ.

Je ne sais pas trop.

M. COURTIN.

Laurent, qu'est-ce que tu donnerais bien à monsieur le curé?

LE DOMESTIQUE.

Nous avons au service de monsieur le curé

d'excellente groseille, de la gelée de pomme de Rouen, et de la limonade sèchegazeuse.

LE CURÉ.

Hem, hem, J'aimerais autant le petit verre de Malaga et le biscuit à la cuillère.

(Laurent approche un guéridon, et sert le curé.)

M. COURTIN.

Monsieur le curé, je vous présente madame de Noirfont...

LE CURÉ.

Eh! mais je connais madame, c'est une de nos bonnes paroissiennes.

LA DÉVOTE.

C'est moi, monsieur le curé, s'il vous en souvient, qui ai quêté le jour de Pâques.

LE CURÉ.

Oui, l'offrande a été très-productive ce jour-là. Nous avons fait cent et quelques francs; et sans une sotte femme qui s'est trouvée mal au beau milieu du chœur, nous allions jusqu'à cinquante écus. Le tumulte a empêché plus de vingt-cinq personnes de donner.

LA DÉVOTE.

J'ose espérer que M. le curé voudra bien m'être favorable.

M. COURTIN.

Je suis sûr d'avance que monsieur le curé serait flatté de compter madame de Noirfont au nombre des dames de charité.

LE CURÉ.

Certainement; mais c'est difficile, parce que nous ne sommes pas les maîtres. Ah! quand on nous aura rendu l'état civil, nous ferons mieux que tout cela; nous aurons des dames de charité à nous. Nous sommes sous le joug.

LA DÉVOTE, soupirant.

Hélas! oui, l'Église est bien souffrante.

LE CURÉ.

Croiriez-vous qu'il y a dans le bureau des dames de charité qui ne viennent pas à la grand' messe! Il est vrai qu'elles ont beaucoup versé cette année; elles ont relevé deux chapelles, renouvelé l'orgue, les fonts baptismaux; le local de l'école des sœurs a été payé par elles... C'est très-bien tout cela; mais cela ne suffit pas au culte.

LA DÉVOTE.

C'est tout simple. Il faut des dames qui se montrent aux offices.

LE CURÉ.

Ah çà, monsieur Courtin, où en sont nos annonciades? Vos visites se sont-elles bien passées? Avez-vous été content du maréchal?

M. COURTIN.

Oui, oui, et de la marquise aussi. La rue de Grenelle a été excellente, et je n'ai pas eu à me plaindre de la rue Saint-Dominique.

LE CURÉ.

Et le notaire?

M. COURTIN.

Il est un peu tiède; mais j'y dînerai lundi.

LE CURÉ.

Voyez que de traverses, que de contrariétés pour une maison de quatre cent mille francs! Ah! quand on nous aura rendu les biens du clergé...

M. COURTIN.

Eh! eh! nous avions encore trente-quatre autorisations de communautés dans le Bulletin des lois, aujourd'hui.

LE CURÉ.

Eh bien, qu'est-ce que c'est que cela?

M. COURTIN.

Je sais bien qu'ils vont doucement... D'un autre côté, les hôpitaux ne sont pas riches.

LE CURÉ.

Ah! vous défendez votre terrain. Quand on nous aura rendu les dîmes, nous ne demanderons rien à personne. Eh! bon Dieu, qu'est-ce que nous voulons? le bien général, le bien particulier...

LA DÉVOTE, avec feu.

Le bien universel.

M. COURTIN.

Le bien de tout le monde.

LE CURÉ.

Encore un abus. Si on nous eût donné l'impôt des théâtres, nous ferions une distribution de plus par semaine.

M. COURTIN.

Eh! eh! curé, savez-vous que c'est une affaire de mille écus par jour?

LE CURÉ.

Tant mieux, mon cher ami, tant mieux : les charités seraient plus complètes.

M. COURTIN.

Nos charités sont pourtant assez régulières.

LA DÉVOTE.

Il n'y a pas de zèle néanmoins. Il y a des gens qui ne donnent rien.

LE CURÉ.

C'est vrai : le siècle des lumières n'est pas celui de la charité chrétienne.

LAURENT, annonçant.

Madame ***.

TOUS.

Madame ***!

(Entrent madame *** et les deux dames.)

MADAME ***.

Je me félicite de trouver une pareille réunion...

M. COURTIN.

Mesdames, veuillez donc vous asseoir, je vous prie. Qui peut me procurer l'honneur...?

MADAME ***.

Nous sommes députées, monsieur, par le comité grec, pour implorer votre pitié en faveur d'une nation malheureuse. Voici la liste des personnes de ce quartier qui se sont empressées

de souscrire ; vous y trouverez les noms les plus recommandables.

M. COURTIN.

Je n'en doute nullement, madame.

MADAME ***.

Votre réputation de bienfaisance nous fait espérer que votre nom se placera auprès de ceux des plus généreux Philhellènes.

M. COURTIN.

Mon Dieu, madame, je serais tout disposé à me rendre à l'éloquence d'une si belle bouche ; mais je suis accablé de demandes de toute espèce, et en conscience les œuvres religieuses doivent passer avant les souscriptions politiques.

MADAME ***.

Ah ! monsieur, est-ce donc faire de la politique que de tendre la main à des malheureux qu'on égorge, qui n'ont bientôt plus de patrie ?... Songez, monsieur, que le plus léger secours peut sauver la vie à plusieurs de ces infortunés, et que, tandis que nous vivons ici dans l'abondance, la famine les dévore par milliers.

Donnez aux pauvres Grecs, monsieur; jamais charité n'a été plus méritoire.

LE CURÉ.

Nous avons des malheureux plus près de nous, madame. Dans la paroisse même, il est beaucoup d'indigens qui réclament nos secours, et qui sont nos frères en Dieu.

MADAME ***.

Les Grecs ne sont-ils pas des chrétiens?...

LE CURÉ.

Ce sont des schismatiques : leur hérésie a causé leur perte.

MADAME ***

Je n'insisterai pas, messieurs. Je serai sans doute plus heureuse en m'adressant au cœur d'une femme?...

LA DÉVOTE.

Ah! ma chère dame, je me suis ruinée en aumônes : je ne puis rien. Monsieur le curé sait tout ce que j'ai fait pour l'église...

MADAME ***.

Je vois avec peine que je m'étais trompée; pardonnez-moi d'avoir été si confiante. Je ne me permettrai pas de vous importuner à l'ave-

nir, lorsqu'il m'arrivera d'être chargée d'une mission de bienfaisance en faveur de chrétiens qui ne sont pas vos frères.

(Elle salue et sort, suivie des deux dames.)

M. COURTIN.

On ne peut pas donner à tout le monde!

LA DÉVOTE.

Les Grecs, les Grecs! On n'y suffirait pas.

LE CURÉ.

Voyez bien, voilà encore une de ces dames à équipage qui ne viennent qu'à la basse messe le dimanche.

SCÈNE III.

(L'appartement du second étage.)

ABROUN, couché sur un divan.

Le soleil des Francs est glacé comme le cœur de ces infidèles!... J'aimerais mieux courir le désert d'Al-Ahkaf, sur ma jument brune du Behkir, sans une goutte d'eau pour apaiser ma soif, que de languir ainsi dans les abominables capitales du Frangistan (1). — Par Allah! la tente noire du Wahabite vaut mieux mille fois que cette triste demeure, et les vents de feu de l'Aldjezireh sont préférables à la froide pluie blanche qui est restée étendue huit jours, comme une pelisse d'hermine, sur les toits de cette ville abandonnée du prophète... Joussouf, approche ce brasier, et donne-moi ma chibouque. — Le marquis, comme ils disent dans leur langage, ces chiens d'yavours (2), s'est-il présenté pendant ma sieste?

JOUSSOUF.

Qui, maître?

ABROUN.

Ali bey, le reiss franc.

JOUSSOUF.

Non, maître; mais Joussouf a vu le savant franc du Tschami (3) de la rue de Clichy, avec les jeunes Scheïks qui apprennent la parole de l'infidèle.

ABROUN.

Ah! bey Jomard, le père du livre (4), si les croyans pouvaient apprendre les ruses des Francs, nous ne serions plus le jouet de tous ces eltzirs (5) qu'ils nous envoient! Mais l'Arabe est comme le cheval du chrétien, il lui faut un fouet pour maître; le père du livre perdra sa science à frotter ces cervelles cophtes; nos têtes rases, calcinées par le soleil du désert, sont trop dures pour ses faibles doigts tachés d'encre. Que voulait-il?

JOUSSOUF.

Akem, le fils du murdulhar (6), avait nouvelles du grand pacha; il a dit: Joussouf, écoute: dis à ton maître qu'Eblis (7) a vengé les Osmans,

et que sultan Mahmoud verra bientôt dans l'Atmeïdan dix mille oreilles de rebelles.

ABROUN, s'inclinant vers l'orient.

Gloire à Dieu et à Mohammed son prophète! — Donne-moi mon scherbet.

JOUSSOUF.

Oui, maître. — Ah! maître, la fille qui a yeux noirs comme Monkir (8), à qui toi donner ton turban de kaschmir, venir aussi.

ABROUN, avec feu.

Flora! Parle, Joussouf, où est-elle?

JOUSSOUF.

Moi ai dit toi dormir; elle partir bien doucement.

ABROUN, se levant.

Quoi, chien! Tu l'as chassée comme une mouche incommode... Tu mériterais...

(Il lève le bras.)

JOUSSOUF, se jetant à terre.

Oh! maître... maître... pardonne. Moi pas oser réveiller toi.

ABROUN, se raccoisant.

Je ne dors jamais pour une femme... Flora!... le charme de mes yeux!... moi, qui, sous la

porte du Jannat-el-Eden, le séjour d'éternité, reviendrais pour elle !... Maudit Maure, va-t-en.

JOUSSOUF.

Maître, entends clochette qui sonne. Joussouf aller ouvrir.

ABROUN.

Cours. Si c'était elle! (Joussouf sort.) Ces filles de Francs valent toutes celles de l'Orient. Abroun donnerait une de ses paupières pour emmener dans son harem deux de ces infidèles!

LE MARQUIS ALIBEY.

Salut au sage Abroun, l'oreille droite de notre illustre pacha!

ABROUN.

Tu te contentes de la gauche, chrétien; elle te suffit pour lui tourner la tête. Qu'as-tu fait pour le service de sa hautesse?

LE MARQUIS.

Plus que tu ne penses. Je quitte le ministre. Il m'accorde vingt officiers et du canon, et il nous laisse choisir trois frégates. On achète pour nous, à Nantes, deux navires construits pour la traite; la chair blanche y remplacera la

noire. Où passe le chameau, passe le dromadaire, comme disent vos Arabes du Darfour.

ABROUN.

Je t'admire, Ali. Un Wechabite ne serait pas plus acharné contre un pélerin de la Mecque, que tu ne l'es contre tes frères.

LE MARQUIS.

Que veux-tu ! j'aime la gloire et l'argent. Le pacha me paye richement, et l'on parle de moi dans toute la France.

ABROUN.

On parle de toi, mais comment, Ali, comment en parle-t-on?

LE MARQUIS.

Tu ne connais pas ma nation, Abroun; en ce point, elle ressemble à beaucoup d'autres. Tu as commandé dans la Roumélie, où les familles, trop pauvres pour acheter des protecteurs parmi les spahis, gagnent le pied du Pangée ou de l'Hémus, et y gardent les troupeaux. Tout le monde les oublie.

ABROUN.

Hors les Cadis, qui les poursuivent jusque

dans leurs cavernes pour leur enlever jusqu'au dernier dinar.

LE MARQUIS.

Et alors que font-elles?

ABROUN.

Elles pillent à leur tour, sous la protection de quelque aga; et souvent, après avoir longtemps désolé les montagnes, elles reviennent plus riches que ceux à qui elles avaient abandonné leurs dépouilles.

LE MARQUIS.

Oui, et on les honore alors, et l'on vante leur adresse, leur courage; et comme elles payent un gros caratch à la Sublime-Porte, c'est ordinairement sur elles que pleuvent les honneurs.

ABROUN.

Par Allah! où tend tout ce verbiage?

LE MARQUIS.

Ne le vois-tu pas? L'argent est comme l'alyzari qui fond toutes les couleurs dans sa propre teinte. Le riche Turcophile sera mieux reçu dans les salons des grands que le Philhellène indigent; et si la Grèce une fois réduite, je

reviens à Paris acheter une terre et me faire élire, tu verras que d'amis le soutien du croissant compte parmi nos dévots catholiques.

ABROUN.

Je m'en réjouis, Ali, je m'en réjouis pour toi : tu seras un jour ministre des Francs, si notre gracieux maître, Ali-Mohammed, n'ordonne quelque matin que l'on t'empale.

LE MARQUIS, se promenant à grands pas.

En vérité ces barbares parlent à un gentilhomme comme à un de leurs esclaves... Sais-tu, Abroun, que lorsque le marquis de *** veut bien servir un chef arabe, on lui doit certains égards? Le ministre que je quitte me parle sur un autre ton.

ABROUN.

Quand le soleil qui dore la surface du Kéroun se retire, il ne reste plus qu'une eau bourbeuse : si ton ministre cessait d'honorer le pacha en ta personne, tu le verrais moins civil.

LE MARQUIS.

Allons, allons, il faut vous prendre comme vous êtes, vous autres musulmans; autrement il faudrait se fâcher à toute heure... Aussi-bien

suis-je venu pour quelque chose de plus important. Il me faut de l'argent, Abroun.

ABROUN.

Eh quoi ! déjà?

LE MARQUIS, riant.

Tout est parti pour la gloire du prophète, parole d'honneur.

ABROUN.

Ne blasphème pas. Tu m'assures que c'est pour le service du maître?

LE MARQUIS.

Ah! foi de gentilhomme.

ABROUN

Ce serment vaut l'autre ; n'importe, demain tu trouveras cent bourses.

LE MARQUIS.

N'y manque pas, au moins : j'ai promis de l'argent à tous ces braves, et...

ABROUN.

La parole du croyant est plus sûre que celle de l'infidèle.

LE MARQUIS.

Soit. Je te laisse. A demain. Quelqu'un vient ; je me retire. Adieu, Abroun.

ABROUN.

Adieu. (A lui-même.) Chien impur!

MADAME ***, sans être vue.

Votre maître est-il visible, mon petit ami?

JOUSSOUF.

Oui, oui, madame; lui pas dormir, lui réveillé toujours. Entrez, entrez.

UNE DES DAMES.

Ciel! un Turc!

MADAME ***.

Un Turc! Ah! mesdames, cette maison nous est fatale. Pardon, monsieur, nous nous sommes mépris...

UNE DAME, bas.

Ah! madame, retirons-nous; ce vilain Turc me fait une peur...

ABROUN.

Entrez, ange de beauté! le pauvre musulman est heureux de vous recevoir.

MADAME ***.

Monsieur... nous ne pensions pas trouver... (A l'autre dame.) En vérité, je ne sais que lui dire.

ABROUN.

J'espère que je ne vous effraye pas. Mettez-vous sur ce sopha, et dites-moi comment j'ai mérité votre visite.

MADAME ***, à part.

Il est aimable.

ABROUN.

Joussouf, sortez.

(Il sort.)

UNE DAME, bas.

Seules avec lui... nous ne sommes pas en sûreté.

L'AUTRE DAME.

Je meurs de frayeur.

ABROUN.

Je ne vous recevrai pas comme vous méritez de l'être, mais je vous offrirai le sorbet et les conserves de roses, selon l'usage de mon pays.

UNE DAME, à part.

Son pays!

ABROUN, prenant la main de Madame ***.

Quelle charmante surprise tu me fais, jolie Française... Vois le bonheur que ta présence me cause, beauté charmante.

MADAME ***, à part.

Mais il est familier!

ABROUN.

Pourquoi rougir?... n'es-tu pas déjà assez belle?... Ta vue m'enivre d'amour... (Il lui présente un mouchoir.)

MADAME ***.

... Mais vous n'y songez pas, monsieur... Vous oubliez sans doute...

UNE DES DAMES.

Je ne voudrais pas me trouver seule avec un homme aussi entreprenant!

ABROUN, retchadi madame ***.

Parle, joie de mon âme! quels présens Abroun peut-il t'offrir, que peut-il faire pour te toucher?...

MADAME ***.

Me respecter, monsieur. (Se levant et se débarrassant de lui.) Vous le voyez, mesdames, la vertu ne se pratique pas sans quelque peine, et notre mission n'est pas exempte de péril. (A Abroun.) La méprise qui m'expose à des empressemens aussi... vifs de votre part, me force, monsieur, à vous avouer franchement quel était le but de notre visite.

ABROUN, se levant.

Parlez, parlez, charmante Française.

MADAME ***.

Nous étions loin de nous attendre, je vous l'avoue, à trouver ici un homme de votre nation. On nous avait parlé d'un étranger riche et généreux.... Enfin, monsieur, s'il faut vous le dire... sans que cela vous offense, nous sommes chargées de quêter pour... les Grecs.

ABROUN, gravement.

Votre embarras ne me surprend plus, mesdames, mais vous n'aurez pas à dire qu'Ebn-Abou-Abroun n'est pas miséricordieux. Ma nation combat les Grecs rebelles, mais en Morée; ici, je puis les plaindre comme vous. (Ouvrant son secrétaire, et remettant une bourse à Madame ***.) Il est écrit : le vrai croyant donnera à tous ceux qui ont besoin.

MADAME ***, souriant.

Vous réparez noblement votre erreur, monsieur. Agréez nos remercîmens et ceux du comité. Nous n'avons pas trouvé des secours où nous devions en attendre; mais l'humanité, je le vois, est de toutes les religions. — Une quête comme celle-là, mesdames, est plus instructive qu'un livre de philosophie.

ADROUN, se recouchant.

Oui, j'aurais donné le dernier diamant de mon handjar (10), pour jouir de cette infidèle!

LES DEUX DAMES, s'en allant.

C'est un Turc charmant!

NOTES.

(1) L'Europe.

(2) Nom injurieux par lequel les musulmans désignent les chrétiens.

(3) Littéralement *mosquée*. Ce mot s'emploie pour désigner un édifice consacré à l'étude ou à la prière.

(4) Figure orientale employée pour dire un érudit. Les Mameluks désignaient ainsi les savans de l'expédition française, qu'ils appelaient aussi *les Ânes*, du nom de la monture qu'ils avaient adoptée. Cette dénomination n'a rien de grossier en arabe.

(5) Les ambassadeurs.

(6) Titre du secrétaire d'État du pachalik d'Égypte.

(7) L'ange de la mort.

(8) L'ange de la nuit.

(9) Tribut annuel imposé aux rayas, ou sujets non musulmans, de la Porte.

(10) Poignard turc.

(Notes communiquées au théâtre des Variétés, pendant la représentation de l'*Ours et le Pacha*, par Salam Effendi, drogman des Arabes de la rue de Clichy.)

LA MORALE

DE LA FABLE.

Tutto il mundo è come
La nostra famiglia.
Arlequin

PERSONNAGES.

LE GÉNÉRAL.

LE NOTAIRE.

LA COMTESSE.

SOPHIE, sa fille.

LA COMMÈRE.

LA VOISINE.

LE GENDARME.

LOULOU, gamin.

LA MORALE

DE LA FABLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Un petit salon chez un chapelier sur la place de Grève.)

(8 mai 1827.)

LA COMTESSE, entrant.

Ah ! nous verrons très-bien ici, général.

LE GÉNÉRAL.

Tant mieux, belle dame, j'en suis enchanté ; mais franchement je me serais bien passé d'être votre cavalier aujourd'hui.

SOPHIE.

Toujours galant, général.

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est pas cela. Je vous mène volontiers au bois de Boulogne, aux Bouffes ; mais je trouve

ridicule qu'on vienne voir guillotiner un pauvre diable.

LA COMTESSE.

Dites donc que vous avez de l'humeur.

LE GÉNÉRAL.

Comme vous voudrez.

SOPHIE.

C'est vrai, maman; puisque monsieur le notaire était avec nous, il ne fallait pas déranger le général.

LE GÉNÉRAL.

Vous conviendrez, au moins, que votre système d'économie est en défaut. Vous m'avez tenu dernièrement deux heures chez Herbault à marchander pour six francs, et vous en donnez gaîment quarante pour deux fenêtres sur la Grève.

LA COMTESSE, à part.

Vieux maussade !

LE NOTAIRE.

Du moins ces dames ne seront pas foulées. Eh bien, moi, je conçois cela, général. Nous vivons de sensations, les femmes aussi...

LA COMTESSE, riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah ! le notaire a des mots délicieux.

LE NOTAIRE.

Non, c'est tout simple. Pourquoi allez-vous voir une tragédie ? Pour frémir, pour être ému. Le Joueur vous a rendu malade.

SOPHIE.

Ah ! c'est une pièce horrible. Je ne conçois pas le plaisir que l'on trouve à voir ces choses là.

LA COMTESSE.

Ce Joueur est épouvantable ; mais c'est d'une grande vérité. Ce Germany, au troisième acte, il ne lui reste rien de la bonne compagnie, mais absolument rien. Je trouve cela parfait. Cela se voit tous les jours. Tenez, ce petit Dorset, au dernier mardi de madame de Barmont, il avait perdu toute la soirée ; il était hideux. Donnez à cela cinquante ans et de la misère, et ce sera l'homme de la Porte-St.-Martin.

LE NOTAIRE.

Madame, c'est tellement vrai, que j'ai découvert ce vice là dans un des jeunes gens de mon étude, rien qu'à son mauvais ton. Je l'ai chassé sans pitié.

LA COMTESSE.

Comment peut-on être joueur ?

LE GÉNÉRAL.

Le jeu, c'est un vice infâme, qui dégrade et qui avilit l'homme ; si j'avais un fils joueur, je l'embarquerais pour les Grandes-Indes. Mais, madame, votre Asselineau se fait bien attendre?

LE NOTAIRE.

Si madame la comtesse voulait prendre un fauteuil?...

LA COMTESSE.

Merci, notaire, je regarde, j'aime à voir ce peuple : tout cela remue, s'agite ; cela m'amuse.

SOPHIE.

Il y a beaucoup de femmes.

LA COMTESSE.

Savez-vous, que ce petit salon est fort bien, pour un chapelier d'un quartier perdu. Il y a presque du goût : la pendule d'albâtre, tableaux passables; et jusqu'à une table d'écarté ! C'est délicieux!

LE NOTAIRE.

Le progrès des lumières.

LA COMTESSE.

Eh bien, dites donc, en attendant, si nous faisions un écarté?

LE GÉNÉRAL.

Et tout à l'heure, vous vous étonniez qu'il y eût des joueurs.

LA COMTESSE.

Le général est unique! Il ne joue pas l'écarté; c'est bien le premier. Tous les généraux que j'ai connus étaient des piliers de boston ou de bouillote. Allons, notaire, cent sous, pour nous amuser.

(Elle se place.)

LE NOTAIRE, se plaçant.

Tout ce que vous voudrez, madame la comtesse.

LA COMTESSE, jouant.

Ce malheureux a donc assassiné son ami! C'est un tout jeune homme, dit-on? A vous, notaire.

LE NOTAIRE.

Oh! un joueur de roulette.

LA COMTESSE.

Un joueur de roulette, ah! quelle horreur! Voyez où cela conduit.

LE NOTAIRE.

Madame donne-t-elle des cartes ?

LA COMTESSE.

Peut-être. Général, venez-vous me conseiller?

LE GÉNÉRAL, brusquement.

Cela se joue toujours. (à part.) Trois heures ! Au diable les femmes et leurs fantaisies.

LA COMTESSE.

Le roi et le point. (riant.) Ah ! ah ! c'est parfait, j'ai volé le notaire. Mettez-vous là, général, gagnez-moi vingt francs, et ne bougonnez pas.

LE GÉNÉRAL.

Non, non. Je vais vous demander la permission de vous quitter. Une affaire importante m'occupe, m'inquiète même... Je vais tâcher de me faire jour au travers de la mêlée.

LA COMTESSE.

Nous quitter ! C'est une perfidie, général. Restez donc.

LE NOTAIRE.

Attendez encore un peu, général. Si vous êtes pressé, je vous donnerai mon cabriolet qui

est à l'autre bout du pont. Je reconduirai ces dames à leur voiture ; pour moi je reste dans le quartier.

SOPHIE.

Vous ne dînez pas avec nous? (Bas.) C'est joli!

LE NOTAIRE.

(Bas.) Je serai libre à six heures. (Haut.) Il faut que j'aille à l'hôtel-de-ville : c'est le tirage des obligations de l'emprunt de Paris, et j'en ai, Dieu merci, quelques-unes.

LA COMTESSE.

Oh! vous me donnez six cartes, et j'avais le roi.

LE GÉNÉRAL.

N'avez-vous pas gagné une prime sur les obligations, l'année dernière? — Vous aimez les jeux sûrs.

LE NOTAIRE.

Vingt mille francs, le gros lot. Dans mon état, on a des ménagemens à garder.

LA COMTESSE.

Oh! il est prudent, le notaire : il avait gardé la dame; mais je coupe en atoût. Vous n'avez

pas la veine. Allons, quitte ou double; l'heure approche.

LE NOTAIRE.

Quarante francs.

LA COMTESSE.

Doublons.

LE NOTAIRE.

Vous voulez me ruiner.

LA COMTESSE.

Je l'espère. Cela ne sera pas long. Le roi!— Eh bien, le général est parti. Quel homme singulier! mais il a de bons momens. Jouez donc, notaire.

SOPHIE, bas au notaire.

Vous serez forcé de nous reconduire; tant pis pour vous.

LA COMTESSE.

Mais vous êtes distrait, notaire; j'en profite. Atoût, atoût, atoût. Revanche, si vous voulez.

LE NOTAIRE.

Toujours, toujours. (Il reprend les cartes.)

LA COMTESSE.

Encore un point. Ah! vous n'avez pas l'habitude.

LE NOTAIRE.

Je ne joue jamais.

LA COMTESSE.

Excepté aux obligations de la ville.

LE NOTAIRE.

Quelle différence !

SOPHIE.

Quel bruit on fait sur la place !

LA COMTESSE.

On ne s'entend pas. — Je prends.

LE NOTAIRE, avec humeur.

Allons, cela va bien ; ma bourse est vide.

LE GÉNÉRAL, arrivant.

Eh bien ! encore au jeu !... Parbleu, je vous admire... Vous veniez voir le charmant spectacle d'une tête coupée... Il faudra vous en passer pour aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Comment cela ?

LE GÉNÉRAL.

Sans doute, c'est fini... La foule m'a empêché de passer... Je peste là depuis un grand quart-d'heure.

LA COMTESSE, riant.

Ah! c'est fort plaisant : la partie manquée, le notaire dévalisé, et le général d'une humeur abominable. Ah! ah! ah!

LE GÉNÉRAL, hors de lui.

Riez, riez, madame. Savez-vous ce que me coûte ma complaisance?.. dix mille francs peut-être... Je manque la Bourse. Mon agent de change m'attendait. Une hausse probable...

LA COMTESSE, riant aux éclats.

La Bourse!... Ah! ah! j'en mourrai... C'est trop joli... Ce bon général!.. Il n'est pas joueur d'écarté, lui.

LE GÉNÉRAL, lui donnant le bras.

Vous êtes une folle.

SOPHIE, descendant l'escalier.

Mais vous nous trompez peut-être, général?

LE GÉNÉRAL.

Et quand cela serait; ne devriez-vous pas me savoir gré de vous arracher à un spectacle abominable?

LA COMTESSE.

Oui, pour ne pas manquer la Bourse.

SCÈNE II.

(Un coin du quai de la Grève.)

(Le même jour.)

LA VOISINE.

Peut-on fouler le monde comme ça... Faut-il qu'on soit curieux pour voir un homme qui va être fait mourir ! Les Parisiens sont-ils bêtes ! Tiens, c'est mam'selle Bonté. Bonjour, mam'selle Bonté.

LA COMMÈRE.

Ah ! vous êtes donc badaud aussi, voisine.

LA VOISINE.

Dame non. Je vas au quai des Miramiones recarder un matelas. Je passe ; voilà tout. Qu'est-ce qu'il y a donc ?

LA COMMÈRE.

On va guillotiner ce scélérat ; comment qui s'appelle donc déjà ?... Asselineau, le garçon marchand de vins.

LA VOISINE.

Un guillotiné, ah! j'aime pas à voir ça. Ça a l'air de la révolution.

LA COMMÈRE.

Restez. Qu'est-ce que ça fait. On le voit passer, et on s'en va : ça amuse. Vous allez ben aux mélodrames.

LA VOISINE.

C'est égal, les choses qui sont pour de vrai, ça fait de la peine. C'est donc un voleur?

LA COMMÈRE.

V'là ce que c'est que le jeu, ma chère. Le jeu, ça fait frémir d'y penser!

LA VOISINE.

Ah! c'était un joueur!

LA COMMÈRE.

Il était d'abord garçon marchand de vins dans une bonne maison pas loin de la Halle. J'ai connu son bourgeois, moi qui vous parle. V'là mon gaillard qui aimait à s'amuser le dimanche et les autres jours aussi. V'là des dépenses. Il n'a plus d'argent; il joue, et puis il joue toujours. Quelle horreur! ma voisine, quel

chagrin pour des parens! car c'est eux qu'est les plus punis. Il fait des billets faux, toujours pour jouer, comme je vous disais. Qu'il était déjà poursuivi de justice, quand il va demander à coucher à un ami, un bon enfant, qui lui donne à souper. Il se couche, et pas plus tard que la même nuit, il l'assassine.... Faut-il être gueux! et il se sauve. On l'a retrouvé dans une maison de jeu à la roulette, ousqu'on l'a reconnu à son habit bleu. C'est dans la complainte.

LA VOISINE.

Dieu de Dieu! il l'a bien gagné. Faut-il que ça soye des hommes! Les bêtes féroces sont pas si monstres; ils ont soin de leurs animaux... Ne poussez donc pas; y a-t-il des hommes insolens!

LE GENDARME.

En arrière donc les femmes.

LA COMMÈRE.

Monsieur le gendarme, c'est eux, vous voyez que je me rangeais.

UNE VOIX.

Silence donc, pialardes!

LE GENDARME, tirant Loulou qui monte à la lanterne.

Toi, gamin, commence par descendre de là.

LOULOU.

Ouain, est-ce que c'est défendu?

LE GENDARME.

Descends, je te dis. Tiens, c'est toi, Loulou.

LOULOU.

Oui, qu' c'est moi.

LA VOISINE.

Voyez un peu, jusqu'à des polissons comme ça.

LA COMMÈRE.

Quoique ça, voisine, c'est d'une bonne exemple.

LE GENDARME.

Tu es donc fourré partout, petit drôle, au carcan, aux expositions...

LOULOU.

Pisque ça m'amuse.

LE GENDARME.

Tu ferais mieux de travailler chez ton sellier. Allons, monte, puisque c'est toi. Tu me diras ce qu'il y a.

LOULOU.

Oui, oui, gendarme.

LA COMMÈRE.

Ah! comme on se foule là-bas. Est-ce que c'est lui, dis donc, petit?

LOULOU.

Non, je ne vois rien. Ne tirez donc pas les jambes, vous.

UNE VOIX.

Place à louer, place à louer!

UNE AUTRE VOIX.

A la fraîche, qui veut boire!

LOULOU.

V'là le fiacre du rapporteur!

LA COMMÈRE.

Nous n'avons plus que dix minutes.

LA VOISINE.

Tant mieux. C'est si fatigant d'être comme ça sur ses pieds; les jambes me rentrent dans le corps.

LA COMMÈRE.

Vous n'avez pas vu Papavoine, vous?

LA VOISINE.

Ah ! Dieu, jamais.

LE GENDARME.

Eh bien, Loulou ?

LOULOU.

Ah ! le vlà ! le vlà ! Il vient à reculons.

LA COMMÈRE.

Comment qu'il est ?

LOULOU.

Ah ! il est jeune, une belle figure.

LA COMMÈRE.

Une figure de joueur !

LOULOU.

Tiens, je ne le vois plus, ousqu'il est donc?... Ah ! vlà qu'il monte... Comme il est pâle...

LA COMMÈRE.

Voyez où ce que le jeu peut conduire les personnes qu'étaient p't-être honnête !

LOULOU.

Tiens, on dirait qu'il va parler... Non, il embrasse son confesseur...

LA VOISINE.

C'est pour gagner un petit moment.

LOULOU.

Oh ! qu'est-ce qu'ils font donc ! qu'est-ce qu'ils font donc !

LE GENDARME.

Qu'y a-t-il?

LOULOU.

Il leur parle... On dirait qu'ils vont le ramener à l'Hôtel-de-ville... Ah ! qu'c'est ennuyant, y aura rien.

LE GENDARME.

Descends, que je voie.

LOULOU.

Si, si, on le déshabille !..... Le vlà sur la planche,...

LE GENDARME, le tirant.

Descends.

LOULOU.

Laissez-moi donc... Aie ! aie ! aie ! c'est fini.

LA COMMÈRE.

Pauvre malheureux ! Et dire que c'est c'te passion fatale !... Mais qué rage on peut avoir de jouer, je vous le demande?... Dites donc, gendarme, vous ne sauriez pas le jour de sa naissance et son âge, au juste?

LE GENDARME.

Pourquoi ?

LA COMMÈRE.

C'est qu'avec le huit que nous sommes aujourd'hui, ça ferait trois bons numéros à la loterie.

LE

PRIX DE VERTU.

All the world' a stage,
And all the men and women merely players.
Shakesp.—As you like it. act. v. sc. 7.

Faites ce quõ jẽ vous dis, et non pas ce que je fais.
Le petit P. ANDRÉ.

Je vous le dis, le meilleur livre ne vaut pas une bonne action!
Sermon du curé de SALBRIS à ses ouailles.

Et fust moult esbahy nostre honneste gentilhõme de voir sa dole payée d'une mesme monnoye. Ains donoques bien mal luy prinst, car il se voyoit pusny par où il avoit peché.
Le pélerin de MONTCORNILLON.

PERSONNAGES.

M. DE SAINT-JUSTE, avocat.

Madame LEFEBVRE.

LA MARQUISE DE BELLEBICHE.

LE COMTE DE CHANDOR.

L'ABBÉ-PRINCE DE ***.

M. DUPRÉ, avocat.

AUGUSTE.

LE

PRIX DE VERTU.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Un salon rue Belle-Chasse.)

(Juin, 1815.)

UN LAQUAIS, annonçant.

Monseigneur le prince de...

LA MARQUISE, se levant.

Ah! Monseigneur, que vous êtes aimable de venir nous voir, et dans un moment comme celui-ci. Votre rhume va donc mieux?

LE PRINCE.

Vous êtes bien bonne, madame la marquise. M. le comte, je vous présente mes devoirs. Bonjour, madame Lefebvre. (S'asseyant.) Eh bien! y a-t-il quelque chose de nouveau?

LE COMTE.

On dit bien des choses, monseigneur; nous aurons du positif ce soir. Notre ami Saint-Juste est allé aux nouvelles; il sait toujours tout des premiers. On a dû se battre hier.

LE PRINCE.

Je tremble toujours quand je songe à la fortune de cet homme. Il est encore capable de gagner cette bataille. Il me tarde bien d'apprendre quelque chose.

LE COMTE.

Mais mon dieu, monseigneur, je ne vois pas ce que vous pouvez craindre. Buonaparte ne peut pas aller un mois, réduit comme il est à la canaille. Nous l'avons tué le jour que nous ne nous sommes pas présentés aux Tuileries.

LA MARQUISE.

D'ailleurs, nous avons des amis partout, et moi je compte beaucoup sur les alliés.

LE PRINCE, au Comte.

Votre neveu est resté dans la garde?

LE COMTE.

Il l'a voulu. Ces jeunes têtes...

LA MARQUISE.

Mon fils, à moi, est à Gand. On émigre de père en fils dans sa famille.

LE PRINCE.

Bon sang ne peut mentir.

LE COMTE.

Sans doute, monseigneur, et je compte bien aussi que mon neveu fera son devoir. Quand on porte son nom, on ne peut oublier ce qu'on se doit. Il est plein de loyauté; il trahira!

LE PRINCE.

L'Autriche m'inquiète.

LE COMTE.

Est-ce que vous savez quelque chose de ce côté-là, monseigneur?

LE PRINCE.

Je la connais de longue main; j'ai vu aussi quelqu'un, mais j'ai promis de ne rien dire.

LA MARQUISE.

Tenez, monseigneur, je vous soupçonne d'avoir lu le Nain Jaune : vous nous arrivez si triste; hier vous étiez rayonnant. Madame Lefebvre va se mettre au piano, cela nous distraira.

LE COMTE.

Madame Lefebvre a cela de charmant qu'elle ne se fait jamais prier.

LA MARQUISE.

Voyez donc, madame Lefebvre, vous avez là une romance nouvelle.

MADAME LEFEBVRE.

Le roi quand même. Est-ce cela, madame la Marquise ?

LA MARQUISE.

Oui, justement. La connaissez-vous, comte? C'est charmant : mettez-vous là. Madame Lefebvre, nous vous écoutons. (Elle rapproche son fauteuil de celui du prince.)

MADAME LEFEBVRE, s'accorde, et commence.

Le lis, battu par l'orage...

LA MARQUISE.

Eh bien, vous êtes en voix; c'est très-bien.

LE PRINCE, au comte.

On parlait beaucoup du corps d'armée du maréchal Blücher; croyez-vous qu'il arrive à temps pour soutenir Wellington?

LE COMTE.

Mais je l'espère.

LE PRINCE.

Voyez-vous en secret quelques papiers blancs?

LE COMTE.

On m'a envoyé deux fois le Moniteur de Gand. Il n'y a pas grand' chose. On a nommé là-bas un nouveau ministre de la marine.

LA MARQUISE.

Laissez donc un peu la politique. Madame Lefebvre nous attend. Nous sommes tout oreilles, ma chère.

MADAME LEFEBVRE recommence, pendant que le comte et le prince chuchottent entre eux.

Le lis battu par l'orage
N'a rien perdu...

LE PRINCE, s'emportant.

Allons donc, monsieur le comte; c'est de la déraison. Je sais de bonne part que l'homme de l'île d'Elbe n'a pas soixante mille hommes; et, je vous le dirai cent fois, je ne crains que l'Autriche.

LE COMTE.

L'Autriche est bonne, je vous la garantis. Mais cela n'empêche pas qu'il a au moins cent mille hommes.

LA MARQUISE.

Cent mille hommes! vous croyez? Mais c'est effrayant. Il peut résister encore.

LE COMTE.

Sans doute, madame.

LA MARQUISE.

Comment, on ne nous débarrassera pas de cet homme là? Comment, on a trouvé un Jacques Clément pour tuer Valois, un Ravaillac pour assassiner ce brave Henri IV, un Damiens; et pas un, pas un ne nous délivrera de ce monstre, de cet usurpateur!

LE PRINCE.

Que voulez-vous, madame, le peuple est perverti.

LA MARQUISE.

Attendons. Je suis sûre que le petit St.-Juste nous apportera de bonnes nouvelles.

LE PRINCE.

Le Ciel vous entende, madame!

LA MARQUISE.

Oui, oui, rassurez-vous, monseigneur, nous

serons battus. En attendant, écoutons madame Lefebvre.

MADAME LEFEBVRE recommence.

Le lis battu par l'orage...

LA MARQUISE.

Elle chante comme un ange. Pauvre petite femme, après tous ses chagrins... Oh ! nous la ferons séparer. Dites donc à monseigneur où en est votre procès avec votre bourru de mari. Il la rend malheureuse. C'est un homme qui pense très-mal.

LE COMTE.

Parbleu ! Lefebvre, il est connu : c'est un de ceux qui sont allés au-devant de l'emp..., de Buonaparte ! Une femme aussi spirituelle, aussi charmante, aussi modeste, ne peut pas vivre avec un homme comme celui-là.

LA MARQUISE.

Nous ne le souffrirons pas. De méchans petits avocats lui conseillent d'arranger cela à l'amiable ; mais St.-Justo se charge de tout : c'est un homme délicieux. Allons, ma bonne, allons, le roi, quand même !

MADAME LEFEBVRE, recommençant à chanter.

Le lis battu par l'orage
N'a rien perdu de sa splendeur...

LA MARQUISE.

Charmant, charmant! On ne chante pas mieux que cela. Ah! voilà Saint-Juste.

SAINT-JUSTE.

Madame la marquise, monsieur le comte, je vous présente mes respects. Ah! monseigneur, agréez...

LE PRINCE.

Parlez-nous clairement; dites-nous tout ce que vous avez appris. Je suis dans des transes mortelles.

SAINT-JUSTE.

Victoire! victoire! J'apporte de bonnes nouvelles. Nous sommes frottés, frottés.

LE PRINCE.

Bah!

LE COMTE.

Vraiment!

LA MARQUISE.

Je le disais!

SAINT-JUSTE.

Il paraît qu'il y a eu une affaire assez chaude, et que la cavalerie prussienne nous a menés rondement.

LA MARQUISE.

On ne peut pas mieux.

LE PRINCE.

Cela me met du baume dans le sang.

LE COMTE.

Mon fils, j'en suis sûr, se sera montré noblement... Dit-on que quelque régiment ait passé à l'ennemi?

LA MARQUISE.

L'ennemi, dites donc les alliés.

SAINT-JUSTE.

Ah! madame Lefebvre, je ne vous voyais pas... La joie... Vous vous réjouissez avec nous, sans doute. Vous aurez bientôt toute satisfaction. Nous ne tarderons pas à rentrer sous le régime de la morale et des bienséances; j'aurai quelque influence alors, et j'obtiendrai votre séparation.

LA MARQUISE.

Allons, mon cher St.-Juste, ne faites pas les

choses à demi. Voyez, informez-vous; nous voulons des détails.

SAINT-JUSTE.

J'y cours, madame la marquise. Deux de mes amis ont dû voir ce soir un chef de division des affaires étrangères; je puis vous promettre des nouvelles toutes fraîches.

LA MARQUISE.

Revenez-nous bientôt.

LE PRINCE.

Ce jeune homme mérite tout votre intérêt; il est plein de zèle et de bons sentimens.

LA MARQUISE.

Sans doute, monseigneur, nous ferons quelque chose de lui. Je ne me sens pas de joie. Une défaite! J'espère qu'il nous viendra du monde. Ah! c'est l'occasion, ou jamais. Madame Lefebvre, un chant de victoire pour cette bonne défaite.

LE COMTE.

Le roi quand même, le roi quand même!

LA MARQUISE.

Voyons, ma bonne, l'air de bravoure.

MADAME LEFEBVRE, chantant.

Le lis battu par l'orage
N'a rien perdu de sa splendeur...

LE COMTE

Bravo!

LA MARQUISE.

Ne dirait-on pas que cela vient d'être fait tout-à-l'heure? Ce sont de ces à-propos auxquels on ne voudrait pas croire.

LE PRINCE.

Eh bien! il paraît que je n'étais pas si mal informé. Il avait trop peu de monde. Vous avez beau dire, monsieur le comte, il n'a pas plus de soixante mille hommes.

LE COMTE.

Il en a plus de cent mille, j'en suis sûr; mais la question n'est pas là. Il devait être repoussé, je vous l'ai toujours dit. La fidélité est une vertu française; la défection était certaine.

LA MARQUISE.

Allons, messieurs, cette bonne madame Lefebvre ne chantera pas aujourd'hui.

LE COMTE.

Chantez, chantez, madame Lefebvre.

MADAME LEFEBVRE, recommence.

Le lis battu par l'orage
N'a rien perdu de sa splendeur...

SAINT-JUSTE, entrant.

La France est perdue ! Les Prussiens ont été repoussés au plateau de Fleurus. Paris est dans une agitation épouvantable. J'ai encore dans les oreilles les cris de Vive l'empereur ! qui me poursuivent.

LA MARQUISE.

Il est vainqueur. C'est abominable !

LE COMTE.

Il n'en fait jamais d'autres. Je le connais si bien. Je ne puis oublier que j'ai été son chambellan.

LA MARQUISE.

Ah ! vous vous en souvenez maintenant, monsieur le comte.

LE PRINCE.

Et ce Fouché qui m'assurait ce matin... Nous sommes indignement joués.

SAINT-JUSTE.

Je vous avoue que moi, qui me suis montré

d'une façon peu équivoque, je ne suis pas sans alarmes.

LE COMTE.

On n'a pas de détails ?

SAINT-JUSTE.

Au contraire. Voici le bulletin. Monsieur votre fils s'est distingué. Il a été nommé colonel sur le champ de bataille.

LE COMTE.

Diable, diable! j'ai bien peur qu'il ne trahisse pas.

LA MARQUISE, bas au prince.

Vous verrez que le comte vous demandera sous peu un Te Deum.

SAINT-JUSTE.

Que faire?

LA MARQUISE.

Vous en aller, mon cher ami, voir tout votre monde, empêcher qu'on ne se décourage. Nous tiendrons, nous; on ne nous accusera pas de changer à tout vent.

SAINT-JUSTE.

Je suis un peu effrayé de toutes ces rumeurs;

mais il n'est rien que je ne fasse pour votre satisfaction, madame la marquise, et pour la cause chérie à laquelle je me suis dévoué.

LE PRINCE.

Allez, allez, et rapportez quelques motifs de consolation.

SAINT-JUSTE.

Je cours chez Maubreuil : c'est un homme sûr. A deux pas d'ici...

(Il sort.)

LA MARQUISE.

C'est égal, nous ne sommes pas abattus par une victoire; et ce serait de la faiblesse que de paraître intimidés. Allons, madame Lefebvre, prenons que la nouvelle est bonne, et chantons de tout cœur.

MADAME LEFEBVRE.

Volontiers, madame la marquise.

LE COMTE.

Ah! marquise, marquise, quelle imprudence! Vos gens sont là; on n'est certain de personne. Cette chanson est séditieuse dans le moment où nous sommes.

LA MARQUISE.

Oh! vous voilà bien, comte. Vous êtes l'homme de la victoire. Un coup de canon, et vous n'êtes plus le même. Je ne changerai jamais, je vous le déclare. On chantera, je chanterai, et vous chanterez vous-même. Madame Lefebvre, madame Lefebvre, le roi quand même.

MADAME LEFEBVRE, chante.

Le lis battu par l'orage.

LE COMTE, au prince.

Monseigneur, je vous le demande à vous, qui êtes un homme de poids, n'est-il pas téméraire de s'exposer gratuitement? (Bas.) Les femmes n'en font jamais d'autres.

LE PRINCE, qui s'était assoupi.

Eh bien! qu'est-ce donc? Quel bruit! Je croyais entendre le canon.

LA MARQUISE.

Eh! non, monseigneur, c'est madame Lefebvre qui chante.

LE PRINCE.

Ah! c'est juste; j'écoute.

LA MARQUISE.

Vous voyez bien, monsieur le comte, le

prince est de mon avis. Chantez, madame Lefebvre.

MADAME LEFEBVRE.

Le lis battu par l'orage
N'a rien perdu de sa splendeur...

LE COMTE, prenant son chapeau.

Écoutez, écoutez, marquise, j'aime mieux m'en aller. Je ne me soucie pas de me compromettre.

(Il va pour sortir. Saint-Juste entre.)

SAINT-JUSTE.

Ah! pour le coup, nous sommes sauvés. Une déroute complète. La garde a été taillée en pièces à Waterloo. C'est certain, c'est officiel. Ah! madame la marquise, permettez que je vous embrasse.

LA MARQUISE.

Que dites-vous, mon cher Saint-Juste? Que devons-nous croire?

LE PRINCE.

Il n'avait que soixante mille hommes; il ne pouvait pas tenir.

LE COMTE.

Oh! oh! il paraîtrait que les Prussiens ont rejoint Wellington.

SAINT-JUSTE.

Tout est fini, vous dis-je. Dix-sept mille hommes laissés sur le champ de bataille...

LA MARQUISE.

Que dix-sept mille hommes!

SAINT-JUSTE.

Peut-être davantage. Mais l'empereur est en fuite, et les alliés maîtres de tout.

LE PRINCE.

A la bonne heure. Je suis plus tranquille.

LE COMTE.

Je comprends, je devine tout ce qui s'est passé. Mon fils doit être à Gand maintenant.

LA MARQUISE, au comte.

Vous êtes donc redevenu raisonnable.

LE COMTE.

Mais, marquise, je n'ai jamais cessé de l'être.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut se montrer; c'est le moment d'agir. Ma petite Lefebvre, donnez-moi le carton blanc qui est dans ce tiroir.

MADAME LEFEBVRE.

Celui-ci, madame?

LA MARQUISE.

Bien. Tenez, Saint-Juste, c'est à vous qu'il appartient de porter à tous nos amis ce symbole de la fidélité. (Elle coupe un grand nombre de bandes de ruban blanc.) Vous les répandrez partout. Quant à nous, nous devons nous en parer sur-le-champ. Monseigneur, je vous arme chevalier.

LE PRINCE.

Bien, madame, reprenons nos couleurs.

LA MARQUISE.

Si le comte ne craint pas de se compromettre... (Elle lui offre un ruban.)

LE COMTE.

Jamais, jamais. Vous plaisantez, après une nouvelle comme celle-là... (Il le met à sa boutonnière.)

LA MARQUISE.

Partez, partez, Saint-Juste. Et nous, madame Lefebvre, achevons enfin notre romance.

SCÈNE II.

(La salle du vestiaire des avocats.)

(1822.)

SAINT-JUSTE, arrangeant sa robe.

Asseyez-vous, madame Lefebvre. Causons de notre affaire. Nous avons une demi-heure à nous.

MADAME LEFEBVRE.

Vous le savez; je n'ai plus de ressources qu'en vous seul. Soyez ma providence aujourd'hui. Depuis six ans, ce malheureux procès fait le tourment de mon existence. Je suis enlevée à mes habitudes favorites, à mes travaux.

SAINT-JUSTE.

Faut-il vous parler sincèrement, madame Lefebvre? J'ai eu quelques scrupules; on parlait trop de vous et de votre mari. J'hésitais à me mettre en avant. J'étais tout occupé à faire

mon chemin; et même dans une bonne cause il se trouve du ridicule... Vous me comprenez. Aujourd'hui, j'ai un nom, du crédit, des protections puissantes, et, fort de ma conviction, je redeviens avocat pour vous, pour vous seule, madame Lefebvre. Le conseil de votre mari a voulu me gagner. Vous sentez que c'est une arme dont je puis me servir avec avantage. Vous m'entendrez parler; et, j'ose le croire, vos jolis yeux prêteront à mon plaidoyer un charme qui vous gagnera vos juges. Ah! que je serai éloquent en défendant la cause de la vertu et du malheur!

MADAME LEFEBVRE.

Je vous l'avouerai, j'ai quelques craintes. Enfin, si mon mari gagnait?

SAINT-JUSTE.

C'est impossible. Votre vie entière plaide en votre faveur. Vos écrits, votre opinion, les égards que l'on a pour vous dans le faubourg Saint-Germain, tout doit vous rassurer.

MADAME LEFEBVRE.

Sans doute. Mais comment se défendre des fausses interprétations, de la calomnie?...

SAINT-JUSTE.

C'est là que je les attends. Que peut la calomnie? Vous n'êtes point accusée : c'est vous qui demandez une légitime séparation, et je suis prêt à déjouer toutes les trames ourdies contre vous.

MADAME LEFEBVRE.

Vous avez raison; mais, dans la position où je me trouve, je dois redouter la moindre des choses. Il est une circonstance que je n'ai pas osé vous faire connaître...

SAINT-JUSTE.

Parlez, parlez; il faut que je sache tout.

MADAME LEFEBVRE.

Mais...

SAINT JUSTE.

Prenez courage. Un avocat est comme un confesseur.

MADAME LEFEBVRE.

Je vous le disais, les interprétations sont ce que l'on veut. Mon mari a dans les mains quelques lettres...

SAINT-JUSTE.

Des lettres?...

MADAME LEFEBVRE.

Bien insignifiantes. C'est encore une trahison dont j'ai été victime. Mais vous sentez ma position : un mari que j'attaque, que je pousse à bout... par amour-propre, il voudra se venger... et, vous le savez, il est capable de tout.

SAINT-JUSTE.

Mais ces lettres, ces lettres... de quelle nature sont-elles ?

MADAME LEFEBVRE.

Elles ne sont d'aucune nature; elles ne sont rien, et elles sont tout ce qu'on voudra. Des hommes intelligens, des esprits supérieurs y pourraient trouver cet abandon idéal, d'une âme inspirée... J'ai toujours écrit, et mon mari n'aime pas la littérature.

SAINT-JUSTE.

La question est jugée, nous savons cela; mais parlez-moi franchement. J'ai la meilleure volonté du monde; ma position est magnifique; mais auprès des juges l'idéal n'est pas admissible. Il faut les persuader; sans cela vous ne plaideriez pas depuis six ans. C'est donc depuis peu que votre mari possède ces lettres?

MADAME LEFEBVRE.

Oui, je le crois.

SAINT-JUSTE.

Écoutez une chose. Il faut nous borner, pour tout système, à présenter ledit Lefebvre, votre mari, comme un monstre, un vilain homme...

MADAME LEFEBVRE, émue.

Nous n'avons jamais pu rompre à l'amiable. C'est désespérant.

SAINT-JUST, lui prenant la main

Excellente femme... ne vous affligez pas; vous vous faites du mal. Croyez-vous prudent à moi de parler le premier de ces lettres? ce serait le dérouter.

MADAME LEFEBVRE, vivement.

Oh! non, non; il vaut mieux les laisser venir.

SAINT-JUSTE.

Cependant, les connaissant d'abord, je pourrais trouver mille argumens... En avez-vous des copies?

MADAME LEFEBVRE.

Quelques-unes. Alors, j'essayais ma plume...

SAINT-JUSTE.

Excellent! C'est un roman que vous commenciez.

MADAME LEFEBVRE.

Précisément.

SAINT-JUSTE.

Laissez-moi faire. Je les tiens maintenant; et nous aurons bien du malheur si nous ne nous tirons pas de là.

MADAME LEFEBVRE.

J'en serai reconnaissante toute ma vie.

SAINT-JUSTE.

De la reconnaissance! Ah! belle dame, vous enflammez mon zèle; que j'obtienne votre séparation, et je suis le plus heureux des hommes. (Il lui baise la main.)

MADAME LEFEBVRE.

Saint-Juste, Saint-Juste, quelqu'un vient!

M. DUPRÉ, entrant.

Êtes-vous prêt, monsieur? Depuis longtemps, vous seul manquez à l'audience.

SAINT-JUSTE.

Et c'est vous qui avez la bonté de m'en avertir!

DUPRÉ.

Vous vous étonnez peut-être que l'avocat de votre partie adverse vienne vous trouver ici. Tenez, nous sommes sans témoins; madame est plus intéressée que personne dans cette cause; il est temps encore de cesser un débat affligeant, et qui ne dure déjà que depuis trop long-temps.

SAINT-JUSTE.

Ah! vous voilà bien, monsieur Dupré, toujours des accommodemens, même lorsque l'une des parties doit en souffrir. Au reste, avez-vous quelques propositions à faire? Que demande M. Lefebvre? Voilà madame. Parlez.

DUPRÉ.

Eh bien, oui, j'ose espérer que madame entendra la voix de la raison. Mon client est un homme juste; il veut tout oublier; il sacrifiera tout pour éviter des démêlés publics, qui deviennent presque scandaleux.

MADAME LEFEBVRE.

Scandaleux, monsieur! C'est une nouvelle injure que j'endure encore de la part d'un

homme qui me hait, qui me mésestime : ce sera la dernière !

DUPRÉ.

Eh ! madame, il y a toujours scandale lorsqu'une femme veut quitter son époux, et apporte ses griefs devant des juges.

SAINT-JUSTE.

Devant qui voulez-vous donc qu'on les porte ?

DUPRÉ.

Madame Lefebvre, mes conseils sont désintéressés, ma vie est sans reproche ; je ne suis qu'avocat, moi...

SAINT-JUSTE.

Maître Dupré, est-ce une apostrophe ? Me parlez-vous, à moi ?

DUPRÉ.

Prenez-le comme vous le voudrez, monsieur. Je le répète, je suis avocat ; je ne fais point le métier de procureur. Je me fais un devoir de défendre une cause quand je la crois juste ; et je suis convaincu que l'avocat qui pacifie les familles se fait un aussi beau nom que celui qui gagne des procès. Madame Lefebvre, votre mari

n'a que d'excellentes intentions à votre égard. Vous pouvez encore, d'un seul mot, faire cesser cette querelle. Vous demandez une séparation de biens, elle vous est d'avance accordée. Votre dot est intacte, votre douaire vous est conservé... Que demandez-vous davantage?...

SAINT-JUSTE.

Nous forcerez-vous de vivre avec un homme que nous n'aimons pas, qui nous obsède d'une tendresse jalouse, dont les opinions froissent toutes les nôtres?...

DUPRÉ.

Eh! bon Dieu! monsieur de Saint-Juste, ne mêlons pas l'opinion dans cette affaire là. L'opinion n'est rien.

MADAME LEFEBVRE.

Je vous demande pardon, monsieur, l'opinion est tout. Je tiens beaucoup à l'opinion.

SAINT-JUSTE.

L'opinion est la reine du monde. Nous ne pouvons pas vivre avec un mari qui lit le Constitutionnel.

DUPRÉ.

Vous avez deux enfans, madame...

MADAME LEFEBVRE.

Je le sais, monsieur...

DUPRÉ.

Et vous ne me répondez que cela? Je vois clairement, madame, que vous avez oublié le titre d'épouse et de mère. Je n'ai plus rien à vous dire. Je vois quelles préventions vous font agir, quels conseillers, vous guident; je plains votre aveuglement.

SAINT-JUSTE.

Maître Dupré fait ici son métier; il plaide sa cause. Que va-t-il demander au tribunal? de faire rentrer madame. Il s'essayait avant l'audience.

DUPRÉ.

Monsieur de Saint-Juste, si au lieu de passer votre vie dans les salons du faubourg Saint-Germain, et dans les antichambres des ministères, vous aviez davantage fréquenté le Palais, vous connaîtriez mieux les sentimens du barreau et les devoirs de votre état. Je sors convaincu que la cause que je vais défendre est juste et légitime.

Il sort.

SAINT-JUSTE, endossant promptement sa robe.

Il me tarde d'en être à ma plaidoirie.

MADAME LEFEBVRE.

Cet homme m'a épouvantée... Pensez-vous que ces lettres...

SAINT-JUSTE.

Calmez-vous, charmante femme. Qu'avez-vous?... Vous pâlissez... Ce brutal vous a émue au dernier point...

MADAME LEFEBVRE.

Je suis tremblante. Je puis à peine me soutenir.

SAINT-JUSTE.

Prenez mon bras. Ne suis-je pas votre protecteur? Vous savez combien je vous suis attaché; votre cause est la mienne. Mon bonheur serait de faire le vôtre.

MADAME LEFEBVRE, d'un ton languissant.

Saint-Juste, puis-je le croire!...

SAINT-JUSTE, lui baisant la main.

Adèle, pouvez-vous douter de ma sincérité? Puis-je au moins espérer qu'un jour vous récom-

penserez tant de soins, tant de zèle? Un seul mot de votre bouche me rendrait si éloquent... Vous ne répondez pas?

MADAME LEFEBVRE.

Faites-moi gagner mon procès.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

(Un riche salon rue de Vernouil.)

(182...)

SAINT-JUSTE, décoré de plusieurs ordres, est assis près d'un bureau où madame Lefebvre est occupée à écrire.

Oui, mon Adèle, notre ouvrage sera couronné. Je suis certain de toutes les voix; j'ai vu tout le monde. Soyez-en sûre, nous aurons le prix.

MADAME LEFEBVRE.

Véritablement, l'ouvrage leur a fait plaisir?

SAINT-JUSTE.

Mes lectures de cet hiver ont fait bon effet.

MADAME LEFEBVRE, souriant.

Les dîners aussi.

SAINT-JUSTE.

J'étais bien aise qu'on parlât du livre. Il faut

des prôneurs. Croyez-vous, ma chère, qu'un livre n'ait qu'à venir au monde pour être lu? Si l'auteur n'est pas répandu, s'il n'a pas lu en secret des passages à une cinquantaine d'amis bien connus, si l'on n'en a pas fait ensuite des lectures dans quelques salons bien composés, si quelques journaux bienveillans n'ont pas donné d'avance des éloges au livre inédit, le pauvre auteur peut bien s'attendre à voir son édition reléguée chez le libraire, ou plutôt à ne pas trouver d'imprimeur.

MADAME LEFEBVRE.

La gloire vous en appartiendra presqu'entière, mon ami. Vous avez plus que corrigé.

SAINT-JUSTE.

Non, l'idée première était de mon Adèle; je m'étais identifié en quelque sorte, avec l'ouvrage et l'auteur. En somme, le livre est bien; et ces messieurs n'auront pas à se repentir de leur préférence.

MADAME LEFEBVRE.

J'ai un projet.

SAINT-JUSTE.

Lequel?

MADAME LEFEBVRE.

Ce sera pour l'année prochaine. L'idée me paraît séduisante.

SAINT-JUSTE.

Encore?

MADAME LEFEBVRE.

C'est de refaire, d'après un nouveau plan, l'ouvrage de Fénélon sur l'Éducation des filles.

SAINT-JUSTE.

Fort bien. L'idée est heureuse.

MADAME LEFEBVRE.

Oui, il faut aujourd'hui quelque chose plus sévère. Je l'épurerai.

SAINT-JUSTE.

Fénélon était un bon homme ; il écrivait avec onction dans un temps où l'on ne contestait rien. Vous le ferez plus rigoriste. L'université adoptera l'ouvrage. Nous comprenons notre siècle.

MADAME LEFEBVRE.

Nous ne ferons nos visites que demain, n'est-ce pas?

SAINT-JUSTE.

Demain, après demain, peu importe. Il en est d'ailleurs que je dois faire seul.

UN LAQUAIS, annonçant.

Madame la marquise de Bellebiche, et monsieur le comte de Chandor.

MADAME LEFEBVRE.

La marquise et le comte ! Quel ennui !

SAINT-JUSTE.

Je me sauve.

LA MARQUISE, entrant.

Bonjour, madame Lefebvre. Vous travaillez toujours ; vous vous tuez... Ah ! j'ai lu vos jolis vers dans les Annales romantiques. C'est du Lamartine, sans flatterie.

MADAME LEFEBVRE.

Bonjour, marquise. Vous songez donc à moi? Et le comte aussi?

LE COMTE.

Comment, madame, je me suis présenté dix fois à votre porte, je n'ai jamais eu le bonheur de vous rencontrer.

SAINT-JUSTE.

Vous m'excuserez, madame la marquise; je suis obligé de vous quitter brusquement. Le ministre m'a fait demander. J'ai mille occupations.

LA MARQUISE.

Vos momens sont précieux, monsieur de Saint-Juste. Traitez-nous sans façon, comme par le passé.

LE COMTE.

A votre aise, monsieur de Saint-Juste. Comment, de vieux amis!

SAINT-JUSTE.

Je suis vraiment désolé de cette circonstance. (Il appelle.) Hubert, ma voiture.

(Il sort.)

LA MARQUISE, à madame Lefebvre.

Franchement, je ne suis pas fâchée qu'il nous quitte, madame Lefebvre. Saint-Juste est puissant aujourd'hui. J'éprouve un certain embarras quand j'ai une demande à lui faire. Vous, madame Lefebvre, vous êtes toujours aussi bonne, aussi obligeante.

MADAME LEFEBVRE.

Vous me supposez beaucoup d'influence où j'en ai fort peu. Cependant, tout ce qui vous sera agréable...

LA MARQUISE.

Il s'agit de mon neveu, qui a été à Gand, comme vous le savez; on l'oublie. J'ai sollicité pour lui une sous-préfecture. Depuis qu'il a quitté le service, il s'est beaucoup occupé des affaires. D'ailleurs, il s'est toujours montré. Il a tous les droits possibles.

MADAME LEFEBVRE.

J'ai entendu dire que les sous-préfectures étaient beaucoup plus rares à présent. Cependant j'en parlerai à M. de Saint-Juste. Je ferai tout ce que je pourrai, marquise; vous pouvez bien y compter.

LE COMTE.

J'ai aussi une petite requête à vous présenter, madame Lefebvre. C'est pour mon vaurien. Ne vous alarmez pas; il s'est amendé; il pense parfaitement à présent. M. de Saint-Juste est très-bien à la guerre; s'il voulait dire un petit mot, j'aurais l'espoir de le voir dans la garde.

MADAME LEFEBVRE.

Ce sera bien difficile.

LE COMTE.

Pas à vous.

MADAME LEFEBVRE.

On n'est pas encore bien revenu sur les demi-soldes. Enfin, je parlerai.

LA MARQUISE.

Vous travaillez, ce serait un meurtre que de vous prendre votre temps. Adieu, ma bonne Lefebvre. Aimez-nous toujours un peu.

MADAME LEFEBVRE.

Vous me faites trop d'honneur, madame la marquise.

LE COMTE.

Adieu, madame Lefebvre. Je vous recommande mon affaire.

(Ils sortent.)

MADAME LEFEBVRE.

Ces gens m'obsèdent. (Elle sonne. Un domestique entre.) Firmin, dites donc que je n'y suis pas. Je ne veux voir personne,

LE DOMESTIQUE.

M. Auguste est là dans la bibliothèque. Il veut voir madame, absolument.

MADAME LEFEBVRE, à part.

A cette heure, quelle imprudence! (Haut.) Qu'il entre. Sortez.

(Auguste, entre.)

MADAME LEFEBVRE.

Auguste, vous me perdez. Venir en ce moment, dans un jour comme celui-ci!

AUGUSTE.

Je suis poursuivi; je n'ai d'espoir qu'en vous.

MADAME LEFEBVRE.

Qu'est-ce donc?

AUGUSTE.

Une imprudence. Parbleu! qui est-ce qui n'en fait pas à mon âge? Un coquin de tailleur, qui m'a escroqué une lettre de change.

MADAME LEFEBVRE.

Une lettre de change!

AUGUSTE.

Parole d'honneur, j'ai été trompé. Je croyais ne faire qu'un billet.

MADAME LEFEBVRE.

Et vous attendez au dernier moment. Vous ne craignez pas de compromettre ma tranquillité.

AUGUSTE.

Pense-t-on à quelque chose quand on voit les gardes du commerce, et que l'on connaît la rue de la Clef?

MADAME LEFEBVRE.

Eh bien, voyons... Je suis si troublée moi-même... Ciel! j'entends St.-Juste. Que faire?... Rentrez, rentrez dans la bibliothèque... Que je suis malheureuse!

SAINT-JUSTE, entrant.

Qu'avez-vous, madame? Quelle agitation! Cette porte s'est refermée. (Il court vers la porte.)

MADAME LEFEBVRE.

Saint-Juste, Saint-Juste, arrêtez!

SAINT-JUSTE.

Ainsi vous me trompiez, vous! vous à qui j'ai tout sacrifié! Ah! je l'ai bien mérité.

MADAME LEFEBVRE.

Saint-Juste, écoutez-moi.

SAINT JUSTE.

Voilà bien les femmes aux grands mots! L'es-

prit ne sert qu'à tromper. Vous êtes en effet fort éclairée, madame; moi-même j'ai contribué à vous débarrasser de vos vieux préjugés... Oh! j'ai réussi au-delà de mes espérances. (Élevant la voix.) Vous sentez, madame, que je dois dévoiler votre affreuse conduite... moi qui venais, plein de joie, vous annoncer...

MADAME LEFEBVRE.

Saint-Juste, de grâce... On vient...

(Un laquais ouvre les battans. Deux membres de l'Institut entrent.)

UN MEMBRE.

Je viens, au nom du corps dont je fais partie, vous annoncer qu'il a jugé votre ouvrage digne du prix fondé pour le livre le plus utile aux mœurs. Tant de modestie, unie à un si beau talent, devait vous faire décerner cette part honorable du prix de vertu.

SAINTJUSTE.

(A part.) Le prix de vertu! Et c'est moi!... (Haut.) Acceptez cette couronne, madame; personne ne sait mieux que moi combien vous l'avez méritée.

LE TABLEAU
DU SACRE.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.

DAVID.

TALMA.

Le comte de SINÉCURE, maître de la garde-robe.

LA COMTESSE, sa femme, dame d'atours de l'Impératrice.

LE CHAMBELLAN.

POLONAIS, modèle.

Le chevalier TRÉBUCHET, historiographe du sacre.

LE PEINTRE du roi.

LE TABLEAU

DU SACRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(L'atelier de David.)

(1804.)

(Polonais posé nu. Il fume.)

DAVID.

Tu le vois, mon cher, je suis encapuchonné; le pinceau qui t'a montré si énergiquement Marat expirant, fait aujourd'hui le portrait du Pape.

TALMA, souriant.

Comme avec irrévérence,
Parle des dieux, ce maraud!

DAVID.

Vois-tu ce tableau là? c'est une grande page; il me sera payé à prix d'or. Eh bien, si ce n'é-

tait pas pour l'empereur, je le mettrais en pièces sous tes yeux.

TALMA.

Allons, une boutade d'artiste. Est-ce que tu es modeste?

DAVID.

Non; on ne l'est jamais quand on a du génie; mais j'avais rêvé quelques scènes plus grandes : un jeu de paume, un Brutus... L'empereur était mon homme; il était digne de moi de le peindre fier et tranquille au sein d'une mêlée; dans le conseil, discutant le Code Napoléon, la main sur son épée; mais barbouiller toutes ces faces sorties de l'office et de la garde-robe!.. Pouah!

TALMA.

Eh bien, crayonne en peintre indigné, nous aurons encore un chef-d'œuvre.

DAVID.

Serais-tu devenu flatteur aussi?

TALMA.

Avec mes amis seulement, quand ils ont tou mérite.

DAVID.

Que dis-tu de mon Pape?

TALMA.

Il est frappant. Une tête d'apôtre. Il y a dans son regard de l'onction et une teinte de mélancolie qui me plaît assez.

DAVID.

Sacredié! mon ami, tu juges en peintre. Regarde-moi ces cardinaux, le nonce : têtes d'étude d'imbécilles. Il y a de la république dans celle du pape.

TALMA.

Mais quand il était évêque d'Imola, le bonhomme Chiaramonte nous a fait de bonnes proclamations républicaines. Eh bien, il a tourné comme nous, mon ami; il est devenu courtisan.

DAVID, jetant son bonnet fourré par terre.

Oui, par tous les diables, tu as raison; nous sommes de la canaille! Quand je pense à ces heureux jours de la république, où un peuple entier, ivre de liberté, se pressait en foule autour d'un char antique, sur lequel se montraient de charmantes déesses, belles comme l'espérance, vêtues comme les vierges de la

Grèce!... Nous avions rajeuni le monde; nous avions quatre mille ans de moins!

TALMA.

Et crois-tu que nous soyons maintenant si vieux, si décrépits? Marengo, Arcole, Austerlitz, voilà de la nouvelle gloire. Est-ce bien à nous d'ailleurs à nous plaindre de l'empereur, lui si bon, si simple avec nous? Apelle était-il aussi familier avec Alexandre; Virgile, Horace, si bien traités par Auguste?...

DAVID, s'exaltant.

C'est vrai. Alexandre, Auguste, ce n'était que des galopins auprès de Napoléon!

TALMA.

Auguste, c'est le plus habile hypocrite de l'antiquité. Si ce n'était par respect pour le patriarche Corneille, je le jouerais en jésuite.

DAVID.

La nature, mon cher; la nature, c'est le beau, c'est tout!

TALMA.

Il faut bien de l'art pour être naturel, et surtout au théâtre. Vivrons-nous assez, mon vieux camarade, pour réformer les traditions, les routines,

et être vrais? Quand j'ai repris Manlius avec des sandales de corde et la toge romaine, ce bouledogue de Vanhove me demanda si j'allais paraître en chemise devant le public. Les applaudissemens que je reçus à mon entrée en scène, m'apprirent le pas que je venais de faire.. nous arriverons!

DAVID.

Oh! tu es arrivé, toi. Je t'ai vu hier dans Henri IV. Corbleu, tu m'as presque attendri.

TALMA.

Hem, hem, tu t'es laissé prendre aux ruses dramatiques... ce n'est pas comme cela que je conçois ce rôle. Henri IV était un bon capitaine gascon qui sentait le vin et la fille... Je suis trop roi, moi, pour jouer Henri IV.

DAVID.

C'est vrai. Moi, je compare Henri IV à Marat. C'étaient deux bons enfans.

TALMA, riant.

Il n'y a que toi en France pour avoir de ces idées là!

DAVID, attendri.

Marat!.. on ne le connaissait pas... le meilleur des êtres... un cœur!..

TALMA.

Tu as vu la révolution comme un enfant. A t'entendre, on te croirait terrible ; tu n'es jacobin qu'en peinture.

POLONAIS, quittant sa posture et s'asseyant.

Ouf! ah! mâtin, je n'en peux plus.

DAVID.

Eh! qui songeait à toi, mon pauvre Polonais. Quelle distraction, mon cher Talma. Il pose depuis trois heures, vois son air ennuyé ; quelle bonne figure de chambellan!

LE CHAMBELLAN, entrant.

Entrez, entrez, madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

M. David est chez lui. Que nous sommes heureux!

DAVID.

Un artiste est toujours visible, madame.

LE COMTE.

Talma aussi! C'est ici le sanctuaire des arts.

LA COMTESSE.

Eh bien! où en est ce grand tableau? ah! ah! mais c'est énorme. Où voulez-vous que nous mettions une machine comme cela?

DAVID.

Dans la plus belle place que pourra trouver l'empereur, et je m'en rapporte à lui.

LE COMTE.

C'est magnifique, David. Sa Majesté sera ravie.

LE CHAMBELLAN.

Très-gentil, très-gentil. Ah ça, eh bien! où me placez-vous, moi?

DAVID.

Vous, Monsieur le Chambellan?

LE CHAMBELLAN.

Sans doute, je ne quitte jamais l'empereur.

LA COMTESSE.

Et moi, comme dame d'atours de sa majesté l'impératrice, il est indispensable que je sois là, tout près d'elle.

DAVID.

Je suis désolé de vous désobliger, mais ce que vous me demandez est impossible.

LA COMTESSE.

Impossible! C'est un affront que vous me faites.

LE COMTE.

Ah ! c'est une plaisanterie que M. David veut faire.

DAVID.

Voyez-vous, mon cher ami, je ne plaisante pas avec les gens de la Cour... il n'y a pas de place pour vous dans mon tableau. A peine si les princes du sang et les grands dignitaires y trouveront la leur. Tenez, Cambacérès, qui est un de mes vieux amis, je n'ai qu'un coin à lui donner.

LE CHAMBELLAN.

Voyons, voyons, M. David, il faut faire vos efforts. L'empereur serait très-mécontent.

DAVID.

Mon cher ami, je ne demande pas mieux. Mais vous le voyez, mon tableau est rempli, mes masses sont faites, elles perdront de leur grâce si je vous mets là dedans.

LA COMTESSE.

Ne pouvez-vous pas faire un petit groupe de ma famille? Vous ne pouvez pas refuser cela à M. le comte de Sinécure. D'ailleurs l'étiquette le veut.

DAVID.

Eh! ma chère amie, les arts ne connaissent pas l'étiquette. Pardié, l'étiquette ne me regarde pas, j'ai reçu chez moi l'empereur en pantoufles.

LA COMTESSE.

De grâce, M. Talma, intercédez pour nous, puisque les intentions de l'empereur même ne sont rien ici; obtenez-moi de votre ami un petit coin dans son tableau.

TALMA.

Allons, mon bon camarade, tu travailles pour la Cour, humanise-toi; donne un peu de célébrité à M. le comte et à Mme. la comtesse.

LE CHAMBELLAN.

Et à moi aussi, je vous en prie?

LE COMTE.

Monsieur David, il le faut absolument. Ma charge a ses prérogatives.

LE CHAMBELLAN.

Nous poserons tant que vous voudrez.

LA COMTESSE.

J'aurai une robe de velours nacarat. Oh! vous serez content de ma toilette.

DAVID, se frappant les cuisses.

Peut-on assommer le génie comme cela!

TALMA.

Tu t'en plains; David, quand on fait de belles pièces comme toi, c'est à qui aura des rôles.

LE COMTE.

Un si grand peintre que M. David!..

DAVID.

Grand peintre! parbleu! la belle affaire: Voilà l'idée qu'on a de moi. Je ne suis pas peintre. J'étais né pour autre chose que pour barbouiller. J'aurais dû figurer à la Constituante, au sénat!.., Cambacérès m'a pris ma place...

TALMA à part.

C'est bien de lui!

DAVID, avec impatience.

Où diable voulez-vous que je vous mette, madame la comtesse? je n'ai de place que dans mes tribunes.

LA COMTESSE.

Enfin cela vaut mieux que rien. Au moins ne me cachez pas derrière une corniche.

DAVID.

Mon Dieu, on vous verra trop! Mettez-vous là. (Il le fait asseoir dans un fauteuil.) Les mains jointes... c'est cela.

LE CHAMBELLAN.

Moi, M. David, comme chambellan.

LE COMTE.

Moi, M. David, comme officier supérieur.

DAVID.

Ah! pour vous, messieurs, je ne puis vous mettre que dans l'église.

LE COMTE.

Mais justement, c'est ce que nous voulons.

DAVID.

Mes groupes militaires sont terminés. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de mettre M. le comte en diacre, et vous, chambellan, qui êtes plus jeune, en enfant de chœur.

LA COMTESSE.

Mon mari en diacre.. C'est odieux!

LE CHAMBELLAN.

Moi en enfant de chœur!.. Je ne le souffrirai pas.

DAVID.

Tout ce que vous voudrez. Mais c'est le seul moyen qui me reste d'employer vos figures.

LE COMTE.

En diacre ! Mettez-moi au moins en cardinal.

DAVID.

J'ai plus de cardinaux que je n'en voudrais !

LE CHAMBELLAN.

Je préférerais, moi, être en sacristain.

DAVID.

Je ne suis pas maître de cela. Voyez si vous le voulez.

TALMA.

Vous voyez, madame, jusqu'où va mon crédit. Si vous m'en croyez, monsieur, vous poserez tout de suite. Demain il n'y aurait peut-être plus de places de diacre ni d'enfant de chœur.

LE COMTE.

Puisqu'il le faut...

DAVID.

Voyez, j'ai là tous les costumes que m'a en-

voyés l'archevêque. Je vous draperai plus tard.

(Au chambellan, lui mettant une calotte sur la tête.) Vous ne craignez pas le bonnet rouge, M. le chambellan?

LE CHAMBELLAN, souriant.

Non, non.

DAVID.

Mettez-vous plus bas, à genoux, l'encensoir à la main. Vous voyez que je ne vous fais pas sortir de vos attributions.

TALMA, à part.

Voilà une comédie dont Duval tirerait quelque chose!

POLONAIS, tirant sa pipe.

Ah! monsieur pose très-bien. On voit qu'il a de l'habitude.

LA COMTESSE.

Ciel! que vois-je! un homme en cet état. C'est une horreur.

DAVID.

Ne faites pas attention, madame. C'est Polonais. Vous n'avez donc jamais été au musée?

(Il prend sa palette.)

LA COMTESSE.

Mais on prévient.

DAVID.

Au fait, Polonais, je n'ai plus besoin de toi. J'ai l'air d'avoir chez moi des sans-culottes.

POLONAIS.

A demain, mon maître. Je vais me r'habiller.

(Il sort.)

DAVID, peignant.

Ah! monsieur le Comte, vous avez un ventre bien gênant pour un diacre. Vous, chambellan, il faudra que je vous cherche quelque perruque blonde... Quel bruit sur la place Sorbonne! N'importe, ne bougez pas; je vous tiens, comtesse.

TALMA.

On vient ici. Des voitures... Tout l'état-major. C'est l'empereur!

TOUS.

L'empereur!

NAPOLÉON, entrant.

Je viens vous voir sans façon, David.

DAVID.

Sire, je suis confus de tant d'honneur.

NAPOLÉON.

Bonjour, Talma.

TALMA.

Sire...

NAPOLÉON, s'avançant vers le tableau.

C'est plus qu'ébauché... (Il regarde long-temps le tableau en silence.) L'impératrice est belle... Elle comprend tout ce moment... c'est grand... c'est beau... très-beau... (Il le considère encore en silence.) Oui, très-beau (Il s'avance vers David et relève son chapeau.) David, je vous salue.

DAVID, ému, pressant la main de Talma.

Oh! mon ami, voilà un honneur vraiment républicain.

NAPOLÉON, apercevant le Comte et le Chambellan.

Vous étiez ici, Comte, et le Chambellan... Est-ce une mascarade? jouez-vous la comédie?

LE COMTE.

Sire... je posais...

LE CHAMBELLAN.

M. David a voulu...

LA COMTESSE.

Sire, notre zèle...

NAPOLÉON, impatienté.

Qu'est-ce que c'est!

DAVID.

Sire, j'ai cru être agréable à votre majesté. M. le Comte et madame la Comtesse m'ont fait entendre que dans un tableau tel que celui du sacre...

NAPOLÉON.

Le tableau du sacre! j'y veux être représenté entouré de mes généraux, comme un jour de bataille. (Au comte et au chambellan.) Allez.

(Ils sortent.)

NAPOLÉON s'assied sur un escabeau; sa suite se retire.

Si nous avons un jour la paix, David, nous ferons de grandes choses... Vous m'avez donné une scène ridicule : le comte et le chambellan en chasuble! Que voulaient-ils?

DAVID.

Ils exigeaient une place près de vous, sire, à quelque prix que ce fût...

NAPOLÉON.

J'admire ces gens-là... Parce que je leur ai ouvert mes antichambres, ils se croient des héros... Ils semblaient venir au sacre de Louis XV. Leur vieille cour ne m'a fourni que des valets.

DAVID.

Ah! la vieille cour pensait trouver un Dagobert en vous : elle a trouvé un Charlemagne.

NAPOLÉON.

Ils portent des noms illustres; quelques-uns appartiennent aux plus anciennes familles de France, et ils sont du palais : ne l'oubliez pas, David. Je veux bien vous pardonner vos écarts républicains; mais le peuple a besoin du prestige de la noblesse, et j'aime assez qu'on voie quelques grands noms à mes fenêtres.

DAVID, faisant un pas.

Eh bien, sire, je ne crains pas de vous le dire, elle vous perdra, cette noblesse gothique que vous caressez...

TALMA, le retenant, et à voix basse.

Es-tu fou, mon ami!

NAPOLÉON, souriant.

Laissez-le parler, Talma.

DAVID.

Vous m'avez accoutumé, sire, à vous parler comme un artiste à un grand homme. Je ne vous flatterai jamais. Vous avez un faible pour

l'ancien régime, qui vous aliénera les bons esprits de la révolution. Que ferez-vous avec des ennemis au-dedans, sans compter ceux du dehors? Car toutes vos victoires sur le continent ne vous feront pas triompher de l'Angleterre... Au fait, sire, vous n'avez pas de marine...

NAPOLÉON, froidement.

Vous oubliez que j'ai celles de Joseph Vernet, M. David; je les placerai au palais du Sénat.

DAVID.

Je vous comprends, sire, je ne suis qu'un pauvre peintre; mais je ne puis m'empêcher de gémir en voyant le génie de la jeune France entouré de vieilleries aristocratiques, de ducs, de comtes..,

NAPOLÉON, regardant le tableau.

Il me semble que cette jambe est trop courte; qu'en dites-vous, David? Vous vous y connaissez mieux que moi. (Il se lève. A un valet de pied.) Ma suite.

TALMA, bas à David.

Malheureux! tu t'es perdu.

NAPOLÉON.

Messieurs, M. David est baron de l'empire.

DAVID.

Sire, je suis pénétré...

(L'empereur sort. Toute la suite l'accompagne.)

TALMA presse en souriant la main de David.

Ma foi, mon cher, voilà un honneur vraiment républicain.

DAVID, frappant du pied.

Ils se f..tent tous de moi; mais je me vengerai bien d'eux : je ferai Léonidas!

SCÈNE II.

(Un atelier de peintre.)

(1825.)

LA COMTESSE, à un domestique.

Je veux voir votre maître, prévenez-le que je l'attends ici. Dites que c'est de la part de M. le directeur des beaux arts. (Le domestique sort.) Mon mari n'est qu'un égoïste ; certainement je ne souffrirai pas qu'il soit dans le tableau du sacre sans moi. J'ai fait le voyage de Rheims pour quelque chose. C'est bien assez que ce bourru d'empereur m'ait empêchée de figurer dans le tableau de David. J'étais fort bien alors. Il y a vingt ans. L'air noble ne vieillit pas. — Ah ! voilà ce cher ami, le plus gracieux, le plus aimable de nos artistes !

LE PEINTRE.

Madame...

LA COMTESSE.

Vous ne me connaissez pas, Baron, je suis la comtesse de Sinécure. Vous connaissez beaucoup le Comte mon mari. Ah! je vous préviens que je viens vous tourmenter. Il faut que vous me peigniez. Je vous suis recommandée spécialement par M. le chargé des beaux arts.

LE PEINTRE.

Madame, je ferai mes efforts pour être à votre disposition quand mon grand ouvrage sera terminé.

LA COMTESSE.

Du tout. Vous n'y êtes pas, Baron. Il faut que vous me donniez une place d'honneur dans le tableau du sacre. Il le faut. Je poserai comme vous voudrez.

LE PEINTRE.

Bon dieu, madame la Comtesse, vous venez augmenter mes regrets...

LA COMTESSE.

Non, Baron, vous n'aurez pas de regrets. Je sais que vous ne pouvez pas me refuser, je suis sur la liste.

LE PEINTRE.

Il est malheureusement vrai, madame, qu'une liste a été projetée; mais on m'a imposé tant de ducs, tant de marquises et de duchesses, que toute ma toile ne suffirait pas à contenir leurs noms.

LA COMTESSE.

N'espérez pas me décourager. Je m'attacherai à vous, je vous séduirai, Baron.

LE PEINTRE.

Je n'en suis pas digne, madame.

LA COMTESSE.

Le vicomte est mon ami intime, il m'a accordé une place dans votre tableau; dans une telle affaire, c'est presque une propriété.

LE PEINTRE, souriant.

Vous voulez dire une dotation, madame. Vous oubliez que nous ne sommes plus au temps l'empire.

LA COMTESSE.

Je sais, monsieur, que vous avez beaucoup d'esprit. C'est pour cela que vous comprendrez

ce que la politique peut exiger à défaut de la galanterie.

LE PEINTRE.

Eh! mon dieu, madame, la politique n'est pas de mon état, et la galanterie n'est plus de mon âge.

LA COMTESSE.

Je suis bien surprise, monsieur... Ah! voilà mon mari, je ne réussirai pas!

LE COMTE, suivi d'un domestique.

Déposez avec soin mon manteau, mes ordres et ma toque sur ces chaises. Allez. — Vous le voyez, M. le Baron, j'ai songé à tout... mon costume complet. (Voyant sa femme.) Comment, vous êtes ici, madame? Voilà qui est singulier.

LA COMTESSE.

Je ne vois pas, monsieur, ce que cette démarche a de répréhensible.

LE COMTE.

Vous êtes une intrigante; on vous voit partout. Il vous est passé par la tête la folle idée de figurer dans le tableau du sacre...

LA COMTESSE.

Et vous y figurez bien, monsieur.

LE COMTE.

Madame, c'est bien différent; moi, je suis historique.

LE PEINTRE.

Monsieur le comte, madame la comtesse, vous n'avez aucuns reproches à vous faire.

LE COMTE.

Madame, vous me trompiez; vous avez surpris la religion de M. le chargé des beaux-arts; cela est du dernier ridicule.

LA COMTESSE.

Je vous conseille de me reprocher d'intriguer, vous qui êtes le flatteur le plus intrépide...

LE COMTE.

Tout cela, c'est amour-propre et prétentions.

LA COMTESSE.

Et vous, quand vous faites le jeune homme? Je sais que vous détestez la chasse, et, pour

plaire aux princes, dès le petit jour vous êtes sur pied, armé de pied en cap.

LE COMTE.

N'importe, madame, je déconcerterai tous vos petits projets de coquetterie. Encore si vous pensiez à votre fille, elle figurerait avec quelque avantage dans ce tableau; mais vous!..

LA COMTESSE.

Vous n'êtes qu'un égoïste; votre fille vous sert de prétexte. Elle vous occupait peu, lorsque vous la traîniez sans pitié aux processions du jubilé, malgré sa santé chancelante; mais il faut se montrer, bien que l'on ne croie à rien...

LE COMTE.

Vous oubliez que nous ne sommes pas seuls, madame. Voici d'ailleurs le chevalier Trébuchet; il vous fera connaître les volontés de la Cour.

TRÉBUCHET.

Je ne me trompe pas, c'est bien au peintre du roi que j'ai l'avantage de parler?

LE PEINTRE.

Et moi, monsieur, qui ai-je l'honneur de recevoir?

TRÉBUCHET.

Bah! vous ne me connaissez pas? Je suis le chevalier Trébuchet, l'historiographe du sacre. Ah ça, mais je croyais que Duras vous avait parlé de moi?

LE COMTE, à part.

Duras! l'impertinent!

LE PEINTRE.

Monsieur le duc est bien coupable d'avoir oublié monsieur l'historiographe.

TRÉBUCHET.

Où est donc le tableau? Ah! c'est ça. C'est pas mal. On disait que ce serait plus haut que ça, que les hommes auraient huit pieds de haut. Eh bien! je ne me vois pas! où suis-je donc, moi?

LE PEINTRE.

Vous, monsieur?

TRÉBUCHET.

Parbleu! ce n'est pas le Grand-Turc; moi, le chevalier Trébuchet, historiographe du sacre. J'avais une place réservée dans la cathédrale; je dois être à ma place dans le tableau.

LE PEINTRE.

A votre place, monsieur... je tâcherai de vous y mettre.

LE COMTE.

En vérité, monsieur, il serait bien plaisant que l'on mît tout le monde dans le tableau, quand la garde-robe n'y a pas le moindre petit coin.

LA COMTESSE, à Trébuchet.

Que venez-vous nous dire, monsieur; moi, moi, je n'y suis pas!

TRÉBUCHET.

Mais, madame, vous n'êtes pas historiographe du sacre. (Regardant le tableau avec son binocle.) Dites-donc, monsieur le baron, je ne m'y reconnais pas; ce n'est pas cela du tout. Est-ce que Valry ne vous a pas envoyé de la bibliothèque du Louvre le Cérémoniel du sacre de nos rois?

LE PEINTRE.

M. Valry et le Cérémoniel me sont parfaitement inconnus, monsieur.

TRÉBUCHET.

Comment? Mais vous ne pouvez pas marcher

sans cela. Votre tableau ne sera pas supportable. Figurez-vous donc qu'on a suivi ponctuellement toutes les étiquettes ; tout a été fait comme aux sacres de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI.

LE PEINTRE.

Jusqu'au serment à la Charte?

TRÉBUCHET.

Cette cérémonie là est un hors-d'œuvre qui nous a un peu entravés ; mais nous nous en sommes tirés cependant. Allons, allons, je viendrai vous voir ; je vous donnerai quelques conseils. Vous sentez bien, j'y étais, moi ; j'ai présidé à tout comme historiographe...

LE PEINTRE.

Monsieur l'historiographe, vous êtes un jeune homme. Vous avez vu un sacre ; j'en ai vu deux. Vous étiez encore au collége lorsque j'avais déjà remporté mes plus belles couronnes ; vous avez étudié l'étiquette, j'ai étudié la nature. Souffrez donc que je me prive de vos excellents conseils. Si le roi m'avait assez méconnu pour me commander, au lieu d'un tableau na[illegible]

lerie généalogique, ou un cartel de blason, j'eusse remercié sa majesté de cet honneur, et je me serais démis de ma charge en faveur de M. d'Hozier.

LE COMTE.

Monsieur le baron a raison : un artiste ne connaît que son art. Ah ça, mon cher, vous me tournerez à gauche; il faut bien qu'on voie mes décorations : ce n'est pas pour moi, c'est pour mes enfans.

LA COMTESSE.

Monsieur le baron, si vous mettez mon mari, je veux y être. Si je n'y suis pas, j'en ferai une maladie. Enfin, vous y mettez le chambellan; voilà quinze jours qu'il pose, il s'en vante partout.

LE PEINTRE, souriant.

Ah! ah! le chambellan... Si vous y tenez, madame, je ferai pour vous ce que j'ai fait pour lui.

LA COMTESSE.

A la bonne heure! Je savais bien qu'un baron ne pouvait manquer aux lois de la galanterie française.

LE CHAMBELLAN, entrant.

Ah! vous voilà, comte... et la comtesse! mieux encore! Allons, vous êtes des postulans, vous venez intriguer; n'est-ce pas, baron, qu'ils intriguent?

LE COMTE.

Parbleu! vous vous fourrez partout. Vous êtes bien fier d'être arrivé avant nous.

LA COMTESSE, ironiquement.

En sa qualité de colonel, monsieur le chambellan se sera glissé dans la maison militaire, sans doute?

LE CHAMBELLAN.

En grand uniforme de hussards, ne vous déplaise, madame.

LA COMTESSE.

Vous en hussard! Je m'attendais à vous y voir en enfant de chœur.

LE CHAMBELLAN.

Et sans doute, M. le comte en diacre?

LE COMTE.

Ne parlons pas d'histoire ancienne, M. le

chambellan, vous y gagneriez peut-être moins que moi.

LE CHAMBELLAN.

Baron, ils sont piqués. Vous voilà, Trébuchet. Parbleu, j'en suis bien aise. Vous me direz si je suis bien. Ah! une place d'honneur, au premier plan, tout près du coussin. Sans reproche, j'ai posé long-temps, mais le baron tenait à l'exactitude. La tête n'est qu'ébauchée, mais mon habit est d'une ressemblance...

TRÉBUCHET, (lorgnant avec son binocle.)

Parbleu, chambellan, je vous cherche partout. Je ne vous vois pas...

LA COMTESSE.

Voilà un beau hussard, mais c'est le duc d'Orléans.

LE CHAMBELLAN.

Eh bien! je dois être précisément... (Il regarde.) Qu'est-ce donc.. je n'y suis plus... c'est la tête du duc d'Orléans qu'on a mise sur mes épaules!.. C'est horrible!...

LE PEINTRE, souriant.

Que voulez-vous, monsieur... les ordres su-

périeurs... l'étiquette... demandez à M. l'historiographe.

TOUS riant aux éclats.

Ah! ah! ah!

LA COMTESSE, étouffant de rire.

J'en mourrai!

LE COMTE.

C'est divin!

LE CHAMBELLAN, furieux.

Il suffit, monsieur, je m'en plaindrai au roi.

(Il sort.)

LA COMTESSE, riant.

Je cours conter cette histoire là à tout Paris.

(Elle sort.)

LE COMTE.

Maintenant, baron, j'espère que nous allons poser.

LE PEINTRE.

Volontiers, monsieur le comte; nous commencerons par le costume...

LE COMTE, très-froidement.

J'entends.

TREBUCHET.

Monsieur, je vois avec plaisir que vous pensez fort mal. Soyez tranquille; si je suis historiographe du sacre, je suis aussi de la Quotidienne.

(Il sort.)

LE PEINTRE.

Quand l'histoire de France me fournira-t-elle une entrée d'Henri IV!

LE REVERS

DE LA MÉDAILLE.

Vous n'avez vu qu'un côté de la chose, M. le juge de paix ; avec votre respect, je vas vous faire voir l'autre.

Déposition du garde-champêtre de Sanois contre une délinquante.

PERSONNAGES.

LECOQ, inspecteur de police.

TUILARD, COFFINET, } mouchards.

DURAND DE SAINT-JOSEPH.

GUSTAVE D'HOMELIE.

FÉLIX.

BATTU.

ROUSSELE.

GRESLIER.

MONTPELLIER.

JALON.

PAMÉLA.

UN ACTEUR.

UN CHEF DE CABALE.

PLUSIEURS CLAQUEURS.

LE PUBLIC.

LE REVERS
DE LA MÉDAILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le bureau de Lecoq, rue de Jérusalem.)

LECOQ, devant une table.

Si je pinçais ce gaillard là, l'affaire serait bonne. Cette diligence de Lyon attaquée trois fois... il n'y a que de nos anciens camarades capables de ce coup-là. Ah! te voilà, Coffinet, qu'est-ce qu'il y a de neuf? Dépêche-toi. Voyons.

COFFINET.

Mon chef, c'est pour vous dire qu'hier j'ai stationné à la poule de l'estaminet flamande... c'est-à-dire non hollandaise... c'est-à-dire non des États-Unis...

LECOQ.

Après, après.

COFFINET.

Il y a beaucoup de quidans dans lesdits... j'étais t'assez bien couvert... je me suis mis entre deux tables près de la veilleuse, parce qu'on passe du feu à l'un z'et à l'autre, ça commence les conversations.

LECOQ.

Après, après.

COFFINET.

Pour lors, je vois un chapeau gris assez propre qui lisait le Courrier français... je dis bon je suis à toi.

LECOQ.

Voyons, qu'a-t-il dit? Au diable tes phrases.

COFFINET.

Bref donc, il a dit que le ministère était dans le pétrin.

LECOQ.

Bien.

COFFINET.

Qu'il n'y a rien à espérer si l'on n'est de la congrégation.

LECOQ.

Très-bien. Est-ce tout?

COFFINET.

Ah! il en a dit bien d'autres. Les horreurs de la vie de tous les ministres.

LECOQ.

Excellent.

COFFINET.

Enfin, il a dit que le quai des Orfèvres est le quartier-général des jésuites.

LECOQ.

Encore mieux.

COFFINET.

Il ne vous a pas oublié, vous-même. Il disait que vous êtes un échappé des galères, un scélérat, z'un gueux.

LECOQ, lui donnant des coups de pied et le chassant.

Comment drôle, tu viens me répéter cela à moi! je te chasse! Tu n'es plus employé dans ma brigade... va-t-en, coquin.

COFFINET.

M. Lecoq, je suis un père de famille. Si vous m'ôtez mon œil, je n'ai plus de pain.

LECOQ.

Va-t-en au diable.

COFFINET, pleurant.

A quoi que ç'a sert de bien penser!

LECOQ.

Un imbécille comme cela... quand j'ai tant d'affaires... D'ailleurs, je leur ai dit vingt fois que je n'en voulais pas de leur police politique... Les voleurs, bon. Je l'ai été, moi, et je n'en rougis pas; mais mouchard... Fi donc! Qui vient encore me déranger?

TUILARD.

Oh! oui, c'est lui, c'est sa bonne caboche... Comment, vieux Mardochée, tu ne me reconnais pas?

LECOQ.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? Eh! mais cette figure...

TUILARD.

Figure d'intime... T'as donc pas de mémoire? Dieu! je te portais dans mon cœur?

LECOQ.

Tuilard!

TUILARD.

Ton inséparable... charrette n° 2.

LECOQ.

Ne parle pas si haut.

TUILARD.

Ah ça, tu vas me flanquer une bonne place soignée; pas grand'chose à faire, et du beurre...

LECOQ.

Une place? Diable! diable! Puis-je avoir confiance en toi? Tu étais un fameux brigand.

TUILARD.

Non, je travaille plus; vrai, je travaille plus.

LECOQ.

J'ai bien quelqu'un à remplacer. Voyons, combien veux-tu? Tu peux commencer par vingt sous par jour.

TUILARD.

De quoi! vingt jacques! Quand on a de la rubrique, un état dans les mains, et T F sur l'épaule... vingt sous! Change de rue, je te dis.

LECOQ.

Nous irons à quarante sous la semaine prochaine, si je suis content de toi.

TUILARD.

C'est pas la peine de devenir honnête pour quarante sous. Est-ce que je connais pas tous

les trucs d'en-haut et d'en-bas. Laisse donc, je te dis; je te serai plus utile que toi-même. Nous sommes solitaires, je te vas dire deux mots.

LECOQ.

Parle.

TUILARD.

C'te fine diligence qu'on brutalise si bien entre Lyon et Dijon, je sais, moi, les bons diables qui l'attaquent... C'est encore des rafleurs de là-bas... Tu les connais presqu'unanimement.

LECOQ.

Me dis-tu la vérité?

TUILARD.

La vérité, c'est cent francs; à prendre ou à laisser.

LECOQ.

C'est cher.

TUILARD.

T'entends bien, j'étais de la bande. Ils m'ont fait des queues. J'ai dit, je les coule; et me v'là.

LECOQ.

Me les livreras-tu tous?

TUILARD.

Tous. Mais cent balles, et une place honnête, ou bien je fais un coup pour retourner au bagne.

LECOQ.

Sois tranquille. Quand on sort de là, et qu'on s'est bien conduit, on est toujours sûr de se bien placer. Ne me quitte pas. Quelqu'un vient, silence!

(Entrent Coffinet et plusieurs mouchards.)

TUILARD.

Oh! c'est tes employés.

COFFINET.

Mon maître, ils viennent tous vous demander grâce pour moi.

UN MOUCHARD.

Oh! oui, chef, c'est un bon diable.

LECOQ.

Allons, nous verrons cela demain. Qu'il aille ce soir à Feydeau avec vous autres. Pièce recommandée.

UN MOUCHARD.

A Feydeau! Hem! il y aura du tirage.

LECOQ.

Allez, messieurs. (A Tuilard.) Viens, toi. (A part.) Je les tiens. Quinze cents francs de gagnés!

SCÈNE II.

(Un cabaret rue des Colonnes.)

LE CHEF DE CABALE.

GARÇON! quatre bouteilles à quinze! Etes-vous tous là?

UN CLAQUEUR.

Oui, chef, tous au poste.

LE CHEF.

Voyons la tenue. (à un claqueur) Comment, cochon, une pièce nouvelle en trois actes, et tu viens sans cravate.

LE CLAQUEUR.

Dame, je suis supplément, je savais pas.

LE CHEF.

Y a pas de supplément aux premières représentations. Vous devez avoir l'air du public aujourd'hui. Tu iras aux troisièmes, et travaille pour deux

UN SECOND CLAQUEUR.

Voyons, chef; dites-nous un peu l'ouvrage.

LE CHEF.

Il y en a des nouveaux ici. A l'ordre et attention. Vous laisserez filer le premier acte modérément. Il y a deux petits couplets au milieu; on les soignera en douceur: le musicien me les a recommandés.

UN CLAQUEUR.

Suffit.

LE CHEF.

Le final.... enlevé pour chauffer le second acte.

UN AUTRE CLAQUEUR.

Enlevé. Bon!

LE CHEF.

Je vous recommande immédiatement le second acte. C'est pour l'auteur, auteur aimable, bon enfant... Cent cinquante billets, et tous ses parterres, rectà, à chaque représentation.

UN CLAQUEUR.

A la bonne heure. S'ils étaient tous comme ça!

LE CHEF.

C'ai pour ça qu'il faut soigner ceux qui vont bien; ça enfonce ceux qui ne vont pas. Je sais bien qu'il y en a qui croient encore que les amis applaudissent. Erreur. Je voudrais voir cent cinquante amis dans un parterre ; la pièce n'étrennerait pas. C'est nous qui faisons les pièces ; on ne veut pas croire ça...

UN CLAQUEUR.

Quand l'auteur est bon, la pièce est bonne.

LE CHEF.

Ainsi quatre bouteilles après le second acte, si ça a marché... Le troisième acte, ça dépend du second, vous savez le signe... Je donne mon coup de tête, et vous redoublez... et à la fin de tout : l'auteur, l'auteur ! Et si on scie, vous criez : à bas la cabale !

UN CLAQUEUR.

Accordé, l'ancien. A moi la brigade de gauche, et partons.

LE CHEF.

Qu'est-ce que c'est que ce manchot là ? Je ne le connais pas.

LE MANCHOT.

Mon chef, je m'ennuie à l'Odéon. Je voudrais t'être dans la société de Feydeau.

LE CHEF.

Ah ça ! tu te moques du monde. Tu n'as qu'un bras, et tu veux claquer.

LE MANCHOT.

Je ne claque pas, moi. Je suis pour les bis. Je ris, je pleure, je crie bravo, bravo ! C'est ma partie.

LE CHEF.

A la brigade de droite. On te prend à l'essai.

LE MANCHOT.

Mon chef, vous serez content.

LE CHEF.

Diable ! voilà la queue qui se prolonge indéfiniment. Il s'agit de remplir le parterre avant qu'il entre un payant.

UN CABALEUR.

Le public après nous, s'il en reste.

LE CHEF.

La première brigade va filer. Qu'on se place comme il faut, et qu'on me découvre bien mon lustre.

UN CABALEUR, bas au chef.

Dites donc, ça sera-t-il aussi embêtant que Gustave Vasa?

LE CHEF.

C'est pas fort, mais faut soigner tout d'même. De samedi z'en huit, nous aurons une ouvrage de M. Théaulon ; ça sera du nanan.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

(La loge d'un acteur.)

(On entend sonner dans l'escalier.)

L'ACTEUR, allant vers la porte, à demi-habillé.

COMMENT, déjà le second coup! Est-ce que vous plaisantez! Je ne suis pas prêt.

LE GARÇON DE THÉATRE.

Pardon, Monsieur, c'est le troisième. On commence.

L'ACTEUR.

Du tout, du tout. Le public peut bien m'attendre.

LE CHEF DE CABALE, entr'ouvrant la porte.

Monsieur...

L'ACTEUR.

Eh bien...

LE CHEF.

Vous jouez dans la pièce nouvelle...

L'ACTEUR.

Oui, mon cher. Je vous recommande toutes mes entrées.

LE CHEF.

Faut-il vous enlever ce soir?

L'ACTEUR.

Mais..... ce soir?..... Oui, enlevez-moi.

LE CHEF.

Soyez tranquille.

L'ACTEUR.

Vous laisserez aller le débutant.

LE CHEF.

Oh! le débutant; vous n'avez rien à craindre. Il donne ses deux places tout sec. Mauvais genre.

L'ACTEUR.

Voilà vos dix francs..... Enlevé, c'est convenu.

LE CHEF.

Dix francs... Eh! mon cher, nous avons trois

actes. A la grande rigueur, ce serait... mais avec vous, on n'y regarde pas de si près. Trois hordées à votre première entrée....

LE GARÇON DE THÉATRE, accourant.

Monsieur, Monsieur, le rideau est levé. Vous ouvrez la pièce, et le public siffle comme tous les diables.....

LE CHEF.

Ah! mon Dieu.

L'ACTEU

Mon entrée est manquée... Je suis perdu!

LE GARÇON.

Vite donc, vite donc.

LE CHEF.

Ils sont si maladroits... mais ce n'est que la petite pièce. Vous nous verrez travailler à la seconde.

(Il sort avec l'acteur.)

SCÈNE IV.

(L'intérieur de la loge n° 13.)

MONTPELLIER, s'asseyant.

Au ça! mes enfans, on dit que c'est mauvais.

ROUSSELE.

Détestable. J'ai vu la répétition, je n'y ai rien compris. De qui est-ce donc déjà?

GRESLIER.

Ils sont trois, à ce que l'on dit; mais un seul sera nommé. Je n'en connais que deux.

ROUSSELE.

Oui, Alexis et Léon. Deux ultràs; il faut abîmer la pièce.

MONTPELLIER.

Dieu! qu'on est mal dans ces loges-là. On y est parqué comme des animaux. Je dirai du

mal des pièces tant qu'on ne mettra pas des fauteuils au lieu de banquettes.

ROUSSELE.

Et puis le directeur est charmant ! Il envoie six places au journal. Qu'est-ce qu'il veut qu'on fasse de ça ?

MONTPELLIER.

Rien que six places... cela m'étonne. Cet homme là comprend bien toute l'importance des journaux. Vous n'avez pas idée des lettres qu'il m'écrit. C'est tous les jours la même chose. Mon cher Montpellier, donnez-moi des pièces... Tout ce qui me viendra de vous est bon et reçu d'avance. Vous serez répété et joué dans la même semaine.

GRESLIER.

Et en voilà trois qu'il te refuse. Il t'écrivait parce qu'il savait que tu n'en fais pas.

MONTPELLIER.

Mais j'ai des collaborateurs.

ROUSSELE.

Oh ! vois donc sous le lustre quelle cabale !....

MONTPELLIER.

C'est ignoble. Nous commencerons l'article par là : Une cabale formidable applaudissait avant le lever du rideau... Silence, on commence l'ouverture.

PLUSIEURS VOIX, dans la salle.

Chut ! chut ! silence.

ROUSSELE.

Mauvaise composition... C'est du mélodrame. De qui est donc la musique?

MONTPELLIER.

On dit que c'est d'un jeune homme du Conservatoire.

GRESLIER

Il y a des motifs heureux. Nous dirons un peu de bien de la musique.

ROUSSELE

C'est impossible, mon cher. Ce n'est pas dans la couleur du journal, à cause de Sosthène; nous sommes en opposition avec les beaux-arts.

MONTPELLIER.

D'ailleurs, est-il abonné?

GRESLIER.

N'importe, je voudrais que de temps en temps on dît son opinion. Je vous assure que cela ne nuit pas à un journal.

ROUSSELE.

Faites donc des journaux avec des idées comme celles-là; vous irez loin. C'est l'esprit qui a toujours tué les journaux. J'en ai rédigé trois; il n'y a jamais eu d'esprit. C'est un commerce. Il faut faire cela comme si l'on vendait du beurre à la livre.

GRESLIER.

Allons, c'est trop fort!

MONTPELLIER.

Roussele a raison. Il ne faut songer qu'à augmenter la matière abonnable. Auteurs, vous n'êtes pas abonnés, vous écrivez mal; acteurs, vous n'êtes pas abonnés, vous jouez mal; on juge sévèrement, on fait la balance tous les trois mois, et l'on ne sort pas de là. En littérature, ayez de l'ordre, et vous aurez toujours du succès.

GRESLIER.

Vous direz tout ce que vous voudrez, voilà un chœur montagnard qui est fort gracieux.

ROUSSELE.

Fi donc ! Imitation de Rossini. Nous devons être français avant tout.

MONTPELLIER.

Les paroles sont d'une bêtise amère. J'en ferais autant que cela.

GRESLIER.

Enfin, Messieurs, c'est moi qui suis chargé de ce théâtre : je puis en dire ce que bon me semble.

MONTPELLIER.

Du tout. Tu ne dois pas penser pour ton compte.

GRESLIER.

Allons, allons, comme vous voudrez. Je n'y tiens pas absolument. Voyons, puisque tu es si entendu, comment ferais-tu cet article là?

MONTPELLIER.

Je dirais d'abord : ouverture abominable, musique pâle, intrigue usée...

GRESLIER.

Mais on n'a pas encore achevé le premier acte.....

MONTPELLIER.

Quand on a l'habitude, on juge une pièce sur l'exposition. Cela ne fera pas un sou. Ne manque pas de dire cela; c'est ce qui fait le plus de tort.

ROUSSELE.

Un coup de sifflet!

MONTPELLIER.

Tu le vois, j'espère que nous sommes impartiaux. Tu ajouteras: La pièce a été huée depuis le commencement jusqu'à la fin.

ROUSSELE.

Tu peux aller faire ton article. La toile tombera avant le troisième acte.

MONTPELLIER.

Ah! que ce premier acte m'a ennuyé!

GRESLIER.

Voilà la petite Paméla. Elle a de l'éclat, ce soir.

ROUSSELE.

Elle est bien, même le jour. Aussi vantes-tu à outrance son talent.

MONTPELLIER.

Au fait, il n'y a rien à dire ; elle a pris deux abonnemens.

GRESLIER se lève, et va à la porte de la loge.

Vous ne jouez donc pas ce soir, bel ange?

PAMÉLA.

Non ; je suis aux secondes avec Hippolyte. Je suis venue vous dire un petit bonsoir, pour vous remercier.

GRESLIER.

Vous avez donc été contente de mon article d'hier?

PAMÉLA.

Oui. C'était très-bien. Ça a joliment fait enrager les camarades.

GRESLIER.

Tant mieux. Le juge se recommande à son client.

PAMÉLA.

Quand on est bon enfant avec moi, je suis bonne enfant avec les autres.

GRESLIER.

Nous verrons si vous êtes de parole. Vous savez que depuis long-temps...

(Il lui parle bas à l'oreille.)

PAMÉLA.

Oui... Hippolyte part pour la campagne dans quinze jours.

GRESLIER.

Ah! c'est bien long.

PAMÉLA.

On va commencer le second acte. Bonsoir, messieurs. Ça va toujours bien? Comment trouvez-vous la pièce? Adieu, adieu. Je me sauve.

(Elle sort.)

ROUSSELE.

Elle a de la gentillesse, mais d'une effronterie!...

GRESLIER.

Ah ça, je pars...

MONTPELLIER.

C'est donc arrangé? (Riant.) Ah! la petite Paméla!..

GRESLIER.

Du tout. Je vais faire mon article. Je n'ai pas envie d'aller à l'imprimerie à onze heures. Décidément, nous en disons du mal?

MONTPELLIER.

Tout le mal possible. Abîmé!

ROUSSELE.

Abîmez tout plutôt, c'est l'esprit de l'église.

GRESLIER.

Allons, c'est bien.

(Il sort.)

JALON, entrant.

Eh! vous voilà donc, enfin? Je vous cherche dans toute la salle. Et ce Montpellier qui dissimule, qui vient voir sa pièce dans une baignoire. Que de modestie!

ROUSSELE.

Comment?

MONTPELLIER.

Ma pièce!

JALON.

Ne fais donc pas l'ingénu. Je viens du théâtre. Je sais que tu en es. Alexis et Léon viennent de me le dire à l'instant. C'est toi que l'on nommera.

MONTPELLIER.

Comment, ils m'ont mis de la pièce!

ROUSSELE.

Ils ne te l'avaient pas dit? Oh! c'est une perfidie.

MONTPELLIER.

C'est abominable! Et Greslier qui est parti pour l'abîmer!

ROUSSELE, riant.

Ah! ah! ah! Et c'est toi qui l'as empêché de faire un bon article!

MONTPELLIER.

Ma pièce! c'est bien différent. Je cours à l'imprimerie!

ROUSSELE.

Dépêche-toi. Rédige l'article toi-même. La pièce est charmante; elle fera de l'argent.

MONTPELLIER.

J'ai toujours du malheur comme cela!

(Il sort en courant.)

JALON.

Ma foi, c'est si mauvais!.. Je croyais bien qu'il avait fait sa part.

SCÈNE V.

(La loge n° 14.)

DURAND DE SAINT-JOSEPH, entrant dans la loge.

Il y a déjà un acte de joué. N'importe, il fallait bien prendre notre café...

GUSTAVE D'HOMÉLIE, le suivant.

Je trouve qu'on ne dîne plus si bien au café anglais...

DURAND.

Cependant le soufflé au rhum était passable. Mais on est mieux chez Véfour.

(Il lorgne.)

BATTU.

Ne regardez donc pas comme cela dans la loge à gauche : on a l'air de s'entendre avec les libéraux; cela peut nous compromettre. J'ai eu une affaire pour ça, moi.

DURAND.

Bah! on peut bien se regarder, se dire bonjour, sans offenser les ministres.

BATTU.

Oui, dans le particulier, on se voit, on dîne ensemble, et l'on se déchire le lendemain ; mais en public, on se doit à son opinion.

D'HOMÉLIE.

Votre opinion! Permettez-moi, messieurs, de trouver la plaisanterie excellente.

BATTU.

Comment donc, croyez-vous que le ministère nous donnerait cinq cents francs par mois à chacun, si nous ne pensions pas bien?

D'HOMÉLIE.

Vous pensez ministériellement, bon ; mais que le ministère change, que penserez-vous? Vous suivez en aveugles une route tracée. Moi, messieurs, j'ai un autre système : c'est d'aller toujours plus loin que le ministère. Aujourd'hui, je suis agraviado, apostolique, turc et ultramontain. C'est une porte que je m'ouvre, et j'ai l'air d'être indépendant.

DURAND.

Convenez, messieurs, que généralement on est bien injuste envers le ministère. Certainement l'administration est très-active, très-éclairée, très-paternelle, et... très-régulière dans ses paiemens.

D'HOMÉLIE.

Écoutons Durand : il fait un article.

BATTU.

Au fait, qu'est-ce que nous pensons cette semaine?

DURAND.

Dame, je ne sais pas trop... Il faudra s'informer dans les bureaux.

D'HOMÉLIE.

Ne vous inquiétez pas ; votre opinion vous arrivera demain, comme à l'ordinaire, dans le portefeuille d'un gendarme.

BATTU.

Ah! ah! ce qu'on appelle nos rédacteurs à cheval. C'est une mauvaise plaisanterie : j'ai eu une affaire pour ça.

D'HOMÉLIE, riant.

C'est ce pauvre Battu qui porte toujours le poids des iniquités du journal.

BATTU.

Vous en parlez à l'aise, M. d'Homélie. Vous avez la partie religieuse; c'est commode. Vos éditions du Psautier, vos publications de la Bible sont de meilleures entreprises que notre pauvre petite polémique. Aussi nous n'avons pas le moyen d'avoir une maîtresse à Feydeau, et de donner des dîners fins chez Laiter.

D'HOMÉLIE.

Allons, il y a de la jalousie. Qui est-ce qui vous empêche d'être pieux?

DURAND.

Mais, messieurs, le second acte est à moitié. Écoutez donc la pièce. Les auteurs sont des nôtres, parfaitement au ministère.

BATTU.

Ah! je n'écoute plus les pièces depuis que j'en rends compte. J'ai eu cinquante affaires pour ça. J'insérerai l'analyse que j'ai là dans ma

Poche, et qu'un des auteurs m'a donnée ce matin. Que la pièce soit bonne ou mauvaise, je m'en lave les mains.

D'HOMÉLIE.

C'est édifiant!

DURAND.

Au fait, le ministère devrait bien nous fournir aussi les articles littéraires, car c'est bien ennuyeux à faire. Eh! messieurs, on siffle de tous côtés.

BATTU.

Oh! c'est égal, j'en dirai du bien. Le baron me l'a recommandé.

DURAND, riant.

A propos, est-ce par ordre du ministère que vous avez si fort maltraité cette petite Paméla?

BATTU.

Moi! je ne m'occupe plus des actrices; j'ai eu trop d'affaires pour ça. C'est une gentillesse du dévot d'Homélie. Sans doute, c'est pour s'ouvrir une porte...

D'HOMÉLIE.

C'est une plaisanterie. Elle me tourmente

toujours pour que je parle d'elle, j'ai fini par le lui promettre, et j'ai tenu parole.

BATTU.

Voilà l'éloge qu'il a fait d'elle : « Mademoiselle Paméla a produit le plus grand plaisir dans Joconde : elle ne jouait pas. » J'ai eu des affaires pour moins que ça, moi.

DROMÉLIE.

Eh ! Messieurs, c'est une suite de mon système. Tenez, la voilà aux secondes loges. Elle n'a pas de rancune ; elle me sourit gracieusement. Voulez-vous parier qu'elle viendra ici pendant l'entr'acte ?

(On siffle.)

BATTU.

Ah ! que de sifflets. J'en ai le tympan brisé.

DURAND.

C'est la fin du second acte.

BATTU.

Ils ont beau siffler, ils ne me feront pas dire du mal de la pièce.

DURAND.

Si nous allions prendre un bol de punch au café de la Bourse ?

BATTU.

Idée ministérielle !

D'HOMÉLIE.

Je tiens assez à l'entr'acte, moi. Mais que vous disais-je ? Voilà ma pénitente.

PAMÉLA.

Comment ? vous venez nous voir, Messieurs, c'est très-bien de votre part. (Bas à d'Homélie.) C'est sûrement parce que je ne joue pas.

(D'HOMÉLIE, se lève et cause bas avec elle.)

D'HOMÉLIE.

Ah ! c'est bien méchant, ce que vous me dites là, Mademoiselle.

PAMÉLA.

Moi méchante, vous ne me connaissez pas !

D'HOMÉLIE.

Me bouderiez-vous ?

PAMÉLA.

Au contraire. Pourtant je ne m'attendais pas

à cela de votre part. C'est sûrement Mademoiselle Virginie qui m'a valu ce compliment là.

D'HOMÉLIE.

Virginie ? Vous me parlez du plus loin qu'il me souvienne.

PAMÉLA.

Vous dissimulez.

D'HOMÉLIE.

Voulez-vous des preuves de ma bonne foi ?

PAMÉLA.

Eh bien ! je vous prends au mot : nous verrons comment vous me traiterez à la pièce nouvelle.

D'HOMÉLIE.

Aussi bien que vous me permettrez de le faire.

PAMÉLA.

Vrai ?

D'HOMÉLIE.

Voulez-vous accepter demain un petit dîner chez Grignon ? Nous aurons quelques amis.

PAMÉLA.

Oh ! non, j'aimerais mieux être seuls. Quand il y a du monde, je suis timide comme tout.

D'HOMÉLIE.

Vous m'enchantez. Eh bien ! j'irai vous prendre.

PAMÉLA.

Ici, à deux heures après la répétition.

D'HOMÉLIE.

C'est convenu. A demain.

PAMÉLA.

A demain ; mais plus d'épigrammes !

(Elle sort.)

BATTU.

Eh bien, don Bazile, c'est arrangé !

D'HOMÉLIE.

Ah ! quel soupçon ridicule. En somme, c'est une bonne petite femme. Elle a fort bien joué dans la première pièce.

DURAND, riant.

Ah ! elle a de la méthode.

BATIU.

Je vous dirai, Messieurs, que le troisième acte est fort bien.

DURAND.

Et nous le trouverons charmant.

D'HOMÉLIE, riant.

Vous êtes des admirateurs, quand même.

BATIU.

Eh! mon dieu, M. d'Homélie, vous seriez bien embarrassé s'il vous fallait rendre compte d'un théâtre. On ne siffle pas un livre, ni un sermon; et vous avez vos coudées franches pour en faire l'éloge. Mais une pièce tombe à plat... Eh bien! nous avons des moyens délicats de ménager les œuvres des nôtres. Un ami se trouve sifflé, hué, conspué. Bien. Nous disons: Une légère opposition a empêché d'entendre le dénouement; ou encore: l'ouvrage est agréable, rempli de mots spirituels et de détails heureux; et au pis-aller, nous nous sauvons toujours avec la phrase: l'auteur est homme d'esprit; il prendra sa revanche.

DURAND.

D'ailleurs qu'importe! il ne s'agit pas de rai-

sonner, l'ouvrage est bon, il doit aller, et nous le soutiendrons, dussent les auteurs faire eux-mêmes quinze articles.

D'HOMÉLIE.

A la bonne heure.

FÉLIX, entrant.

Messieurs, je vous annonce avec satisfaction que je ne suis plus des vôtres. J'entre le premier du mois à la Pandore.

BATTU.

Félix, à la Pandore! Le ministère devient donc libéral?

FÉLIX.

Non, il devient avare, ladre; bref, il nous retire les fonds. Sans ma présence d'esprit, j'étais comme vous sur le pavé.

DURAND.

Est-ce un badinage?

BATTU.

Nos fonds nous sont retirés?

D'HOMÉLIE.

Alors, je me mets franchement dans la contre-opposition.

DURAND.

Sacrifiez-vous donc pour le ministère !

BATTU.

C'est abominable d'amortir ainsi les journaux ! Il n'y a plus de liberté de la presse ! Moi qui ai eu tant d'affaires pour ces gens là !

DURAND.

Heureusement, on m'a promis une place de censeur.

(On siffle encore.)

D'HOMÉLIE.

Oh ! vous aurez bien de la peine à soutenir la pièce.

BATTU.

La pièce ! Elle est détestable. C'est une horreur.

(Il siffle.)

D'HOMÉLIE.

Que faites-vous, mon cher ?

BATTU.

On nous retire nos fonds !... (Criant.) A bas la toile !... (Se tournant.) Des auteurs ministériels ! La pièce est détestable. Je vais faire un article fou-

droyant contre les auteurs, le directeur et le théâtre. Vous verrez cela demain. Je leur montrerai que j'ai de l'indépendance.

(Il sort.)

FÉLIX, se frottant les mains.

Cela m'est égal, j'ai une petite place.

(Il sort.)

D'HOMÉLIE.

Je suis bien heureux d'avoir plusieurs cordes à mon arc... Ma piété me reste.

(Il sort.)

DURAND.

Décidément, le ministère est perdu.

(Il sort.)

FIN.

TABLE.

	Pages
Avertissement de l'Éditeur.	j
L'Oraison funèbre.	1
Le Prêtre marié.	19
La Pièce de circonstance.	51
Le Philantrope.	79
La Quête.	165
La Morale de la Fable.	197
Le Prix de Vertu.	217
Le Tableau du Sacre.	259
Le Revers de la Médaille.	295

LES
TROIS QUARTIERS.

Prix : 4 francs, et 4 francs 50 cent. par la poste.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

LES TROIS QUARTIERS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR

MM. PICARD ET MAZÈRES.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS
AU THÉATRE FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI,
LE 31 MAI 1827.

Deuxième Édition.

A PARIS,

CHEZ LES ÉDITEURS :

LADVOCAT, LIBRAIRE, QUAI VOLTAIRE
ET AU PALAIS-ROYAL;

BARBA, COUR DES FONTAINES, N° 7.

ET AU MAGASIN DES PIÈCES DE THÉATRES,
DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

M DCCC XXVII.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Cette pièce est un événement, et par son succès et par les idées politiques qu'elle soulève. Une préface était nécessaire pour expliquer la pensée consciencieuse des auteurs. Je les tourmentais pour en obtenir une, quand une lettre d'un de leurs amis est venue aider leur lenteur et seconder mon impatience. C'est une confidence de l'amitié qui, tout indulgente qu'elle soit, n'en paraîtra pas moins, nous l'espérons, l'examen de la justice; je me trouve heureux de la publier.

Paris, ce 12 juin 1827.

LADVOCAT.

A MES AMIS

PICARD ET MAZÈRES.

Mes chers amis, je n'ai pu assister à la représentation de votre comédie nouvelle; mais vous aviez pourvu à ma consolation en me confiant le manuscrit d'un ouvrage que je me suis trouvé avoir lu tranquillement à la campagne, pendant qu'on a dû l'applaudir avec bruit au théâtre. C'est une situation piquante que celle de deux auteurs comiques jugés le même jour par la solitude et par la foule. Peut-être ne serez-vous point fâchés de connaître et de comparer l'avis du silence et l'arrêt des bravos. De nos jours, nos hommes de lettres, plus modestes que nos hommes d'État, doivent accepter toutes les responsabilités.

J'ignore comment vous ont traités les journaux : je me tromperais fort cependant si, par des raisons différentes, ils ne vous avaient tous rendu justice. Ils valent mieux qu'on ne croit, les journaux. Ils sont enclins à la malice, dit-on; mais ce qu'on ne remarque point

assez, c'est ce respect pour le vrai talent qui ne manque jamais aujourd'hui dans leurs sentences les plus sévères. De toutes les opinions qui nous divisent, il s'est formé une sorte d'opinion supérieure que j'appellerais celle de la raison et de l'esprit, et avec laquelle je ne sache pas qu'un homme de quelque valeur soit en ce moment brouillé. Le *Constitutionnel* a eu des éloges pour l'éloquence politique de M. de Châteaubriand; la *Quotidienne* n'en refuserait pas à une comédie de M. Étienne.

Vous, mes amis, qui avez si bien saisi le caractère de notre époque, j'espère, en supposant le cas le plus désespéré, celui de quelques censures mêlées aux louanges, j'espère, dis-je, que vous ne tomberez point dans ce lieu commun de colère contre les journaux, qui ne va pas aux gens d'esprit. Remerciez ceux qui vous ont encouragés, remerciez encore ceux qui vous ont critiqués, remerciez tout le monde, car la popularité d'un succès se constate par le blâme comme par l'éloge, et s'accroît par la discussion.

Je me doute que les jugemens portés sur votre pièce le lendemain, pleins des impressions du moment, des effets de la scène, du jeu des acteurs, ont été surtout des jugemens dramatiques. Moi, qui ai été privé de tout cela, moi, qui ai ri de ce rire solitaire peut-être plus rare et plus indépendant, je vous dois un compte-rendu plus sérieux, un jugement littéraire et politique.

Et d'abord, l'idée principale de vos *Trois quartiers* est ingénieuse et vraie; il y a plus, elle est hardie

et consolante. La vanité, cette maladie française, appartient et appartiendra sans doute à tous les régimes. Elle a fait largement les frais de notre vieux répertoire: en se rajeunissant, en prenant des formes et des objets nouveaux, elle peut, elle doit enrichir aussi la nouvelle comédie. Vous avez bien pensé de nous, puisque vous nous avez crus encore quelquefois ridicules. Les Français de la Charte seront aussi généreux que ceux de l'ancien régime; ils auront aussi le courage, moins étourdi pourtant, d'entendre de piquantes vérités.

La vanité a, de nos jours, plus de trois masques; mais vous en avez délicatement borné le tableau à trois nuances principales. C'est un grand art que de savoir se restreindre. Le cœur humain a quelque chose d'uniforme, même dans ses variétés. Vous l'avez senti, en ne nous montrant l'orgueil, tel qu'il se produit de nos jours, que dans trois positions distinctes : rue Saint-Denis, fier de ses vingt commis, et de l'*acquisition* d'un gendre; à la Chaussée-d'Antin, content à peine de ses millions; au faubourg Saint-Germain, bercé par le souvenir de ses aïeux. Jusqu'ici l'idée n'est que dramatique; j'oserais même dire qu'elle ne serait que commode, si vous n'aviez pas été au delà. Mais, amis du théâtre, vous n'avez pas sacrifié l'honneur de votre pays à la gaieté, et la bonne fortune d'un sujet comique est devenue en même temps l'image d'une réconciliation possible entre les partis, et une bonne pièce, une bonne action; car cela en est une, que d'apprendre aux opinions, au pouvoir lui-même, qu'il

y a une autre politique que celle de la haine; que nous avons tous assez souffert pour nous pardonner; que nos antipathies réciproques tiennent plus à d'anciennes préventions qu'à des causes réelles, qu'il existe encore de vieux préjugés, mais qu'il y a aussi dans les cœurs une générosité jeune et vive, et qu'enfin la société vaut mieux qu'elle ne paraît, et mérite plus qu'elle n'obtient.

Nous vivons à une époque de transitions; la grande affaire de la France, c'est l'union du passé et du présent, le mariage des antiques souvenirs et des droits nouveaux, la réalisation par les lois de ce que les mœurs ont déjà fait. Mes amis, le cœur seul peut ici vous louer pour la pensée touchante qui domine vos spirituelles épigrammes. Il est assez curieux que la comédie prenne l'initiative sur la politique. Oh! pourquoi tous les hommes d'État n'étaient-ils pas au parterre!

Je vous le repète, votre ouvrage me semble une œuvre de bonne foi. Votre gaieté a été impartiale comme la justice. Personne n'est immolé à personne. Vous n'avez voulu flétrir ni ces *pauvres* millionnaires qui ne sont plus des traitans, ni ces dignes gentilshommes qui ne sont plus des seigneurs. Votre Martigny a de la noblesse et de la générosité dans l'ame. On voit en lui l'homme un peu vain, mais la manière dont il oblige un ami fait deviner que son plus grand orgueil est encore celui de faire du bien. Votre vicomte Delbois est l'expression vivante du caractère le plus honorable, dont

le monde offre mille modèles, et dont je serais tenté d'appeler le rôle un commentaire animé de la Charte.

Il y a bien long-temps qu'au théâtre on plaisante sur la finance et sur la noblesse, sur les prétentions de tous les étages qui finissent toutes à la vanité. Mais que je vous sais gré d'être neufs sur un sujet si ancien! Vous êtes donc *actuels!* passez-moi ce mot, dans la manière dont vous peignez les ridicules fins et légers, qui ont remplacé les ridicules, autrefois tranchants, des parchemins et des écus. Au faubourg Saint-Denis, on ne s'indigne pas contre les grandes dames; on remarque seulement avec aigreur que quand elles viennent dans le magasin, *elles achètent, mais ne causent pas.* L'amour-propre de la banque est aussi vif, mais il est également aujourd'hui plus délicat. *Ces gens de qualité,* dit Martigny, *sont tous parens les uns des autres.* Au noble faubourg, on est si peu entêté des titres, que, comparant les positions sociales, parlant des regrets que la noblesse inspire à ceux qui en sont privés, un personnage s'écrie : *qu'ont-ils donc tant à nous envier!*

Le Desrosiers et le Desprès remplissent merveilleusement leur plaisantes fonctions dans la pièce. Si le nombre de ceux qui font fortune à Colombie n'est pas considérable, si cette figure paraît un peu de fantaisie, en revanche, notre Paris fourmille de gens qui exploitent la fortune des autres, et cette seconde physionomie qui anime continuellement la scène est d'une telle ressemblance que chaque famille aura reconnu cet ami intime qui ne manque à aucune, qui n'a pas toujours des décora-

tions, mais qui a toujours de l'appétit. Et puis ce personnage toujours présent se modifie et se nuance avec une variété très amusante. Protecteur avec la bourgeoisie, familier avec la banque, souple et courbé avec la marquise d'Olmare, il présente son Desrosiers avec une grande fécondité de moyens, et celui-ci a une certaine bonhomie qui le sauve de la charge. D'ailleurs, un homme qui *a vu Bolivar* et qui a des millions, doit obtenir au théâtre comme dans le monde une bienveillance particulière.

Au milieu de toutes ces vanités aigres ou risibles, images de celles qui circulent dans nos salons, vous avez présenté un contraste charmant dans vos caractères de femmes; elles forment le lien de votre pièce, comme dans le monde elles sont la conciliation de tous les rangs et de tous les états. Là, elles tempèrent par leurs sentimens doux et bienveillans la malice naturelle de Thalie, comme ailleurs elles rapprochent tout par leurs grâces. Ce tableau de trois amies de pension, qui, malgré la distance qui les sépare, sont restées unies, offre à nos passions ce spectacle d'une concorde toujours possible, lorsque l'on veut seulement mettre la main sur le cœur: voilà, selon moi, du sentiment, de la vérité, et une morale consolante. *Ah! si les hommes voulaient ne pas oublier le collége*, est un élan de l'ame dont il est impossible de ne pas sentir la vive communication, et dont le succès devrait bien ne pas s'arrêter au théâtre! Jenny ne parle pas avec moins de raison que la comtesse de Montfort, et

son amitié pour Georgette laisse aussi échapper un mot vrai, qui peint les heureux effets de l'éducation actuelle des femmes : moi avoir de l'orgueil! *et pourquoi donc? j'en vois beaucoup autour de moi; c'est peut-être pour cela que j'ai su m'en garantir.* La Marquise elle-même, plus âgée que vos jeunes femmes, ayant déjà perdu quelques-unes de leurs qualités pour prendre quelques-uns de nos défauts ; car, vers quarante ans, on dirait qu'elles se font hommes par la virilité de ridicules plus marqués, la Marquise d'Olmare, qui intrigue avec ferveur, se trouve douée de tous les travers que vous vouliez signaler! elle est intolérante; mais au fond elle est encore bonne, et, ne fût-ce que par orgueil aristocratique, capable d'excellentes actions. En fait de vertus, même accidentelles, il faut toujours prendre, sans trop savoir d'où cela vient.

Comme vos *Trois Quartiers* forment trois tableaux pleins de détails de mœurs et de l'esprit du moment, on pourrait bien vous dire qu'une pareille comédie rappelle le Gymnase; cela me semblerait à moi un éloge que le Théâtre-Français devrait mériter plus souvent.

Je ne vous parlerai pas de la question des genres que votre pièce pourrait soulever; ma lettre est déjà longue, et je ne voudrais pas ennuyer ceux qui m'ont tant amusé. Je vous ai donné beaucoup d'éloges ; ne vous en fâchez point, il y a encore plus de conscience que d'amitié dans mon analyse. Je serais bien attrapé si *les Trois Quartiers* n'obtenaient pas au théâtre le succès

que je leur prédis de la campagne. Cela regarde le public: on ne le fait pas voter comme on veut. Mais si par aventure la réussite ne répondait pas à votre attente, je vous consolerais d'avance par l'exemple d'un homme que j'ai beaucoup connu, puisque j'ai fait son éloge académique, par l'exemple de *Lesage* dont le *Turcaret* eût de la peine à s'établir, mais est resté et restera toujours. Je me résume : je crois à un succès. Je vous félicite donc, mes amis; et vous surtout, mon cher Mazères, je vous dis avec orgueil que moi non plus je n'ai point oublié le collége!

Du château de Bardy (Loiret), 3 juin 1827.

A. MALITOURNE.

LES

TROIS QUARTIERS.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
DESROSIERS, négociant.....	M.	Cartigny.
DESPRÉS, son ami.....	M.	Monrose.
MARTIGNY, banquier.....	M.	Michelot.
Le vicomte DELBOIS, colonel.....	M.	Firmin.
BERTRAND, marchand de nouveautés.	M.	Grandville.
GUSTAVE, son commis.....	M.	Lecomte.
Mme BERTRAND.....	Mme	Desmousseaux.
La marquise d'OLMARE.....	Mlle	Leverd.
La comtesse de MONTFORT, sa nièce.	Mlle	Dupuis.
JENNY, sœur de Martigny.....	Mlle	Brocard.
GEORGETTE, fille de Bertrand.....	Mlle	Despréaux.
HENRY, domestique de Martigny.....	M.	Faure.
Un Domestique de la Marquise.....	M.	Lafitte.

Le premier acte se passe à la rue Saint-Denis, chez Bertrand.

Le deuxième acte, à la Chaussée d'Antin, chez Martigny.

Le troisième acte, au faubourg Saint-Germain, chez la marquise d'Olmare.

PREMIER ACTE.

Le théâtre représente un salon au premier; trois fenêtres dans le fond, auxquelles sont suspendues en dehors des étoffes de tout genre; à gauche, une porte donnant dans les appartemens; à droite, un petit escalier tournant conduisant au magasin.

DEUXIÈME ACTE.

Un riche salon; lustres, tableaux, gravures, bronzes, candelabres, etc., etc, portes au fond, et des deux côtés.

TROISIÈME ACTE.

Un salon; portraits de famille; portes au fond et des deux côtés.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. Solomé, directeur de la scène, au Théâtre-Français.

LES

TROIS QUARTIERS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DESPRÉS, DESROSIERS.

(Ils entrent par la porte à gauche.)

DESPRÉS.

Arrivez donc, monsieur Desrosiers, arrivez donc! on vous appelle, on vous désire!...

DESROSIERS.

Vous êtes bien pressé, mon cher Després?

DESPRÉS.

Il me semble que vous devriez l'être plus que moi! vous êtes le marié, et je ne suis que le témoin! Il est

vrai que le modeste emploi de témoin présente plus de sécurité pour l'avenir. Ce n'est pas aujourd'hui : jamais mariage s'annonça-t-il sous de plus heureux auspices? On vous apporte tous les élémens du bonheur; d'abord, une belle dot!...

DESROSIERS.

Ma femme a du mérite, je n'en disconviens pas..... Mais je suis riche aussi..., et je connais tout le prix de ma fortune, parce que je l'ai gagnée! Mon histoire est toute simple. J'avais à peine vingt ans, lorsqu'au milieu du bouleversement général il me prend envie de m'expatrier; je pars, je m'embarque et je vogue vers l'Amérique méridionale. J'ai travaillé, j'ai fait le commerce avec les nouvelles républiques, je me suis enrichi..... Après douze ans d'absence, je reviens, je rencontre mon ancien ami Després... Je lui dis: Mon cher ami, me voilà! Je ne connais plus la France, je suis presque un sauvage; mais on est sauvage et on se marie..... Cherchez-moi donc une femme qui me convienne,... et surtout trouvez-moi de l'argent!

DESPRÉS.

Eh bien! qu'est-ce que j'ai fait? Moi, qui vois toutes les classes de la société; moi, qui suis le protecteur du commerce, l'ami de la Banque, le protégé de la no-

blesse; moi qui connais l'intérieur de toutes les familles, et qui pourrais même, au besoin, faire la biographie des demoiselles à marier... J'ai promis de vous improviser une union convenable! ai-je tenu ma parole? Après avoir modéré vos préventions qui s'élevaient un peu trop haut, je vous ai présenté chez M. Bertrand, le respectable doyen des marchands de nouveautés de la rue Saint-Denis. Vous avez demandé la main de sa fille; on s'est empressé de vous l'accorder; Vous signez le contrat aujourd'hui : je crois que vous n'avez pas à vous plaindre..... Et lorsqu'en moins de quinze jours, on se trouve marié... pour ainsi dire au débotté...

DESROSIERS.

Oui, mon cher... Oui, je vous ai déjà bien des obligations, mais je me trouve peut-être en position de vous en avoir encore de plus grandes!

DESPRÉS.

Parlez : de quoi s'agit-il? Vous savez que je ne me rebute pas facilement..... Les méchans m'appellent intrigant; je les laisse dire : mais je les défie bien de m'appeler égoïste. Egoïste! je ne sollicite jamais que pour les autres. Reçu dans les premières maisons de Paris, je me contente de mon revenu auquel je ne

touche pas; et pour prix des services de toute nature que je rends aux grands comme aux petits, je ne demande qu'un accueil amical, des invitations, des dîners, des cadeaux, des décorations! Je n'ai pas encore pu attraper la croix d'honneur, mais j'ai deux croix de Russie et l'ordre de l'Eperon d'or : c'est toujours quelque chose!....

DESROSIERS.

Mon cher Després, je n'ai pas de grands cordons à ma disposition, mais vous savez que ma reconnaissance...

DESPRÉS.

Je suis à vos ordres.

DESROSIERS.

Personne ne peut nous entendre?

DESPRÉS, allant à l'escalier.

Personne!..... le magasin est dans son coup de feu. Votre jolie future, mademoiselle Georgette, s'amuse à tenir les livres de commerce, dans le petit cabinet grillé; madame Bertrand, au comptoir, reçoit l'argent et rend l'appoint; le père Bertrand commande la manœuvre à la moitié de ses commis, qui déploient, mesurent et emballent les marchandises, tandis que l'autre moitié est en course pour les porter aux quatre

coins de Paris. La boutique est encombrée de femmes de campagne, de bourgeoises, de financières, d'actrices, de marquises!... Tous les rangs sont confondus : il n'y a de préférence que pour les riches!.....

DESROSIERS.

Mon ami, je suis bien en peine... Apprenez qu'hier soir, en rentrant chez moi, j'ai trouvé une lettre... une lettre du Hâvre.

DESPRÉS.

Ah! mon Dieu! est-ce que vos deux bâtimens...

DESROSIERS.

Au contraire! les cargaisons ont été vendues sur place, et bien au-delà de mes espérances;..... et mon troisième navire, que je croyais perdu, vient d'arriver triomphant dans le port. Ainsi, mon cher, ma fortune est doublée. Tenez... voyez... Voilà les traites qu'on m'annonçait hier, et que je reçois à l'instant.

DESPRÉS.

Votre fortune doublée! Ah! mon ami, vous savez si je vous aime! Mais où voyez-vous donc là un malheur?

DESROSIERS.

Comment! vous ne devinez pas? Maintenant que je suis à la tête d'un capital considérable, est-ce que je

peux épouser la fille d'un marchand qui n'a qu'une misérable dot de cent mille francs?

DESPRÉS.

C'est juste !

DESROSIERS.

Puisque je donne plus, est-ce que je n'ai pas le droit de prétendre à beaucoup plus?

DESPRÉS.

C'est du Barême tout pur.

DESROSIERS.

Ecoutez, Després. J'ai toujours eu de l'ambition, et depuis mon nouveau bonheur, j'en ai encore davantage !... J'ai fait cette nuit le plus joli rêve : j'épousais une demoiselle noble qui me donnait un titre, une charge à la cour !.... Si vous pouviez...

DESPRÉS.

Ah! que vous arrivez bien de Colombie ! A quoi bon courir le monde si vous le connaissez si mal? Vous rêvez déjà que toutes nos nobles héritières vont venir en foule briguer l'honneur de vous appartenir ! Ce n'est pas que les pauvres jeunes personnes soient bien esclaves des préjugés ! eh ! bon Dieu ! leur tendre cœur ne demande qu'à s'élancer au devant de ce qu'on appelle des mésalliances ; mais elles sont défendues par

un rempart de grand's mamans et de douairières hérissées de morgue et de vanité, et qui n'abaisseraient leur orgueil que devant des fortunes colossales... Et vous n'en êtes pas encore là!.. Il vous faudrait passer sur un pont d'or, pour arriver au noble faubourg!.. Croyez-moi, monsieur Desrosiers, croyez-en mon expérience, vous n'êtes mariable que sur la rive droite de la Seine!

DESROSIERS.

Puisque vous me l'assurez... A quoi sert donc l'argent? Eh bien! donnez-moi une fille d'agent-de-change?.

DESPRÉS.

De votre temps, il y a douze ans, les agens-de-change avaient des filles; mais ils n'en ont plus!

DESROSIERS.

Comment! ils n'ont pas de filles?

DESPRÉS.

Ils sont tous si jeunes! c'est tout au plus s'ils ont des femmes! Dans le notariat, je n'ai rien de disponible pour le moment... Mais attendez: au lieu de tâtonner et de chercher au hasard, pourquoi n'irions-nous pas droit à la source des richesses? Quoique absent de France, vous avez entendu parler d'un des plus riches et des plus honorables banquiers de la capitale, le jeune M. Martigny?

DESROSIERS.

J'ai été en correspondance avec lui.....

DESPRÉS.

Voulez-vous adorer sa sœur?

DESROSIERS.

Je ne demande pas mieux.

DESPRÉS.

Dix-neuf ans, des grâces, de l'esprit, cinq cent mille francs, deux beaux yeux!... Le tout en commandite dans la maison de son frère!...

DESROSIERS.

Ah! mon ami! des grâces, cinq cent mille francs! Vous savez que je suis vif et hardi dans tout ce que j'entreprends!.... Si vous arrangez cette affaire, vous pouvez compter...

DESPRÉS.

M. Martigny donne ce soir un grand bal.... Je vais sur-le-champ lui parler et entamer la négociation, tandis que vous, vous romprez avec ces petites gens!...

DESROSIERS.

Rompre! voilà le difficile. Les choses sont si avancées! Il faut des ménagemens: un éclat pourrait me nuire.

DESPRÉS.

On se tire de tout avec de l'esprit!....

DESROSIERS.

Je comprends bien, et je n'en manque pas!....

DESPRÉS, à part.

Oui, de l'esprit de négociant; tout juste ce qu'il faut pour faire fortune. (Haut.) Voyez, cherchez quelque expédient; moi, je me charge de vous présenter aujourd'hui à l'aimable Jenny...

DESROSIERS.

Jenny! quel joli nom!

DESPRÉS.

C'est un nom de la Chaussée-d'Antin. Silence! voici la rue Saint-Denis.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BERTRAND, MADAME BERTRAND, GEORGETTE.

(Ils entrent par le petit escalier.)

BERTRAND.

Point de crédit; au comptant, et on ne marchande pas: tout à prix fixe; c'est écrit sur l'enseigne! Ah! c'est vous, mon gendre! Votre serviteur, monsieur Després.

MADAME BERTRAND.

Respirons! la matinée a été bonne pour la vente!

Vous êtes ici, monsieur Desrosiers! Georgette! Georgette! Mais venez donc, mademoiselle.

GEORGETTE.

Me voici, maman.

MADAME BERTRAND.

Est-ce qu'on ne vous a pas dit que M. Desrosiers était ici?

GEORGETTE.

Pardonnez-moi, maman; et même cela m'a troublé dans une addition qu'il m'a fallu recommencer.

DESROSIERS.

Pauvre petite! je la trouble dans ses additions.

MADAME BERTRAND.

Eh bien! mon gendre, voici l'heureux moment qui approche.

DESROSIERS.

Oui, il approche l'heureux moment. Je ne sais que leur dire.

BERTRAND.

Vous devez être bien content?

DESROSIERS.

Très content, enchanté.

DESPRÉS.

Quand on se marie on est toujours gai... Mais on a une gaîté... concentrée.

MADAME BERTRAND.

Voyez comme ma fille est radieuse. Eh mais, riez donc, mademoiselle!

GEORGETTE.

Je fais ce que je peux, maman.

BERTRAND.

C'est pourtant à vous, monsieur Després, que nous devons l'acquisition de notre gendre.

MADAME BERTRAND.

M. Després ne ressemble pas à tant d'autres. Parce qu'il fréquente les hautes sociétés, il ne dédaigne pas les bourgeois.

DESPRÉS.

Braves et honnêtes gens que vous êtes! Lancé dans le tourbillon du grand monde, je vois toutes les supériorités de la capitale... Je dîne même chez elles... Pourquoi? parce que l'amitié et l'appétit sont naturellement de tous les quartiers : n'est-ce pas, papa Bertrand? Mais après avoir quitté les hôtels de l'aristocratie, après avoir fait le wisk de la marquise d'Olmare, quand j'ai vu tout ce que la finance a de plus brillant, quand j'ai fait les honneurs du salon de M. Martigny, c'est chez vous que je viens me délasser des fatigues de l'étiquette, et retrouver cet abandon, cette franchise et ces

mœurs patriarchales qu'on ne rencontre plus que dans le commerce!... Bons et modestes citoyens! voilà qui va vous payer de toutes vos vertus! Je vous donne un gendre distingué par les qualités de l'ame et de l'esprit, un homme qui a fait sa fortune et son instruction dans de longs voyages, qui a visité Buénos-Aires, Santa-Fé et Caracas, qui vient d'attacher son nom à l'émancipation du Nouveau-Monde, un homme qui a vu Bolivar... Car, vous ne le savez peut-être pas, madame Bertrand, il a vu Bolivar!....

MADAME BERTRAND.

Entends-tu, ma fille?

DESROSIERS, bas à Després.

Ne me vantez donc pas tant..., ils tiendront encore plus à moi.

BERTRAND.

Nous rendons justice au mérite de M. Desrosiers; mais il ne fait pas un trop mauvais mariage!.... Georgette a été élevée avec les premières demoiselles de Paris... une éducation de princesse! parce que, maintenant, la fille d'un marchand de nouveautés..... Dame! c'est que!... autrefois les négocians en étoffes avaient tout au plus trois ou quatre commis qui se promenaient les bras croisés dans la boutique. Aujourd'hui, quinze,

dix-huit, vingt commis : j'en ai vingt-deux, et tous occupés! Pourquoi cela? Parce que l'aisance plus répandue.... la laine plus délicatement travaillée.... le luxe qui est de toutes les classes.... le coton substitué à la toile..... nos relations avec l'étranger, et beaucoup d'autres causes!...Finalement, on gagne de l'argent et on marie ses filles.... On m'a expliqué cela au dernier collége électoral!....

DESPRÉS.

Et vous nous l'expliquez vous-même avec une profondeur...

BERTRAND.

Ah! à présent, nous autres marchands, nous sommes forts en littérature et en politique... Tenez, j'ai Gustave, un de mes jeunes gens, qui tourne fort joliment le couplet. C'est tout simple : il va si souvent au spectacle... le dimanche. Ah! ça, monsieur Després, vous nous ferez l'honneur d'assister ce soir à la signature du contrat?

DESPRÉS.

Certainement. (A Desrosiers.) Dites donc quelque chose.

BERTRAND.

Nous n'aurons pas autant de monde que le jour de la noce, chez Grignon!

MADAME BERTRAND.

Rien que la famille : trente-huit personnes. Nous les avons comptées : n'est-ce pas, Georgette?

GEORGETTE.

Oui, maman, trente-huit.

BERTRAND.

Vous verrez que la famille dans laquelle vous allez entrer n'est pas à dédaigner.

MADAME BERTRAND.

Il y a des confrères; un employé à la poste, deux au Trésor.

BERTRAND.

La veuve d'un commissaire priseur... Et puis le savant de la famille, un pharmacien.

MADAME BERTRAND.

Il est fâcheux que vos parens ne soient pas à Paris.

DESROSIERS.

Oui, c'est très fâcheux. Je regrette surtout mon oncle de Lyon : je lui avais écrit...

DESPRÉS.

Heureux Desrosiers! Ah çà, mes amis, je vous laisse: j'ai une affaire grave...

MADAME BERTRAND.

Monsieur Després ; en descendant, donnez donc un

coup d'œil à la corbeille que ma fille vient de recevoir.

DESROSIERS.

Oh! c'est vrai; moi qui ai envoyé la corbeille!

MADAME BERTRAND.

Georgette est bien contente : c'est d'un si bon goût! Excepté les bijoux tout a été pris dans notre magasin.

DESPRÉS.

Madame Bertrand sait concilier l'amour maternel et l'esprit du commerce. Au revoir, monsieur Bertrand, je vous salue de tout mon cœur. (Rencontrant Gustave qui entre par l'escalier.) Ah! c'est M. Gustave! il est tout en nage. Il a fait bien des courses, le pauvre garçon!

SCÈNE III.

GEORGETTE, BERTRAND, MADAME BERTRAND, DESROSIERS, GUSTAVE, portant deux pièces d'étoffe, et un sac d'argent.

GUSTAVE.

Madame, voilà le montant des factures que vous m'aviez remises; tout le monde a payé. Voici les deux pièces de popeline que vous m'avez chargé de prendre rue du Sentier.

MADAME BERTRAND.

Fort bien; je vais compter l'argent.

BERTRAND.

Avez-vous passé au tribunal de commerce, pour déclarer que j'accédais au contrat d'union de ce pauvre Morin?

GUSTAVE.

Je vous demande bien pardon, monsieur; on m'a fait attendre dans plusieurs maisons, et j'ai oublié...

BERTRAND.

Comment! vous avez oublié! encore une gaucherie! Hier, vous laissez la marchandise, et vous ne prenez pas l'argent!... depuis quelques jours vous faites tout de travers!...

MADAME BERTRAND,

Ne le grondez pas; il avait tant de choses à faire!

BERTRAND.

Fort bien! M. Gustave est votre favori!....

DESROSIERS.

Allons, allons, mon cher monsieur Bertrand, de l'indulgence pour ce jeune homme!

GUSTAVE.

Monsieur, je n'ai pas besoin... (Se reprenant.) Je vous remercie d'intercéder pour moi. Je vais retourner...

BERTRAND.

Restez, restez; je monterai au tribunal en allant en Bourse.

GUSTAVE.

Tout à l'heure, en rentrant, j'ai trouvé le clerc du notaire, qui vous attend dans votre cabinet; il est monté par le grand escalier.

BERTRAND.

C'est pour préparer le contrat! Venez avec moi, mon gendre!

DESROSIERS.

Avec grand plaisir!... sans doute....

GUSTAVE, à part.

C'est bien dur d'être obligé d'annoncer moi-même le clerc du notaire.

DESROSIERS, à part.

Être forcé de donner mon avis sur un contrat que je ne veux pas signer! Eh mais! la bonne idée! Si je faisais naître quelque chicane sur les articles... (Haut.) Monsieur Bertrand, nous n'aurons pas de difficultés!.... Madame et mademoiselle ne viennent pas avec nous?

BERTRAND.

Ah! bien oui! Est-ce que les femmes entendent quelque chose aux affaires? Venez donc, mon gendre, venez donc. (Ils sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

GUSTAVE, MADAME BERTRAND, GEORGETTE.

MADAME BERTRAND.

Un moment, s'il vous plaît, monsieur Gustave; j'ai à vous parler! et vous, mademoiselle, allez tenir ma place au comptoir. Va, cela ne durera pas long-temps! après ton mariage, tu seras une grande dame! tandis que ta pauvre mère... Ah! qu'il me tarde que M. Bertrand ait fini sa fortune! Une fois retiré, il pourrait encore gagner de l'argent en négociant sur le papier. Mais qu'est-ce que tu as donc, mon enfant? Toi qui étais si vive, si gaie... Tu es d'un triste...

GEORGETTE, regardant Gustave.

C'est que je réfléchis!

MADAME BERTRAND.

Tu auras le temps de réfléchir quand tu seras mariée! dépêche-toi de préparer la liste des invitations pour la noce..... Gustave nous fera le plaisir d'écrire les lettres...

GUSTAVE.

Moi, madame?

MADAME BERTRAND.

Sans doute; vous avez une si belle main! Et n'oublie pas d'inviter ton ancienne amie de pension, mademoiselle Martigny, avec qui tu as renoué connaissance l'autre jour.

GEORGETTE.

Cette bonne Jenny! J'avais promis d'aller la voir.

MADAME BERTRAND.

Tu iras, mon enfant, tu iras, et le plus tôt possible... La sœur d'un banquier et la fille d'un négociant, la différence n'est pas si grande. D'ailleurs mademoiselle Jenny est très bien. Je la regardais lorsqu'elle est venue faire des emplettes au magasin; elle a l'air très comme il faut..... Elle n'a rien marchandé..... Par exemple, nous n'aurons pas besoin d'écrire à ton autre camarade, la comtesse de Montfort.

GEORGETTE.

Il y a si long-temps que je ne l'ai revue!

GUSTAVE, occupé à feuilleter les registres.

Sa tante, la marquise d'Olmare, est venue hier soir; elle a choisi dix aunes de gros de Naples que je dois lui porter demain.

MADAME BERTRAND.

C'est fier, ces dames du faubourg Saint-Germain!

Ça achète, mais ça ne cause pas. Allons, descends, ma fille, descends.

GEORGETTE, en s'en allant.

Oui, ma mère. Ce pauvre M. Gustave, qui va être forcé de faire les billets d'invitation. (Elle descend.)

SCÈNE V.

MADAME BERTRAND, GUSTAVE.

MADAME BERTRAND.

A nous deux, monsieur Gustave! J'ai pris votre parti devant M. Bertrand; mais moi aussi je suis fort mécontente de vous.

GUSTAVE.

De moi, madame?

MADAME BERTRAND.

Oui, monsieur. Autrefois vous étiez le plus alerte et le plus intelligent de nos commis; quand on vous avait envoyé en course, vous reveniez sans avoir rien oublié, et vous nous racontiez toujours quelques drôles d'histoires que vous aviez apprises en route : vous étiez gentil, aimable....; vous contrefaisiez toutes les pratiques! vous amusiez tout le monde! Maintenant vous êtes distrait, bourru; vous regardez toujours en des-

sous, comme un tyran de mélodrame. Je sais que vous avez de l'amitié pour nous et que vous êtes content de voir que nous marions bien notre fille; je sais cela : mais il ne faut pas que la joie change votre caractère.

GUSTAVE.

Je vous remercie de vos avis, madame; je tâcherai de me corriger, de prendre sur moi...

MADAME BERTRAND.

Vous finiriez par vous faire haïr : il n'y a pas jusqu'à mon gendre que vous n'ayez l'air de bouder.

GUSTAVE.

Lui, madame! Tout à l'heure je viens d'exprimer devant vous combien je lui savais gré de ce qu'il voulait bien prendre ma défense.

MADAME BERTRAND.

C'est bon, c'est bon!... Il y avait dans votre ton un petit air qui ne m'a pas plu..., et que vous avez encore en me parlant de lui. Prenez garde, c'est que M. Bertrand se fâcherait.

GUSTAVE.

Madame n'a pas autre chose à m'ordonner?

MADAME BERTRAND.

Non : retournez au magasin, et que je n'entende pas parler de disputes.

GUSTAVE.

Je ne cherche querelle à personne. (A part.) Ce n'est pas à mes camarades que je voudrais chercher querelle; je sais bien à qui ! (Il descend.)

SCÈNE VI.

MADAME BERTRAND, ensuite DESROSIERS.

MADAME BERTRAND.

J'ai peur que ce jeune homme ne se dérange. Est-ce qu'il aurait quelque amourette? Oh! non; je m'en serais aperçue tout de suite.

DESROSIERS.

Madame, M. Bertrand vous prie de passer dans son cabinet : le clerc du notaire a besoin de quelques renseignemens.

MADAME BERTRAND.

M. Bertrand, qui dit que les femmes n'entendent rien aux affaires! il est obligé de m'envoyer chercher. Je les entends mieux que lui, et si je n'avais pas de la tête pour deux..... Ah! monsieur Desrosiers, que je suis heureuse de vous donner ma fille! (Elle rentre.)

DESROSIERS.

Et moi donc... Ma bonne belle-mère!

SCÈNE VII.

DESROSIERS, seul.

Les diables de gens! pas moyen de trouver un seul prétexte... Aussitôt que j'élève une difficulté, M. Bertrand se dépêche de céder, et je ne peux pas amener la plus petite discussion. Je n'ai jamais vu un homme si contrariant... il fait tout ce que je veux. Després ne revient pas... J'ai bien envie de me sauver... Oh! non; en conscience ce serait mal!....

SCÈNE VIII.

DESROSIERS, DESPRÉS.

DESPRÉS, montant rapidement le petit escalier.

Ah! mon ami, quelle découverte je viens de faire! Tout nous réussit, tout nous seconde! Mais d'abord, sachez que j'ai vu votre futur beau-frère.

DESROSIERS.

Déjà?

DESPRÉS.

J'avais pris votre cabriolet: j'allais comme le vent. Au coin du boulevard, devant la porte Saint-Denis, je trouve un embarras de voitures, et, par le hasard le

plus heureux, j'accroche une calèche... C'était celle de M. Martigny, qui revenait du Diorama. Je m'élance à la portière...

DESROSIERS.

Bon! Vous lui avez parlé de moi?

DESPRÉS.

J'ai glissé quelques mots; mais ne pouvant pas aborder la grande question, je lui ai demandé un moment d'entretien, et à trois heures précises nous le trouverons à la Banque. De plus, j'ai la permission de vous amener à son bal : c'est une grande faveur. Un bal où sera tout Paris! Quand je dis tout Paris..., les gens distingués. Votre ancienne famille Bertrand n'y sera pas, vous pouvez être bien tranquille ! il avait déjà refusé trois cents invitations..... Mais à son ami Després...

DESROSIERS.

Vous êtes un homme charmant !

DESPRÉS.

Je le sais bien! Maintenant, apprenez que vous êtes sauvé ! Où en êtes-vous ici?

DESROSIERS.

Ah! mon cher, ils tiennent à moi! ils y tiennent!... et je ne peux pas leur en vouloir, c'est si naturel !

DESPRÉS.

Eh bien! l'amour, oui, l'amour qui se mêle de tout vient d'arriver à votre secours!... Écoutez-moi : j'accourais en toute hâte ; je traversais le magasin ; votre jolie prétendue était au comptoir ; elle tenait son ouvrage d'une main, son aiguille de l'autre, et restait dans la plus stricte immobilité!... En passant, je l'ai saluée gracieusement, comme je salue toujours ; elle n'a pas fait la plus légère attention à moi!... Alors j'ai cherché quel objet pouvait ainsi captiver son attention, et j'ai vu bien distinctement qu'elle était dirigée sur M. Gustave, qui venait de descendre.

DESROSIERS.

M. Gustave!

DESPRÉS.

Oui, ce petit commis champenois, qui se mêle parfois de faire le goguenard avec nous! Je ne sais quel mouvement, ou plutôt quel instinct de curiosité m'a porté à pousser plus loin mes observations. Sans aucune espèce d'affectation, je me suis mis à causer politique avec deux autres jeunes gens du magasin, et cependant je ne perdais de vue ni M. Gustave ni Mlle Georgette! Tout en déployant une pièce de jaconnas, le jeune homme jetait des regards en dessous sur la jeune per-

sonne, qui, dès qu'elle s'en apercevait, reprenait vivement son ouvrage, tandis qu'alors le jeune homme, interrompant le sien, avait les yeux comme attachés sur la jeune fille avec une expression plus amoureuse et par conséquent plus niaise qu'on ne peut se le figurer! Tout à eux-mêmes! seuls dans l'univers au milieu de vingt personnes, je les voyais causer des yeux, et vous savez que le langage des yeux marche avec la rapidité de l'éclair!... En cinq ou six secondes ils ont eu cinq ou six conversations... des conversations suivies!..

DESROSIERS.

En vérité! Et vous en concluez...

DESPRÉS.

J'en conclus qu'il y a regrets... sympathie... amour!

DESROSIERS.

Oui, il y a amour!... Et quand je me rappelle l'humeur de M. Gustave, la tristesse de ma future... mille petites circonstances... Est-ce que vous ne vous étiez pas déjà aperçu?...

DESPRÉS.

Pardonnez-moi;... mais comme jusqu'ici vous vouliez épouser,... j'avais cru inutile et même inconvenant... de vous avertir... Quand on est marié, on ne doit pas savoir....

DESROSIERS.

C'est juste!....Ce petit commis! oser élever ses prétentions jusqu'à la fille de son patron.... et se faire aimer... de préférence à moi! Eh mais! j'oublie que cela m'est utile! mon ami, mon cher ami Després, je sais ce que j'ai à faire. Laissez-moi seul; je vais leur parler avec feu, avec éloquence.

DESPRÉS.

Oui, avec éloquence!... en avez-vous?

DESROSIERS.

J'en avais avant mon départ pour l'Amérique! J'étais clerc d'avoué! Si dans une demi-heure vous ne me retrouvez pas libre et dégagé de ma parole!...

DESPRÉS.

Justement, la marquise d'Olmare m'a prié de lui louer pour demain une loge au théâtre de Madame. Ce n'est pas loin, j'y cours!...

DESROSIERS.

Ah! vous vous chargez...

DESPRÉS.

Oui; cela m'arrive souvent!... Je paie la loge, on me rembourse le prix, et l'on m'offre un coupon : c'est l'usage. Il faut dire au jeune Gustave que vous voulez lui parler, n'est-ce pas? Allons, du cou-

rage..... quel diable! vous n'êtes pas fait pour végéter.....

DESROSIERS.

Non, je ne suis pas fait pour végéter au milieu de leur laine, de leur coton, et de leurs parens pharmaciens!...

DESPRÉS, appelant.

M. Gustave! M. Gustave!

DESROSIERS.

Je vais lui parler... Je ne sais pas encore ce que je lui dirai; mais livrons-nous à nos inspirations, et ne perdons pas la tête.

DESPRÉS.

Du sang-froid, du calme. (A Gustave.) Jeune homme, voilà M. Desrosiers qui voudrait causer avec vous. (A Desrosiers.) Et surtout de beaux mouvemens... partant de l'ame... si vous pouvez!

(Il descend.)

SCÈNE IX.

GUSTAVE, DESROSIERS.

GUSTAVE.

Vous voulez causer avec moi, monsieur?

DESROSIERS.

Oui, jeune homme; les momens nous sont chers, expliquons-nous donc clairement et avec franchise.

GUSTAVE.

Je suis prêt à vous répondre, monsieur. (A part.) Est-ce qu'il aurait envie de me chercher querelle? Je le voudrais.

DESROSIERS.

M. Gustave, croyez-vous que les sentimens secrets d'un jeune homme sans expérience puissent échapper à ma pénétration? Le croyez-vous?

GUSTAVE.

Vous m'avez dit que vous alliez me parler clairement, et je ne vous comprends pas.

DESROSIERS.

Vous allez me comprendre... Il y a quinze jours, je me suis présenté dans cette maison; j'ai demandé la main de Mlle Bertrand; j'ai été agréé par le père, par la mère!.. la jeune personne elle-même n'a pas dédaigné

mes soins... La vanité ne m'aveugle pas sur mes qualités, et j'avoue que ma fortune a pu contribuer à me rendre un parti convenable.

GUSTAVE.

C'est fort possible!

DESROSIERS.

Mlle Georgette est charmante! Je serais heureux et fier de devenir son époux; mais, je l'avoue, je gémirais si mon bonheur devait faire le malheur d'un rival....

GUSTAVE.

Que dites-vous, monsieur? (A part.) Aurait-il deviné?

DESROSIERS, à part.

Il se trouble. Nous ne nous étions pas trompés. (Haut.) M. Gustave, j'adore Georgette.... je ne crois pas lui être désagréable... On va publier les bans... La corbeille est donnée... On doit signer le contrat ce soir... Eh bien! tel que vous me voyez, je me sens capable d'un sacrifice... bien cruel sans doute, mais que j'aurai la force d'accomplir si l'honneur me le commande, et si mon union doit coûter un soupir, un regret, à celle dont j'étais digne d'assurer la félicité!

GUSTAVE.

Ah! monsieur, que j'étais loin de m'attendre! (Bas.) Moi qui le croyais avide, intéressé...

DESROSIERS.

Mon jeune ami,.. oui, mon jeune ami, regardez-moi sans aucune crainte!... vous aimez Georgette.

GUSTAVE.

Moi, monsieur? Eh bien oui! de toutes les forces de mon ame! Votre confiance encourage la mienne, et voilà déjà que j'éprouve le besoin de vous ouvrir mon cœur.

DESROSIERS.

Parlez, parlez!... le mien a besoin de vous entendre. (A part.) Je ne m'en tire pas trop mal!....

GUSTAVE.

Depuis six mois que je suis ici, je n'ai pu voir Mlle Georgette sans l'aimer. Je ne suis pas tout-à-fait sans fortune. Mon père est un négociant de Reims, qui jouit de quelque aisance! Mais je suis si jeune qu'il ne songe pas encore à m'établir... Cependant M. et madame Bertrand m'avaient pris en amitié... Je me flattais que dans un an... dans deux ans, peut-être!.. mais vous avez paru... et tout a changé pour moi! Faut-il vous le dire? dès le premier moment, je vous ai vu avec une espèce de haine, et tout-à-l'heure encore j'aurais été bien aise que vous me cherchassiez querelle,... parce que...

DESROSIERS.

Vraiment? comme vous y allez, jeune homme.

GUSTAVE.

Ah monsieur! je ne soupçonnais pas toute la beauté, toute l'élévation de votre ame...

DESROSIERS.

Ni moi non plus, mon cher; mais cela m'est venu comme un coup de foudre!.... Voyons!... causons comme de vieux amis... Vous croyez-vous aimé de Georgette?

GUSTAVE.

Ah monsieur! jamais je n'ai osé! Mais non, sans doute! je ne suis pas aimé, puisqu'elle vous épouse!

DESROSIERS.

Cela ne prouve rien! on aime une personne... on en épouse une autre....

GUSTAVE.

Eh! monsieur, par quelles qualités aurais-je pu mériter son affection? Quelquefois cependant j'ai eu l'orgueil de penser... Il me semblait qu'elle aimait à se trouver avec moi; que mon caractère lui plaisait; que je la faisais rire : car nous étions fort gais avant votre arrivée.

DESROSIERS.

La remarque est très flatteuse! et c'est moi qui suis venu causer tant d'inquiétudes... Je serais assez cruel

pour les prolonger, pour désunir deux cœurs formés l'un pour l'autre?... Non, ma résolution est prise.... et dès ce moment je renonce...

GUSTAVE.

Quoi! monsieur, vous pousseriez la générosité...

DESROSIERS.

Hélas! ne vaut-il pas mieux être généreux avant le mariage, que jaloux après la cérémonie?....

GUSTAVE.

Ah! monsieur, vous êtes mon bienfaiteur, mon ange tutélaire!

DESROSIERS.

Ce bon jeune homme! il m'embrasse avec une effusion! Oui, je suis votre ange tutélaire! J'entends du bruit; on monte! C'est elle! Restez, mon ami, restez... et laissez faire à mon zèle. (A part.) Décidément, j'en sortirai avec tous les honneurs d'un beau caractère!

SCÈNE X.

GUSTAVE, GEORGETTE, DESROSIERS.

GEORGETTE, se plaçant entre eux avec inquiétude.

Pardon, messieurs; mais voyant que votre entretien se prolongeait... je ne sais pourquoi... C'est un enfantillage de ma part... mais j'ai craint!... Depuis quelque temps... M. Gustave a l'humeur si querelleuse... J'ai cru pouvoir me permettre... On a besoin de vous au magasin, M. Gustave.

DESROSIERS.

Rassurez-vous, mademoiselle, nous sommes tous les deux de la meilleure intelligence! Venez, mon jeune ami!

GEORGETTE.

Eh bien! je croyais qu'ils voulaient se battre, et les voilà....

GUSTAVE, passant au milieu.

Ah! mademoiselle, vous voyez l'homme le plus délicat, le plus généreux!...

GEORGETTE.

Vraiment! je suis charmée de vous entendre, vous,

M. Gustave, faire l'éloge de l'homme qu'on me destine; (à part.) je ne m'y attendais pas.

DESROSIERS, bas à Gustave.

Elle vous aime; il n'y a pas de doute.

GEORGETTE.

Et quel est donc ce grand acte de générosité qui vous jette dans l'admiration ?

GUSTAVE.

Apprenez, mademoiselle, que le bon M. Desrosiers est prêt à renoncer à votre main, s'il faut que votre union avec lui vous coûte un soupir, un regret!... Voilà ses propres paroles.

GEORGETTE.

Prêt à renoncer à moi!... Serait-ce vrai, monsieur?

DESROSIERS.

Mademoiselle, si les circonstances étaient moins pressantes, je ne me permettrais pas de vous interroger avec autant de franchise, et même de brusquerie... mais vos parens sont là; nous n'avons pas un moment à perdre. N'est-il pas vrai, mademoiselle, que je n'ai pas eu le bonheur de vous plaire?

GEORGETTE.

Eh! mais, monsieur, vous me plaisez beaucoup en ce moment.

DESROSIERS.

N'est-il pas vrai que nous ne serions pas heureux ensemble ?

GEORGETTE.

Je le crains.

DESROSIERS.

Elle est charmante! Vous l'entendez ? c'est vous qu'elle préfère.

GEORGETTE.

Comment? lui ! je n'ai pas dit cela.

DESROSIERS.

Sachez, mademoiselle, que cet aimable Gustave vous aimait en silence ; qu'il était décidé à faire le sacrifice de son amour si vous m'aviez préféré à lui. Mais heureusement, c'est-à-dire malheureusement... vous ne me préférez pas...

GEORGETTE.

Quoi ! monsieur, vous consentiriez ?....

DESROSIERS.

Oui, mademoiselle! je serai récompensé de ce douloureux sacrifice par la joie que je vous cause, par votre bonheur, (à part.) et par mon nouveau mariage !...

GEORGETTE.

J'entends mon père ! je me sauve!.

DESROSIERS.

Ne vous éloignez pas... Restez dans ce salon... Moi, je me charge d'applanir toutes les difficultés.

SCÈNE XI.

MADAME BERTRAND, BERTRAND, DESROSIERS.

BERTRAND.

Voilà qui est fini, grace à Dieu! Eh bien! mon cher monsieur?

DESROSIERS.

Ah! mon cher M. Bertrand! ma chère Mme Bertrand!

BERTRAND.

Qu'avez-vous donc?

DESROSIERS.

Vous êtes un homme... capable, Monsieur Bertrand; vous êtes un excellent père, et, comme le bonheur de votre fille n'en sera pas moins assuré, vous n'aurez pas besoin de faire comme moi un effort de courage!...

BERTRAND.

Ah mon dieu! que signifie ce ton grave et imposant que vous prenez-là?

DESROSIERS.

Mon ami, c'est sur vous que je compte pour faire entendre raison à madame Bertrand, dont la vive sensibilité... (à part.) Je ne sais comment m'y prendre.

MADAME BERTRAND.

Que voulez-vous dire, mon gendre?

DESROSIERS.

Votre gendre? Ah! c'est un titre dont j'aurais voulu me glorifier! hélas! il faut y renoncer!

BERTRAND.

Renoncer!

DESROSIERS.

Ne me croyez aucun motif injurieux, ni à vous ni à votre famille! mais il ne m'est que trop prouvé que je ne suis pas aimé de l'intéressante Georgette.

BERTRAND.

Ah! Il faudra bien quelle vous aime!

DESROSIERS.

Écoutez-moi, mes amis; car je vois qu'il faut sur-le-champ frapper les grands coups! Votre fille n'a pas d'attachement pour moi; mais, par un système de compensation bien entendu, elle en a pour un autre!

MADAMDE BERTRAND.

Pour un autre! et quel est donc?...

DESROSIERS.

Votre favori, Madame Bertrand; ce jeune homme charmant, qui fait tout de travers depuis quelques jours.... c'est la jalousie qui le poussait hors de lui. Mais quand vous aurez comblé ses vœux... quand vous aurez consenti....

BERTRAND.

Jamais!.. Un petit commis.... sans état....

DESROSIERS.

Ah! je le sais! mais avant d'être uni à vous par les liens du sang, ne l'est-il pas par ceux de l'amitié et du commerce? Vous devez voir en lui votre élève.... votre associé.... votre successeur!... Venez, mon cher Gustave, venez aimable Georgette, venez m'aider à fléchir.....

SCÈNE XII.

GEORGETTE, BERTRAND, MADAME BERTRAND, DESPRÉS, DESROSIERS, GUSTAVE.

DESPRÉS.

Les voilà! J'ai tout appris.... tout entendu.... Je vous les amène. (Bas à Desrosiers.) Il paraît que l'affaire marche à merveille.

BERTRAND.

Approchez, Mademoiselle. Comment! vous avez eu l'audace de déclarer à Monsieur que vous ne l'aimiez pas, et que vous aimiez M. Gustave?

GEORGETTE.

Je n'ai pas dit que j'aimais M. Gustave.

BERTRAND.

Petite hypocrite!

MADAME BERTRAND.

Ah Gustave! comme vous m'avez trompée!.. Voyez maintenant, quel scandale!... comme on va jaser dans e quartier. Le notaire averti; nos trente-huit parens qui vont venir ce soir!...

DESROSIERS.

Mais réfléchissez donc!... Si vous voulez être raisonnables, il y aura toujours un mariage : vos trente-

huit parens ne sauront rien, puisqu'il ne me connaissent pas; il n'y aura que les noms du futur à changer sur le contrat.

BERTRAND.

Point du tout; il faudra aussi changer les articles! Je n'irai pas faire à ce jeune homme tous les avantages que vous aviez exigés.

GUSTAVE.

Ah Monsieur! ne suis-je pas trop heureux, si vous daignez m'accorder la main de votre fille?

DESROSIERS.

Allons, madame Bertrand, cédez à nos prières!

DESPRÉS.

Monsieur et madame Bertrand, car il est temps enfin que je prenne aussi la parole! J'ai admiré en silence les nobles procédés de mon honorable ami; mais je me croirais coupable si je ne m'efforçais pas de désarmer votre rigueur! Non, vous ne consommerez pas le malheur de votre fille!

MADAME BERTRAND.

S'aviser d'aimer sans m'en prévenir!

DESPRÉS.

Ah! Madame, si l'on ne devait aimer qu'avec l'autorisation maternelle....

BERTRAND.

Voilà ce que c'est, Madame, de l'avoir fait élever dans ce fameux pensionnat où elle a pris des idées et des sentimens romanesques!

GUSTAVE.

Ah croyez!...

MADAME BERTRAND.

Taissez-vous, Monsieur, et descendez au magasin.

DESPRÉS.

Nous vous laissons, famille estimable. (Bas à Desrosiers.) Il ne faut pas oublier que M. Martigny nous attend. (Haut.) Mais nous reviendrons bientôt jouir du tableau de votre bonheur!

DESROSIERS.

Oui, nous reviendrons, famille estimable, jouir du tableau....

BERTRAND.

Ah madame Bertrand!

MADAME BERTRAND.

Ah monsieur Bertrand!

GEORGETTE.

Mon père!

BERTRAND.

Descendez, Mademoiselle.

(Ils descendent.)

DESPRÉS.

Ne perdons pas une minute, et partons vite pour la Chaussée-d'Antin!....

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTIGNY, DESPRÉS.

MARTIGNY, tenant des papiers et des lettres ouvertes.

Sauvons-nous, mon cher Després, sauvons-nous! J'ai cru que je ne pourrais pas échapper à l'armée de tapissiers qui envahit tous mes appartemens! Je veux me réfugier au rez-de-chaussée.... Je trouve la réserve de Tortoni qui venait d'y établir son quartier général. Me voilà forcé de battre en retraite dans ce salon pour signer mon courrier.

(Il s'assied.)

DESPRÉS.

Ah! monsieur Martigny, quel luxe! quel éclat! quelle magnificence! C'est un bal qui fera époque!...

MARTIGNY.

Il sera beau, n'est-ce pas? Tout cet hiver, je n'entendais vanter que les fêtes données par des banquiers

allemands, hollandais... par des ambassadeurs!... J'ai voulu montrer de l'esprit national! il me coûtera un peu cher; mais c'est de l'argent bien placé.

DESPRÉS.

N'entre-il pas aussi un peu d'amour?...

MARTIGNY.

D'amour! que voulez-vous dire?

DESPRÉS.

Monsieur Martigny, vous m'avez permis et même ordonné de vous parler toujours avec franchise. On dit dans le monde que vous voulez vous marier; et que, pour plaire à une belle dame que l'on ne nomme pas....

MARTIGNY.

Ah! on ne l'a nomme pas?

DESPRÉS.

Non; mais vous ne pouvez prendre une femme que dans la finance ou dans l'armée; et c'est, sans doute, la veuve du lieutenant général....

MARTIGNY.

Mon cher Després, trêve de conjectures!... c'est mon secret.

DESPRÉS.

Je ne dirai plus rien.

MARTIGNY.

Mais, à propos de mariage! votre M. Desrosiers que vous venez de me présenter, me paraît un parti très convenable pour ma sœur, sous le rapport de la fortune.... Je n'ai eu qu'à me louer de lui dans nos relations de correspondance, et tout à l'heure...

DESPRÉS.

Vous avez dû le trouver très bien?

MARTIGNY.

Il m'a paru un peu simple... sans usage...

DESPRÉS.

Il arrive du nouveau monde, et n'a jamais vu que la société des républiques du sud! mais il fera comme elles; il se formera! et je l'introduis à trop bonne école....

MARTIGNY.

Flatteur! mais il voulait être présenté à ma sœur avant l'heure du bal; c'est un empressement fort naturel!....

DESPRÉS.

Je vais vous l'amener. Je dois aller le prendre ici près, (à part.) chez le carossier où il est allé commander une voiture. La fortune lui tourne la tête, et le cabriolet vient d'être répudié comme la demoiselle de la rue Saint-Denis.

MARTIGNY.

Eh bien! nous l'attendons. J'ai déjà annoncé sa visite à Jenny! Revenez avec lui, Després, car j'ai besoin de vous. Vous savez que je vous ai nommé mon grand maître des cérémonies.

DESPRÉS.

Et c'est une dignité dont je sens tout le prix!... Si la reine du bal n'est pas enchantée, ravie, séduite!...

MARTIGNY.

Després, je vous ai déjà dit....

DESPRÉS.

Je me tais.... je respecte ce grand mystère. (A part.) C'est quelque fille de maréchal de France! Il faudra bien que je devine! s'il se marie sans que je m'en mêle, c'est un vol qu'il me fait.

SCÈNE II.

MARTIGNY, seul.

Original! parasite!... complaisant!... mais on se moque de ces gens là, et on les reçoit! on s'en amuse, et l'on s'en sert! Il y a des momens où je trouve tout simple que les rois aient des flatteurs et des courtisans! (Se levant.) Non certainement, je ne mettrai pas Després

dans ma confidence : je n'y mettrai personne!... c'est un secret que la comtesse de Montfort ignore elle-même! Que j'ai été injuste envers elle dans ma visite d'hier! Parce que je n'ose pas lui déclarer mon amour, je m'avise de lui chercher querelle! De la timidité!... moi!... cela me fait rire!... soyons franc! c'est plutôt de l'orgueil!... la crainte d'être humilié par un refus! Sa tante, cette marquise d'Olmare est si vaine! souffrira-t-elle que sa nièce épouse un banquier? un banquier de l'opposition! c'est comme une tâche que j'irais faire à leurs armoiries! Cette belle comtesse, elle est si coquette! Ah! il faudra bien que nous signions notre paix pendant le bal!...

SCÈNE III.

MARTIGNY, DELBOIS, HENRY.

HENRY, annonçant.

M. le vicomte Delbois.

MARTIGNY.

Le cousin de la comtesse!

DELBOIS.

Bonjour, mon cher Martigny.

MARTIGNY.

Est-ce que vous ne viendriez pas au bal?

DELBOIS.

Si fait; mais je voulais.....

MARTIGNY.

Henry, attendez un moment.

(A Delbois.)

Je suis à vous... trois signatures à donner!... vous permettez... (Il s'assied.) *Rio Janeiro, Turin, Lisbonne.*

DELBOIS, à part.

Je suis toujours embarrassé avec lui : je ne sais comment faire cette demande!...

MARTIGNY, se levant.

Henry! on portera ces lettres aux légations de Sardaigne et de Portugal. Je suis assez utile à leur gouvernement pour qu'ils veuillent bien faciliter et accélérer ma correspondance.

DELBOIS.

Il a vraiment l'air de traiter d'égal à égal.

(Henry sort.)

SCÈNE IV.

MARTIGNY, DELBOIS.

MARTIGNY.

Pardon, mon cher vicomte! que je suis aise de vous voir..... car hier, à ce concert, je vous ai à peine entrevu ; vous étiez si occupé! ce beau duo de Moïse que l'on vous a redemandé!....

DELBOIS.

Ah! mademoiselle votre sœur l'a chanté avec tant d'ame! d'expression!....

MARTIGNY.

Et vous l'avez fort bien secondée! vrai ; vous avez un beau talent, pour un colonel. Vous allez enfin me dire pourquoi vous êtes mandé à Paris? Est-il vrai que vous êtes menacé de perdre votre régiment? Je n'ai aucun crédit à la cour ni chez les ministres, et je ne me soucie guère d'en avoir ; mais si je pouvais être utile à un homme que j'estime, je serais prêt à vaincre mes répugnances.

DELBOIS.

Vous êtes trop bon! mon affaire est bien simple....

J'assistais, avec mon corps d'officiers, à une cérémonie : une discussion de préséance s'est élevée ; j'ai vivement soutenu mes droits, qui même ont été appuyés par le préfet et le commandant de la division ; mais des gens plus puissans qu'eux ont écrit.... De là, des calomnies..... des délations..... et le ministre m'a ordonné de me rendre à Paris!

MARTIGNY.

Quelles intrigues!.... J'aurai ce soir de grands personnages.... car ils ne nous aiment pas et viennent à nos fêtes. Je n'ai point besoin de vous dire avec quel zèle je parlerai de vous! mais pourquoi votre père n'userait-il pas de son crédit?... un pair de France!

DELBOIS.

Vous savez qu'il est absent; d'ailleurs, mon père a ses opinions..... et moi, j'ai les miennes!.... Tenez, mon cher Martigny, je suis humilié, dégoûté! Il existe encore beaucoup de gentilshommes, fiers de leur naissance, méprisant tout ce qui n'est pas noble, qui regrettent un temps qui ne peut plus revenir!.... Grâce au ciel, je ne suis pas du nombre, et je ne m'abaisserai pas aux démarches inconvenantes qu'on voudrait m'imposer!...J'ai gagné mes grades en servant mon pays;... je sers le roi en maintenant la discipline dans

le corps qu'il a daigné me confier;... je suis bien décidé à ne rien faire de plus! ils m'ôteront mon régiment, ils ne m'ôteront pas ma conscience!..... Vous êtes heureux, vous! vous êtes libre, indépendant!

MARTIGNY.

Ah! mon cher vicomte! moi aussi je sers l'Etat... par monindustrie; mais on me croit suffisamment récompensé par l'argent que je gagne; parce que je fais fortune, on me dédaigne!... Il faut avoir un nom historique pour être appelé aux grandes places!.... Il est vrai que nous avons des financiers qui sont si fiers de leur crédit, de leurs richesses; qui se regardent comme les premiers hommes de l'Etat, et croient que tout doit céder à l'influence de leurs portefeuilles! Parce qu'ils font des emprunts, on leur donne des titres! ils écrasent de leur vanité tout ce qui les entoure; c'est presque une nouvelle féodalité!

DELBOIS, riant.

Prenons garde, mon cher; c'est moi qui accuse la noblesse.... et c'est vous qui accusez la finance!

MARTIGNY.

C'est vrai; nous n'avons pas d'esprit de corps.

DELBOIS.

On dirait que je suis piqué d'être sans fortune!

MARTIGNY.

Et que je le suis d'être sans naissance.

DELBOIS.

Ah! mon cher ami! ces riches et ces nobles qui se heurtent et se choquent sans cesse....

MARTIGNY.

Oui; je sens, en vous serrant la main, qu'il existe des liens qui devraient les rapprocher!... la raison!...

DELBOIS.

L'intérêt public....

MARTIGNY.

L'amitié!... quelquefois.... l'amour! (A part.) J'ai bien envie de lui parler de la comtesse.

DELBOIS.

L'amour! (A part.) si j'osais lui parler de sa sœur! je ne sais ce qui me retient. (Haut.) Oui, l'amitié! Croiriez-vous pourtant que j'hésite à vous parler d'une affaire....

MARTIGNY.

Pourquoi?

DELBOIS.

C'est que c'est une affaire d'argent;... et l'on est toujours embarrassé....

MARTIGNY.

Avec moi? vous vous moquez! expliquez-vous bien vite : je vous en prie.

DELBOIS.

Vous me mettez à mon aise... Vous savez que j'ai des goûts simples, et, que si mon grade ne m'obligeait pas à des dépenses....

MARTIGNY.

Oui, on dit que vous faites des sacrifices pour la tenue de votre régiment qui est superbe! eh bien?....

DELBOIS.

Ils m'ont fait venir à Paris et cela m'a gêné! voici des inscriptions sur le grand livre.... j'aurais besoin d'emprunter huit ou dix mille francs...

MARTIGNY.

Je suis à vos ordres : mais gardez vos inscriptions; je ne veux point de nantissement, point d'intérêts! je suis trop heureux d'obliger un ami. Hé! quelqu'un? mais non, il ne faut pas qu'on sache, qu'on soupçonne!.. Je vais moi-même prendre la somme à ma caisse!

DELBOIS.

On n'est pas plus généreux, plus délicat!

MARTIGNY.

Attendez-moi. Eh mais, c'est Jenny!

SCÈNE V.

DELBOIS, JENNY, MARTIGNY.

DELBOIS.

Mademoiselle!

MARTIGNY.

Déjà habillée! n'est-ce pas qu'elle est jolie? Ma chère amie, j'ai oublié de dire à ces messieurs des bureaux, qu'ils sont invités de droit à mon bal. Tu ne refuseras pas de tenir compagnie à notre cher colonel : je reviens dans l'instant.

JENNY.

J'y consens avec grand plaisir, car je savais que monsieur était ici, et c'est pour lui que je venais...

MARTIGNY.

Comment, pour lui! Ah! j'y suis! encore une consultation bien importante, un duo italien?

JENNY.

Non, monsieur. Vous avez beau plaisanter, il ne s'agit pas de musique.

DELBOIS.

Quoi! mademoiselle, vous n'auriez pas oublié?..... (A Martigny.) la veuve d'un ancien brigadier de mon ré-

giment que j'ai pris la liberté de recommander à mademoiselle!

MARTIGNY.

Allons! toujours quelque bienfait caché! Elle n'en fait jamais d'autres! Vous le voyez, mon cher : elle ne fait partie d'aucune association de bienfaisance; vous pouvez lire l'*Almanach royal,* les journaux; elle n'est pas brevetée dame de charité! mais elle en remplit les fonctions avec un zèle...

DELBOIS.

Il y a tant de titulaires qui n'exercent pas!

MARTIGNY, en sortant.

Bonne Jenny!

SCÈNE VI.

DELBOIS, JENNY.

JENNY.

Ce n'est pas bien, monsieur Delbois; à quoi bon aller dire à mon frère?...

DELBOIS.

Si généreuse... et si discrète... si modeste!

JENNY.

Oh! je vous en veux! Il ne faut pourtant pas que

cette malheureuse famille souffre de mon humeur. Puisque votre pauvre veuve est à Paris avec ses enfans, dites-lui de venir me trouver.

DELBOIS.

Les voilà déjà inscrits au rang de vos pensionnaires!

JENNY.

Eh bien! avez-vous de bonnes nouvelles de votre affaire?

DELBOIS.

Eh! mademoiselle, que m'importent toutes leurs tracasseries? Je devrais même m'en féliciter, puisque me voilà ici. Je suis si touché de l'amitié que votre frère me témoigne!

JENNY.

Oui, mon frère vous aime beaucoup : tout le monde vous porte l'intérêt que vous méritez.... Allons, monsieur Delbois, du courage!... Eh! mon Dieu! chacun a ses peines dans la vie!....

DELBOIS.

J'aime à penser que vous n'en connaissez pas.

JENNY.

Vous croyez donc mon sort bien heureux? Moi qui aimerais tant une vie simple et tranquille, obligée de présider et de m'ennuyer aux fêtes que donne mon

frère; forcée d'aller, bien malgré moi, briller dans ses loges à tous les spectacles, de faire les honneurs de ses dîners diplomatiques, où, trop souvent, je suis la seule femme, et ne me trouve entourée que de députés, de banquiers, d'étrangers, d'agens-de-change, de pairs de France, qui parlent à la fois de la Bourse, de la politique, du commerce, de l'équilibre de l'Europe, choses fort essentielles sans doute, mais auxquelles j'ai le malheur de ne rien comprendre! Et les concerts! les soirées littéraires! Entendre des élégies, des poëmes, des tragédies nouvelles : ce n'est pas amusant! Encore si ces messieurs les auteurs se contentaient de l'ennui que nous fait subir leur amour-propre! Mais non : après la lecture il leur faut des complimens, des éloges, et c'est moi qui suis chargée de porter la parole. Bien souvent je n'en pense pas un mot!

DELBOIS.

Oh! vous pouvez les admirer en toute assurance; je parie que jamais aucun d'eux ne vous accusera d'exagération!

JENNY.

C'est très beau d'être riche... et pourtant qui sait à quel malheur la richesse peut entraîner? Mon frère a beaucoup d'amitié pour moi; mais il est mon aîné,

mon tuteur.... Je dois lui obéir; et quand il me parle de mariage...

DELBOIS.

Il songe à vous marier?

JENNY.

Sans doute : n'est-ce pas naturel? Ce qui ne l'est pas, c'est qu'il m'amène tous les jours de nouveaux prétendans à ma main; et que, pour me plaire, il n'exige d'eux que de la fortune. Aussi, maintenant, quand mon frère me présente quelqu'un et me dit : Il est riche; vous pouvez être bien sûr que je le prends tout de suite en aversion; je le regarde comme un mari.

DELBOIS.

Oui; vous épouserez quelque capitaliste, quelque millionnaire.

JENNY.

Que vous devez être content d'être votre maître !

DELBOIS.

Mon maître! N'ai-je pas aussi une famille qui voudra commander à mon cœur, qui me cherchera de la noblesse comme on vous cherche de la fortune? Cette noblesse, ces grades, ces honneurs, cette pairie qui doit me revenir un jour, qu'en ai-je besoin? Je n'ai pas d'ambition ; je voudrais être riche!....

JENNY.

Je le vois bien : vous épouserez quelque grande dame du faubourg Saint-Germain !....

DELBOIS.

Ah! mademoiselle! est-ce que je ne l'ai pas déjà choisie celle que je voudrais voir la compagne de toute ma vie? Non, ce n'est pas son rang qui m'a ébloui! en elle j'ai été séduit par l'assemblage de toutes les vertus et de toutes les grâces. Faut-il donc vous la dépeindre? faut-il vous retracer son air noble et modeste, ses yeux qui expriment toute la pureté de son ame, ce son de voix qui m'entraîne et m'impose tour à tour, ce sourire enchanteur qui semble quelquefois enhardir et justifier mes espérances... Eh bien! voilà son portrait. Dites-le-moi : ai-je besoin d'aller au faubourg Saint-Germain pour en chercher le modèle?

SCÈNE VII.

DELBOIS, MARTIGNY, JENNY.

MARTIGNY, entrant.

Mon cher vicomte, j'agis sans façon avec vous : je viens de voir Després descendre de voiture avec un monsieur, et comme il s'agit...

DELBOIS.

Je vous laisse!...

MARTIGNY, bas.

Voilà vos dix mille francs : comptez.

DELBOIS, de même.

Mais il faut que je vous fasse mon billet.

MARTIGNY, de même.

A votre aise : demain. (Haut.) Entre nous, ce monsieur, c'est un parti pour ma sœur ?

DELBOIS.

Un parti pour votre sœur!

MARTIGNY.

Un des premiers négocians de Colombie! Vous sentez bien que Jenny ne peut épouser qu'un homme très riche. (Bas.) Comptez donc vos billets et serrez-les.

DELBOIS, à part.

Les voilà bien ces hommes de fortune! il va sacrifier sa sœur! Je suis presque tenté de lui rendre son argent. (Haut.) J'ai peur de ne venir qu'un peu tard ce soir.

JENNY.

Pourquoi donc cela?

DELBOIS.

Je viens de me rappeler un rendez-vous.

MARTIGNY.

Vous irez à votre rendez-vous et vous viendrez ensuite. Songez donc que vous devez donner la main à la comtesse de Montfort!

JENNY, à part.

Mon pauvre frère! il ne pense qu'à la comtesse....., et ne se doute pas que j'ai pénétré son secret.

DELBOIS, à part.

Malheureux! (Haut.) Mademoiselle.... (A part.) Bien certainement je ne viendrai pas à son bal. (Il sort.)

MARTIGNY, le reconduisant.

A tantôt, mon cher Delbois.

SCÈNE VIII.

DESROSIERS, DESPRÉS, MARTIGNY, JENNY.

MARTIGNY.

Allons, ma bonne sœur, ne sois pas embarrassée comme une petite fille qui sort de pension.

JENNY.

Il paraît que c'est une présentation dans toutes les formes.

DESPRÉS, entrant.

Monsieur Martigny, mon ami Desrosiers s'empresse

de profiter de la permission que vous avez daigné lui accorder. Mademoiselle, c'est mon ami M. Desrosiers, arrivé tout récemment de Colombie.

MARTIGNY.

Després ressemble à un introducteur des ambassadeurs.

DESROSIERS.

Oui, mademoiselle, c'est moi qui, trop heureux de l'accueil que m'a fait monsieur votre frère, ai osé solliciter la faveur de vous offrir mes respectueux hommages.

JENNY,

Monsieur, je ne puis qu'être flattée... (A part.) Quand je pense que c'est tous les jours à recommencer, et que ce n'est jamais le même!

MARTIGNY, à Jenny.

Eh bien! comment le trouves-tu?

JENNY.

Mais il est comme tous les autres.

DESROSIERS, bas, à Després.

Ah! mon ami, je la trouve bien mieux que la petite Georgette. C'est peut-être parce que je ne la vois qu'à travers sa dot.

DESPRÉS, de même.

N'oubliez pas mes instructions. Nous ne sommes plus ici chez le papa Bertrand!

DESROSIERS, bas.

Laissez faire... Je vais le flatter avec une adresse! (Haut. A Jenny.) Monsieur votre frère a bien voulu me dire qu'il était satisfait des relations qu'il a eues avec moi; de mon côté, ces relations m'ont été bien avantageuses!.... Le nom de M. Martigny est si connu dans toutes les places de commerce de l'Ancien et du Nouveau-Monde, qu'on s'empressait de m'ouvrir toute espèce de crédit quand j'annonçais que j'avais l'honneur de correspondre avec lui... Combien je me félicite encore plus de ce qu'il veut bien me recevoir, et me permettre de faire la cour à son aimable sœur! Je m'explique peut-être avec trop de sincérité; je suis un voyageur, un marin, un sauvage!... Je ne sais point cacher ce que j'ai dans le cœur; mais, si j'ai peu d'expérience du monde, j'ai une bonne et franche loyauté.

MARTIGNY.

Ce qui vaut beaucoup mieux.

DESPRÉS.

Beaucoup mieux, sans doute! mais son peu d'usage n'a pas détruit son tact, son jugement, son esprit observateur..... Mon cher Desrosiers, dites donc à M. Martigny ce que vous pensez de la situation des affaires dans les nouvelles républiques?....

JENNY, à part.

Charmante manière de me faire la cour!

DESPRÉS.

Mon ami Desrosiers a là-dessus des idées profondes et lumineuses qui m'ont frappé. Il a tout observé...; il s'est mis en contact avec les particuliers, les gouvernemens. Mademoiselle, il a vu Bolivar!...

MARTIGNY, bas à Després.

Ah! mon cher Després, on peut être un très bon mari sans avoir vu Bolivar; (haut) et, d'ailleurs, tous ces détails n'amuseraient pas Jenny.

DESROSIERS.

Et je ne vous dirais que ce que vous savez mieux que moi; car un banquier comme vous, monsieur Martigny, embrasse l'univers d'un coup d'œil! De votre cabinet, vous voyez ce qui échappe souvent à nous autres qui voyageons!...

MARTIGNY.

C'est assez vrai... Nous saisissons le fort et le faible des nations et des gouvernemens!...

DESROSIERS.

En vous parlant ainsi, j'offense peut-être votre modestie?

MARTIGNY.

Pas du tout!....

JENNY, à part.

Et mon frère veut que je serve de prix à toutes les flatteries qu'on lui adresse!

DESROSIERS, à Després.

Mon ami, elle est charmante! Elle vient de me regarder d'une manière!... (Haut.) Je n'abuserai pas de votre indulgence pour moi, mademoiselle; je me retire : mais vous ne devez pas douter de l'empressement que je mettrai à revenir ce soir.

MARTIGNY.

Mon cher monsieur, vous serez toujours le bien venu!... Jenny, je vais t'envoyer ton bouquet.

DESPRÉS.

Bon frère, excellent frère! Il a pour sa sœur toutes les petites attentions d'un amant... Mais bientôt ce sera l'heureux époux...

DESROSIERS, bas, à Després.

Ah!.. quelle idée!... Je pourrais bien par anticipation!...

MARTIGNY.

Venez donc, Després! vous avez encore à inspecter la salle de bal!

JENNY.

J'espère bien que M. Després m'aidera à faire les honneurs.

DESPRÉS.

Fiez-vous à moi, mademoiselle! Grâce à mes soins, vous donnerez la fête la plus brillante, la plus gaie! Les gendarmes sont déjà à l'entrée de la rue! du monde, mais pas de cohue! Tous les danseurs seront invités! toutes les femmes seront jolies.... sans exception!... Il y aura des glaces pour tout le monde! Il n'y aura pas d'erreurs à l'écarté! Enfin, un bal vraiment extraordinaire!

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

JENNY, seule.

Dès qu'il convient à mon frère, il faut qu'il me convienne!... Je ne sais pourquoi, mais j'éprouve déjà une répugnance!... Ah! je crains d'en deviner trop bien la cause!... Ce M. Delbois est vraiment bien aimable!... Mais mon frère ne voudra jamais!... comme si l'on ne pouvait pas être gentilhomme et bon mari en même temps! Et mon frère lui-même!... comme s'il n'aimait pas la comtesse! Oui, mais il en est honteux, et n'ose le dire à personne!

SCÈNE X.

HENRI, JENNY.

HENRI.

Mademoiselle, une jeune personne, accompagnée d'une bonne, demande à vous parler; elle se nomme Mlle Georgette Bertrand.

JENNY.

Georgette! qu'elle entre bien vite!.. Du moins, voici quelqu'un avec qui je puis épancher mon cœur!

SCÈNE XI.

JENNY, GEORGETTE.

JENNY.

Oh, ma bonne petite Georgette! que tu es aimable de tenir si promptement ta promesse!

GEORGETTE.

Et toi, Jenny, que tu es bonne de m'avoir conservé ton amitié!.. Si tu avais eu l'orgueil de me dédaigner, tu m'aurais fait bien du chagrin!

JENNY.

De l'orgueil? et pourquoi donc? Va, ma chère....

j'en vois beaucoup autour de moi ; c'est peut-être pour cela que j'ai su m'en garantir! Veux-tu rester au bal avec nous?...

GEORGETTE.

Ah oui ! vous avez un grand bal ? te voilà déjà toute parée !

JENNY.

J'arrangerai ta toilette... je ferai prévenir chez toi!... Reste, je t'en prie ! tu retrouveras Amélie, la comtesse de Montfort.

GEORGETTE.

Je ne le puis pas!.. on m'attend !.. J'accours seulement pour t'annoncer un grand bonheur qui m'arrive.

JENNY.

Quel bonheur ?

GEORGETTE.

Je me marie, ma chère ! J'épouse un jeune homme bien intéressant, qui m'aime, que j'aime aussi ! M. Gustave, le premier commis de la maison. Oh ! ce n'est pas sans peine... Mon père et ma mère étaient bien en colère ! Ils voulaient me marier à un autre; mais tout s'est arrangé, et j'ai obtenu de maman et de Gustave la permission de venir te donner cette bonne nouvelle!..

JENNY.

Comme tu es contente, chère Georgette! ton bonheur sera une consolation pour moi.

GEORGETTE.

Est-ce que tu aurais du chagrin?

JENNY.

Moi aussi, on veut me marier!

GEORGETTE.

Et tu n'aimes pas celui qu'on te propose?

JENNY.

Comment l'aimerais-je?... je viens de le voir pour la première fois! et déjà mon frère...

GEORGETTE.

Ces parens sont tous les mêmes! Ils nous cherchent des maris, comme si cela ne nous regardait pas!

JENNY.

Je suis riche, donc il faut que j'épouse un homme riche.... Belle conséquence! Malheureuses que nous sommes d'être nées dans l'opulence!... On nous donne une brillante éducation; on nous inspire des sentimens nobles, élevés, délicats; on nous met entre les mains des livres où il n'est question que du bonheur qui résulte en ménage de la convenance des goûts,... du caractère;... on nous mène au spectacle pour y voir des

pièces qui, toutes, finissent par des mariages entre jeunes gens sur lesquels on a appelé notre intérêt, parce que leur amour était contrarié par des parens déraisonnables!... Eh bien! lorsqu'il s'agit de nous marier à notre tour, nos parens ne se laissent guider dans leur choix que par la fortune, l'ambition;... et ils se conduisent comme les tuteurs de comédie qu'ils ont eux-mêmes trouvés ridicules et extravagans!...

GEORGETTE.

Dis-moi donc?... ce prétendu est-il laid? est-ce un vieux?

JENNY.

Non; c'est un homme jeune! peut-être même ne me déplairait-il pas s'il ne voulait pas m'épouser... et si...

GEORGETTE.

Si?...

JENNY.

Ah! Georgette!

GEORGETTE.

J'y suis!... Je parie que tu as aussi un M. Gustave?

JENNY.

Il y a une autre personne qui, depuis quelque temps, a paru faire attention à moi,... et je t'avoue que je me sentais flattée de ses prévenances!... Malheu-

reusement, je suis plus riche que lui! C'est le vicomte Delbois.

GEORGETTE.

Un vicomte!... Tu serais vicomtesse!

JENNY.

Il est bien!... il a l'air distingué! Mais mon frère aime mieux son M. Desrosiers.

GEORGETTE.

Comment dis-tu? M. Desrosiers?

JENNY.

Oui.

GEORGETTE.

Un négociant?

JENNY.

Qui arrive d'Amérique.

GEORGETTE.

C'est lui!... C'est le mien!... Ah! ma chère! que je suis contente!.. que je t'embrasse! Ne crains rien, va!...

JENNY.

Je ne comprends pas?....

GEORGETTE.

C'est l'homme le plus délicat, le plus généreux! Il a été un peu prompt à s'adresser à une autre; mais c'est égal! C'est lui qui devait m'épouser!... mais il a dé-

couvert, je ne sais comment, l'amour de Gustave et le mien; alors, non content de renoncer à moi, il a employé tous ses efforts pour décider mes parens à me donner à Gustave!... Il leur a parlé avec une chaleur! Oh! je lui ai bien des obligations!... Mais sa délicatesse ne se démentira pas avec toi! Tu n'as qu'à lui déclarer que tu en aimes un autre... Oh mon Dieu!... sur-le-champ...

JENNY.

Moi... oser lui avouer...

GEORGETTE.

Non pas positivement!... Cela ne se dit pas, mais cela se fait comprendre! Il devinera!... Pour nous, il a compris tout de suite! Il a l'ame si noble, si élevée!... il est capable des plus grands sacrifices!...

JENNY.

Tu croirais?

GEORGETTE.

J'en suis sûre!

SCÈNE XII.

JENNY, GEORGETTE, HENRI ET UN DOMESTIQUE apportant une corbeille de fleurs qu'il pose sur la table.

HENRI.

Voilà des fleurs qu'on apporte de la part de M. Desrosiers.

JENNY.

Des fleurs !

HENRI.

M. Desrosiers fait demander à mademoiselle si elle veut le recevoir un moment ?....

JENNY.

M'envoyer des fleurs ! c'est bien sans façon !

GEORGETTE.

Cela n'empêche pas de le recevoir ; tu vas lui parler.

JENNY.

Je n'ose... Dites qu'il peut entrer.

GEORGETTE.

Il ne faut pas qu'il me rencontre avec toi !

JENNY.

Passe par le petit salon !

GEORGETTE.

Adieu ! je cours rejoindre Gustave ! Allons, ma chère, du courage !... Tu en avais plus que moi à la pension ; c'est toi qui faisais toujours les réclamations à la maîtresse ! Adieu ! je serai bien contente de te voir vicomtesse !

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

JENNY, DESROSIERS.

JENNY.

Je ne sais comment lui avouer... et à moins qu'il ne m'offre lui-même l'occasion !... Le voici... je tremble.

DESROSIERS.

Mademoiselle, vous avez la bonté...

JENNY.

Monsieur... j'ai des remerciemens à vous faire !.... vous êtes d'une galanterie...

DESROSIERS.

Bien naturelle !... M. Martigny m'a autorisé à vous faire demander la faveur d'être admis.

JENNY.

Du moment que c'est mon frère qui désire que je

vous reçoive! (A part.) Il a l'air d'un galant homme. Je crois que je ferais bien de suivre le conseil de Georgette...

DESROSIERS, à part.

C'est qu'elle est vraiment fort bien, les cinq cent mille francs à part. (Haut.) Mademoiselle, puis-je me flatter... M. votre frère vous aurait-il dit.... vous aurait-il laissé entendre?...

JENNY.

Oui, monsieur, je sais dans quelle intention... dans quel espoir, vous avez cherché à être reçu chez lui.

DESROSIERS.

Je serais bien flatté, mademoiselle, si l'aveu du frère était un doux acheminement à celui de la sœur?...

JENNY.

Monsieur, on m'a dit que vous étiez un homme généreux...

DESROSIERS.

Quoi! vous auriez eu la bonté de vous informer!...

JENNY.

Que vous aviez des sentimens distingués, une ame noble, élevée?....

DESROSIERS, à part.

Quels éloges? (Haut.) Je n'ai aucun mérite, mademoi-

selle! peut-être, en effet, du côté de l'ame suis-je assez bien partagé.

JENNY.

Eh bien! monsieur, permettez-moi de faire un appel à cette générosité dont vous faites gloire! après tout, ce n'est pas un grand sacrifice que je vous demanderai. Il est impossible que vous m'aimiez beaucoup!

DESROSIERS.

De grâce, mademoiselle, rendez-vous plus de justice!... Votre vue seule a suffi pour faire naître...

JENNY.

Cessez ce langage romanesque. Sans me connaître vous avez commencé par vous adresser à mon frère... Je ne vous en veux pas... c'est la règle!... La personne que l'on marie doit toujours être la dernière consultée! De plus, vous êtes riche; je le suis aussi! jusque-là, tout est fort bien! Mais, monsieur, la fortune ne suffit pas en ménage!

DESROSIERS.

Eh! mademoiselle, songez donc à tous les autres rapports qui existent entre nous!

JENNY.

Quels rapports? ils ne m'ont pas frappée!

DESROSIERS.

Moi, je les ai saisis du premier coup d'œil. Ah! mademoiselle, combien je serais heureux avec vous!

JENNY.

Vous, soit! mais moi?... (A part.) Il ne m'entend pas!... (Haut.) Mais si j'invoquais votre délicatesse? Si je vous disais que déjà mon cœur...

DESROSIERS.

Se pourrait-il!... Elle aussi!... C'est donc un fait exprès!... J'ai du malheur!... Ah! mademoiselle, quel coup vous m'avez porté! Mais, non... non, je me rassure... c'est une épreuve que vous voulez tenter sur mon cœur... (A part.) Je n'irai pas abandonner la Chaussée-d'Antin comme la rue Saint-Denis!...

SCÈNE XIV.

JENNY, MARTIGNY, DESROSIERS.

JENNY, à part.

Le vilain homme!

DESROSIERS.

Ah! monsieur... vous me trouverez peut-être indiscret!... En votre absence, je me suis permis de parler à mademoiselle du grand projet...

MARTIGNY.

En effet, c'est aller un peu vite!

DESROSIERS.

Mademoiselle m'a répondu avec une réserve...

JENNY, à part.

Il me semble que je n'y ai mis que trop de franchise!

MARTIGNY.

Un moment, s'il vous plaît, monsieur Desrosiers! Puisque vos prétentions à la main de ma sœur ne sont plus un mystère, vous me permettrez, tandis que nous sommes encore seuls, de vous demander à vous même quelques renseignemens sur vous, sur votre famille. Je n'attache aucun prix au hasard de la naissance; mais cependant....

DESROSIERS.

Votre demande est toute naturelle, et j'ose même dire encourageante pour moi. Ma mère, mademoiselle d'Apremont, était d'une bonne origine : famille de finance! Par suite des malheurs publics, mes parens se sont trouvés dispersés. Fils unique, sans fortune, je n'ai eu de ressources que dans mes travaux et mes spéculations! J'ai une cousine veuve d'un ancien magistrat; je suis neveu de M. Dorneville, riche manufacturier de Lyon!...

MARTIGNY.

Monsieur Dorneville, dites-vous? de Lyon?

DESROSIERS.

Un homme très considéré!... c'est mon oncle!

MARTIGNY.

Je l'ai beaucoup connu!... il était venu s'établir à Paris; mais voilà deux mois que nous l'avons perdu!

DESROSIERS.

Il est mort! mon oncle! Ah! Monsieur, quand j'ai débarqué au Hâvre, je me suis empressé de lui écrire.. Je me plaignais de n'avoir pas de réponse; j'étais loin de prévoir....

MARTIGNY.

Je suis désolé de vous avoir appris si brusquement...

DESROSIERS.

Mon pauvre oncle! eh mais, vraiment! son fils, mon cousin Charles, fait un bel héritage! mon oncle a dû laisser une grande fortune!

MARTIGNY.

Fortune superbe! mais ignorez-vous que M. Dorneville avait perdu son fils? un malheureux duel! il y a deux ans.

DESROSIERS.

Ah! grand Dieu! j'apprends la mort de tous les miens!

JENNY.

Pauvre homme ! il me fait de la peine !

MARTIGNY.

Je conçois tout ce que votre position a de pénible !

DESROSIERS.

Mais attendez donc !... mon cousin Charles n'avait ni frère ni sœur ! mon oncle n'avait pas d'autre neveu que moi.

MARTIGNY.

Par conséquent, c'est vous qui hériteriez?...

DESROSIERS.

Cela me paraît assez vraisemblable !

MARTIGNY.

Si l'héritage est à vous, vous devez faire les démarches nécessaires pour le recueillir !...

DESROSIERS.

C'est vrai ! je suis dans un trouble !...Expatriez-vous donc ! à votre retour, vous vous trouvez seul sur la terre ! sans parens, et avec une fortune !... Il faut que j'écrive sur-le-champ à Lyon.

MARTIGNY.

Mais, je vous le répète, c'est à Paris que M. Derneville est mort !

DESROSIERS.

à Paris?

MARTIGNY.

Les affaires de la succession sont entre les mains de M. Fontaine, notaire, ici près, rue de Provence.

DESROSIERS.

Ici près! pardon, monsieur; pardon, mademoiselle; j'ai là sur le cœur comme un poids! une mort! deux morts! un si bel héritage!... j'éprouve une douleur!... Ah!... j'en mourrai... par la suite!... Vous ne croyez pas qu'il ait fait de testament?

MARTIGNY.

Il faut aller tout de suite chez M. Fontaine! vous ne devez pas négliger vos intérêts. (Bas à Jenny.) Ma chère, s'il hérite, tu seras une des femmes les plus riches de la capitale!

JENNY.

Eh! mon frère, n'ai-je pas assez de fortune?

SCÈNE XV.

JENNY, MARTIGNY, DESPRÉS, DESROSIERS.

DESPRÉS.

Eh bien, monsieur Martigny! le monde commence à arriver!

DESROSIERS.

Ah! mon ami Després, si vous saviez!

DESPRÉS.

Qu'y a-t-il donc?

MARTIGNY.

Vous avez connu M. Dorneville?

DESPRÉS.

Un brave homme! j'y dînais tous les mercredis.

DESROSIERS.

C'était mon oncle, mon ami. Me voilà millionnaire!

DESPRÉS.

Pauvre ami, millionnaire!

DESROSIERS.

Monsieur Martigny, mademoiselle, vous excuserez le trouble, le désordre! Quand il vous arrive tout à coup un grand bonheur!... je veux dire... un grand malheur!...

MARTIGNY.

Eh! mais, on dirait qu'il est enchanté d'avoir perdu ses parens!

DESROSIERS, bas.

Mon cher Després, il me vient des idées! la fortune, l'ambition, vous comprenez....

DESPRÉS, à part.

Est-ce qu'il voudrait encore changer de femme?

DESROSIERS.

Monsieur Martigny, les convenances, la décence, l'état de mon cœur, ne me permettent pas de rester au bal!

JENNY.

C'est trop juste, monsieur.

DESROSIERS.

Je serai peut-être obligé de partir, de m'éloigner!.. C'est que vous ne savez pas, monsieur Martigny, que la fortune de mon oncle et celle de mon cousin par sa mère, sont considérables!... immenses!...

MARTIGNY.

Pardonnez-moi, je le sais. Faites vos voyages, Monsieur; personne ne vous arrête!

JENNY.

Bon! l'amour-propre de mon frère est piqué. Ah! voilà M. Delbois.

SCÈNE XVI.

JENNY, DELBOIS, MARTIGNY, DESROSIERS, DESPRÉS.

MARTIGNY.

C'est vous, mon cher!... vous ne deviez venir que fort tard?

DELBOIS.

J'ai remis mon rendez-vous.

JENNY.

C'est bien aimable.

DELBOIS, bas.

Voici une reconnaissance de dix mille francs; voyez si elle vous convient.

MARTIGNY, sans la lire.

Sans doute!... Est-ce que vous êtes venu seul?

DELBOIS.

Oui.... mais la voiture de la marquise d'Olmare suivait la mienne.

MARTIGNY.

Je cours la recevoir. (A part.) La comtesse est avec

elle!... (Haut.) Monsieur Desrosiers, vous permettez!

(Il sort.)

DESROSIERS.

Ah ! sans doute !

DELBOIS, à Jenny.

Desrosiers ! c'est là ce monsieur qui....

JENNY.

Tout est rompu ! Venez, monsieur Delbois ; donnez-moi la main.

DELBOIS.

J'ose espérer la première contredanse?

JENNY.

Oui!... nous serons ensemble !... ce sera comme si nous faisions de la musique!...

DELBOIS.

Ce sera bien mieux ! nous pourrons causer !...

(Ils sortent.)

SCÈNE XVII.

DESROSIERS, DESPRÉS. Ils ont causé pendant la fin de la scène précédente.

DESROSIERS.

Oui, mon ami, mon parti est pris; et je vois déjà se réaliser tous mes rêves d'ambition!

DESPRÉS.

Eh bien! mettons-nous de nouveau en campagne! Aussi bien, il n'y a pas de noblesse qui résiste à un million!.. et puisque la comtesse de Montfort est veuve..

DESROSIERS.

Ah!... comtesse de Montfort!..

DESPRÉS.

Puisqu'une charge à la cour est promise à son nouvel époux!

DESROSIERS.

Oui... j'aurai une charge à la cour, gentilhomme ordinaire!

DESPRÉS.

Écuyer!... maître-d'hôtel!...

DESROSIERS.

Maître-d'hôtel! tout ce qu'on voudra! mon cher Després, mon avenir est entre vos mains.

DESPRÉS.

Ce soir, ici, pendant le bal, je vais causer avec la marquise d'Olmare, avec sa nièce elle-même, et demain.... demain matin...

DESROSIERS.

Demain matin?

DESPRÉS.

Je vous trouverai au café Desmares, faubourb Saint-Germain.

DESROSIERS.

Café Desmares, faubourg Saint-Germain!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Non, ma tante, parce que nous logeons ensemble, nous ne sommes pas forcées d'aller ensemble aux mêmes bals!...

LA MARQUISE.

Comment n'étiez-vous pas chez le banquier Martigny? vous, la comtesse de Montfort; vous qui avez les idées du siècle, qui partagez les principes et les opinions de tout ce monde là!...

LA COMTESSE.

Comment y étiez-vous, ma tante? vous, la marquise d'Olmare, qui regardez en pitié ces parvenus, ces enrichis de la Chaussée-d'Antin?

LA MARQUISE.

J'y ai été, parce que tout Paris devait y être; et, après tout, nous sommes de Paris. D'ailleurs, on ne peut rien me reprocher, j'y suis venue avec le vieux duc.

LA COMTESSE.

Et ce bal étoit sans doute magnifique?

LA MARQUISE.

Un luxe éblouissant. Je ne sais pas où ils prennent tout leur argent! Ces femmes de finance avaient des toilettes du meilleur goût.... c'était scandaleux!

LA COMTESSE.

Et le maître de la maison? je le vois faisant les honneurs avec ostentation... jouant le rôle d'un grand seigneur... aussi fier qu'un ancien duc et pair.

LA MARQUISE.

Je l'ai à peine aperçu; ce n'est pas pour lui que j'allais chez lui.

LA COMTESSE.

Je vous avoue que je le trouve si vain, si important, si dédaigneux, même pour ceux qui n'ont pas une fortune égale à la sienne! (A part.) Quand je pense à notre discussion d'avant hier! (Haut.) Voilà le motif qui, indépendamment d'une forte migraine, m'a empêché d'aller à son bal.

LA MARQUISE.

J'ai vu sa sœur, mademoiselle Jenny!... tantôt d'une gaîté folle, tantôt....

LA COMTESSE.

Ah! ne dites pas de mal de Jenny; c'est mon amie : elle est encore douce et bonne comme elle l'était en pension! son seul tort est d'avoir un frère si détestable.

LA MARQUISE.

Elle s'est presque affichée en dansant avec notre cousin le vicomte.

LA COMTESSE.

Eh bien! quel mal?

LA MARQUISE.

Si c'est ainsi que le petit colonel compte assoupir son affaire! toujours fourré à la Chaussée-d'Antin! J'ai tort de le protéger, car il paraît qu'il s'est très mal conduit; mais on se doit à sa famille, et j'arrangerai cela avec le bon vieux duc, qui fait tout ce que je veux. Maintenant, parlons d'une autre affaire; car je voulais causer avec vous de bonne heure; mais j'ai eu trente solliciteurs, vingt marchands à la suite les uns des autres. Ce petit commis de la rue Saint-Denis, qui m'a apporté des étoffes et qui m'a fait ba-

varder!... J'ai encore trente courses à faire dans la matinée, et je ne veux pas manquer la grande revue. Voyons, ma nièce; vous savez que toute la famille, et moi surtout, nous tenons beaucoup à vous voir remariée.

LA COMTESSE.

Encore me parler de mariage!

LA MARQUISE.

Oui, ma nièce; écoutez-moi. J'ai obtenu des places pour tous nos parens.... ce sont de très bons commencemens; mais cela ne suffit pas. Il faut que mon frère, le maître des requêtes, devienne conseiller d'Etat; que son fils, le substitut, devienne avocat général; que le chevalier soit nommé receveur; que le grand vicaire soit nommé évêque!... Il faut une lieutenance à Ferdinand, et un mari à sa sœur! Pour que tout le monde soit casé, j'ai du crédit, c'est très bien!... mais, si nous trouvions une belle fortune, tout n'en irait que mieux et beaucoup plus vite! Je ne vois qu'un moyen, c'est que vous fassiez un riche mariage, que vous épousiez un million, deux millions!... Avec ses grands biens, votre mari pourrait nous aider, nous cautionner, nous doter; cela ne l'empêcherait pas de continuer ses spéculations et de s'enrichir encore.....

nous ne voudrions lui faire aucun tort, à ce cher homme!....

LA COMTESSE.

Comment, ma tante; avant tout, vous ne songeriez pas à la naissance?

LA MARQUISE.

Puisque maintenant on n'y tient plus! Je vous avais trouvé le comte de Montfort; il a tout mangé et il est mort!... que voulez-vous faire d'un homme comme celui-là! Hier, au bal, on m'a parlé d'un parti.

LA COMTESSE.

Déjà?

LA MARQUISE.

Un monsieur dont on m'a dit beaucoup de bien! un industriel! extérieur aimable, de l'esprit, une fortune colossale acquise à Colombie... en Asie... en Afrique!... je ne sais pas où c'est!... Cette fortune vient d'être doublée par un héritage!... Il ne lui manque plus que d'être gentilhomme!... mais vous savez que le vieux duc tient en réserve une belle place pour celui que vous épouserez;.. et, avec le temps, nous y joindrons un titre!..

LA COMTESSE.

Ainsi, ma tante, c'est un inconnu....

LA MARQUISE.

Un inconnu qui peut assurer l'avenir de tous les vôtres!... Si vous l'épousez, vous ferez connaissance!... et quand même il ne vous plairait pas, eh bien! vous n'aimerez pas votre mari, mais vous aimerez votre famille! On vous parle raison.... vous ne l'entendez pas. Mais il se fait bien attendre?...

LA COMTESSE.

Qui? ce monsieur?...

LA MARQUISE.

Eh non! c'est Després qui me l'a recommandé, qui est son ami.

LA COMTESSE.

Ainsi, ma tante, qui chargez-vous de me quêter un mari? M. Després.... un homme....

LA MARQUISE.

Ma chère, n'en dites pas de mal; il pense bien!...

LA COMTESSE.

Il pense selon les gens devant qui il pense; ses opinions voyagent et changent comme lui de quartier en quartier. Jenny me l'a dit cent fois; chez M. Martigny, il est tout autre que chez vous.

LA MARQUISE.

Il est bon d'avoir des créatures! Il m'est tout dé-

voué, il raconte le bien que je fais, il me trouve des pauvres, il fait valoir mes fonds; enfin il m'est fort utile!...

SCÈNE II.

DESPRÉS, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Després.

LA MARQUISE.

Arrivez donc, Després; je n'aime pas à perdre mon temps, et je tiens à ce qu'on soit exact.

DESPRÉS.

Veuillez recevoir mes excuses, madame la marquise. J'ai l'honneur de présenter mes hommages à madame la comtesse..... Voici la loge que madame la marquise m'a chargé de louer.... vis-à-vis celle de la princesse.

LA MARQUISE.

Bien; elle me verra, et cela peut servir dans l'occasion. Merci, Després. Tenez, j'avais préparé .... (Elle lui donne un papier enveloppant de l'argent et un coupon.) Mais vous viendrez avec nous. Voici un coupon.

DESPRÉS.

Madame la marquise me fait trop d'honneur. (A part,

mettant le coupon dans sa poche.) J'en étais sûr. (Haut.) J'ai fait aussi les autres commissions dont Madame la marquise m'avait chargé. J'ai parlé pour vos protégés : on m'a promis deux voix à l'Académie, et deux lits aux Incurables. Madame la marquise n'est pas restée long-temps au bal?...

LA MARQUISE.

Non ; le duc était souffrant.

DESPRÉS.

Moi, je tombais de lassitude en rentrant ce matin. Malgré ses prétentions, ce cher M. Martigny ne s'entend pas beaucoup à recevoir une grande société; il m'avait prié de l'aider, et je suis accablé de fatigue. Cela ne s'est pas mal passé. Il y a bien eu un peu de cohue, tous les appartemens ont été encombrés, tout le monde n'a pas soupé, il y a eu des Cachemires perdus; deux joueurs, trop heureux, ont été pris sur le fait et priés poliment de sortir!.... Mais quand la foule a été éclaircie, de quatre à cinq heures du matin, la soirée a été charmante!... Il y manquait cependant un de ses plus beaux ornemens; nous avons tous regretté madame la comtesse de Montfort.

LA MARQUISE.

Ma nièce a été retenue par une migraine ; mais elle va très bien aujourd'hui. Je lui ai parlé de votre ami.

LA COMTESSE.

Ma tante!

LA MARQUISE.

Laissez-moi faire, ma nièce, et songez que nous ne nous engageons à rien; mais il faut voir. Comment le nommez-vous donc, ce monsieur?

DESPRÉS.

M. Desrosiers.

LA MARQUISE.

Le nom n'est pas mal.

DESPRÉS.

Je laisse de côté son immense fortune; ce n'est rien pour vous, mesdames... Je ne veux vanter que ses rares qualités : en m'adressant à madame la comtesse de Montfort, je parle à une femme qui sait apprécier les sentimens nobles, les belles actions. J'ai été témoin de plusieurs traits de mon ami Desrosiers... Il en est un surtout...

LA MARQUISE.

Racontez-nous cela bien vite.

LA COMTESSE.

Oui : quel est donc ce beau trait de votre ami?

DESPRÉS.

Pressé par nos instances, il était sur le point d'é-

pouser une jeune personne fort intéressante : il apprend qu'elle est aimée par un jeune homme sans fortune... Eh bien! mesdames, M. Desrosiers, mon ami Desrosiers ne prend point de repos qu'il n'ait fléchi les parens et obtenu leur consentement à l'union de son rival et de celle qui lui était destinée. Je ne sais pas même s'il n'a pas fait secrètement quelques avances au jeune homme; il ne me l'a pas dit, mais il en est bien capable.

LA MARQUISE.

Eh bien! ma nièce, qu'en dites-vous?

LA COMTESSE.

C'est se conduire en galant homme.

DESPRÉS.

Depuis cette généreuse rupture, nous lui avons proposé d'autres partis, un, entre autres, de cinq cent mille francs... Il a tout refusé avec obstination. Enfin, hier, en apprenant qu'un héritage venait de doubler sa fortune, il s'est écrié : Peut-être serai-je moins indigne d'elle!

LA MARQUISE.

Il a dit cela!

DESPRÉS.

Il l'a dit!

LA COMTESSE.

Comme c'est touchant!

DESPRÉS.

C'est alors qu'il m'a prié de profiter du bal pour parler avec discrétion à madame la marquise : ma discrétion, à moi, c'est de la franchise, et je n'ai pas hésité à lui servir d'interprète. Vous sentez qu'il ne pouvait guère se présenter au bal dans un moment consacré à sa douleur et à sa visite chez le notaire ! d'ailleurs, il ne pense pas tout-à-fait comme le banquier Martigny; il a des opinions pures, des mœurs, de la moralité; c'est un homme de notre bord!...

LA MARQUISE.

Un homme de notre bord! Amenez-nous votre ami!

LA COMTESSE.

Un moment, ma tante.

DESPRÉS.

Il est là!

LA COMTESSE.

Comment! il est là?

DESPRÉS.

Il m'a conduit jusqu'à votre porte dans son landaw, où il m'attend.

LA MARQUISE.

Allez vite le chercher: ma nièce et moi nous sommes impatientes de le voir.

LA COMTESSE.

Moi, ma tante?

LA MARQUISE.

Oui, vous! Allez donc, mon cher Després?

DESPRÉS, sortant.

Puisque madame la marquise l'ordonne...

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

En vérité, ma tante, sans les égards que je vous dois...

LA MARQUISE.

Ce n'est pas vous qui le recevez, c'est moi!... Un homme sensible, généreux, qui a de la moralité, qui est de notre bord..., qui est millionnaire!... D'ailleurs comme je vous l'ai déjà dit, cela n'engage à rien.

LA COMTESSE.

Ah! bien certainement.

LA MARQUISE.

Je les entends : au moins ne le recevez pas mal.

SCÈNE IV.

DESPRÉS, DESROSIERS, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

DESPRÉS.

Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter mon ami Desrosiers. (Bas à Desrosiers.) L'air modeste et sentimental.

LA MARQUISE.

Il est fort bien.

DESROSIERS.

C'est dans une circonstance fort pénible pour moi, Mesdames, que j'ai l'honneur de paraître devant vous.

LA MARQUISE.

Ce crêpe lui donne un air de distinction qui lui sied à merveille!

DESROSIERS, bas à Després.

Ah! mon ami, qu'elle est belle! On voit tout de suite que c'est une comtesse!

DESPRÉS, à part.

Taisez-vous donc. (Haut.) M. Desrosiers s'est mis en

deuil, quoiqu'il y ait déjà plusieurs mois... Mais quand il y aurait dix ans... Du moment qu'on hérite...

LA MARQUISE.

C'est d'étiquette!....

LA COMTESSE, à part.

Le pauvre homme a l'air bien gauche et bien emprunté. Au fait, je ne peux pas lui en vouloir.

LA MARQUISE.

Vous chérissiez beaucoup votre oncle, monsieur?

DESROSIERS.

Il avait aidé ma mère à soigner mon éducation : c'est à lui et à cette respectable mère que je dois les bons sentimens qui m'ont guidé dans toute ma carrière.

DESPRÉS, bas à Desrosiers.

Bien, très bien! Continuez sur ce ton-là.

DESROSIERS, de même.

Oh! je sais être hypocrite tout comme un autre! (Haut.) Ma mère était fille d'un très bon gentilhomme du Dauphiné, une D'Apremont.

LA MARQUISE.

D'Apremont! excellente famille!

DESROSIERS.

Famille de robe!

LA MARQUISE.

Il me semble que j'en ai entendu parler au vieux duc. Vous voyez, ma nièce... il est né, ce monsieur!

LA COMTESSE.

Je ne lui conteste pas sa naissance, ma tante!.. je ne lui conteste rien.

DESPRÉS.

Forcé de s'expatrier par suite des circonstances, M. Desrosiers a parcouru l'Amérique méridionale, mais sans adopter les principes qui viennent de la bouleverser. (A part.) Je n'irai pas lui dire qu'il a vu Bolivar!

LA MARQUISE.

Tout ce que vient de nous apprendre M. Després, monsieur, ne peut que vous assurer des droits à notre amitié.

LA COMTESSE.

A notre estime.

DESROSIERS.

Que vous a-t-il donc appris?

DESPRÉS.

Oh! j'ai tout dit : votre conduite généreuse envers cette jeune personne qu'on voulait vous faire épouser.

DESROSIERS.

C'était un devoir.

LA MARQUISE.

Oui; mais aller jusqu'à aider de votre bourse le jeune homme qui était votre rival!

DESROSIERS.

Moi, j'ai aidé?

DESPRÉS.

Vous voudriez en vain le cacher... Je l'ai dit. Soutiendrez-vous que vous ne lui avez pas fait cadeau de la corbeille?

DESROSIERS.

Tous les sacrifices que j'ai faits ne m'ont pas beaucoup coûté. Je craignais de n'avoir pas rencontré la femme qui convient à mon cœur. Je suis trop ambitieux, sans doute; mais si ma fortune pouvait faire oublier mon peu de mérite, et surtout mon peu de naissance.....

LA COMTESSE, bas.

Eh bien! ma tante, est-ce qu'il voudrait déjà se déclarer?

LA MARQUISE.

Després, je vous remercie de nous avoir fait connaître M. Desrosiers... Ah! mon Dieu! Il est déjà tard et je devrais être au château! Le duc qui ne m'a pas envoyé sa voiture!...

DESPRÉS.

M. Desrosiers a la sienne, et si Mme la marquise daignait le permettre... Nous n'avons que le pont à traverser....

DESROSIERS.

Je serais trop flatté...

LA MARQUISE.

Allons! vous me jeterez en passant. Amélie, j'ai donné rendez-vous au petit vicomte... Dites-lui de m'attendre... je vais revenir le prendre. Quel métier que celui de la cour! Si l'on perd un moment!.. Je ne pourrai pas aller ce matin à mon bureau de charité!

DESPRÉS, à part.

Je le crois bien! elle a tant perdu hier à l'écarté.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, seule.

Ce Després connaît toute la terre!... Eh bien! voilà pourtant un riche qui ne regarde pas une grande dot comme la chose la plus indispensable dans un mariage... Tandis que le frère de Jenny!... M'accuser de coquet-

terie! Coquette! Ces messieurs croient avoir tout dit quand ils ont prononcé ce mot-là!... C'est l'excuse banale de tous leurs torts envers nous... Elle est coquette! comme si nous n'étions pas quelquefois forcées de l'être!... S'est-il seulement aperçu que je n'étais pas au bal! Ah! oui; malgré cette espèce de qui-vive sur lequel nous sommes l'un et l'autre, j'ai bien lu dans son ame... Mais pourquoi ne parle-t-il pas?

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, MARTIGNY.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Martigny.

LA COMTESSE.

J'étais sûre qu'il viendrait ce matin. Faites entrer: allons, je veux être bonne, douce, aimable, et si nous nous querellons, s'il ne s'explique pas, qu'au moins il n'y ait pas de ma faute!....

MARTIGNY.

J'accours, fort inquiet de votre santé, madame; je craignais même de n'être pas reçu.

LA COMTESSE.

Mais je me porte à merveille!

MARTIGNY.

Oserai-je, alors, demander pourquoi Mme la comtesse ne m'a pas fait l'honneur de venir à mon bal?

LA COMTESSE.

J'avais tant à me plaindre de vous!

MARTIGNY.

J'ai eu tort, sans doute; mais auriez-vous dû pousser si loin la vengeance?

LA COMTESSE.

Si ce n'avait été qu'un caprice pour vous faire remarquer mon absence?

MARTIGNY.

Un caprice! moi je n'y ai vu qu'un dédain qui m'a blessé... affligé surtout. Madame la marquise n'a pas été si fière... ou si capricieuse!...

LA COMTESSE.

Ah! ma tante va partout.

MARTIGNY.

Partout! le mot est aimable! Au fait, je dois supporter avec respect toutes vos épigrammes; et la sœur et le frère doivent se féliciter de ce que madame la

comtesse veut bien descendre de son rang et nous honorer de son amitié... de sa protection.

LA COMTESSE.

Allez-vous recommencer vos sorties contre la noblesse? Ces hommes de finance sont bien insupportables avec leur orgueil!

MARTIGNY.

Vous m'en faites apercevoir. Adieu, madame.

LA COMTESSE.

Restez donc, et écoutez-moi. A quoi bon nous piquer toujours de la sorte? Vous connaissez ma manière de voir sur ce que vous appelez mon rang; mais vous m'attaquez, il faut bien que je me défende. Oui, sans doute, il y a quelques ridicules chez les femmes titrées!... Mais je ne vois pas pourquoi, parce qu'on est banquier et qu'on a beaucoup d'argent, on se croirait autorisé à se montrer fier et hautain? Dans les prétentions des nobles, dans les prétentions des riches, je vois des deux parts, sottise et vanité! Mais tenez, laissons cela. Ma tante m'a fait une proposition ce matin. Vous n'ignorez pas que ma famille me tourmente pour que je me remarie; il est même question d'une place à la cour pour celui que je choisirais!....

MARTIGNY.

Je le sais... Et comme d'ailleurs vous êtes belle, aimable, douée de mille qualités..... Ah ! je suis bien sincère en vous parlant de la sorte... il est impossible qu'il ne se présente pas des concurrens !

LA COMTESSE.

Vous croyez !

MARTIGNY.

Vraiment ! une place à la cour ! Enfin, c'est un parti que madame la marquise vous a proposé?... sans doute quelque grand seigneur?

LA COMTESSE.

Non; c'est un homme riche, assez bizarre; il ne croit pas que tout le mérite soit dans l'opulence. Je l'ai vu.

MARTIGNY.

Vous l'avez vu ?

LA COMTESSE.

Tout à l'heure. Il s'est exprimé sur la noblesse avec respect, avec déférence.

MARTIGNY.

Eh bien, madame, qui vous arrête? Il faut épouser ce monsieur!...

LA COMTESSE.

Eh bien, monsieur? (A part.) Je voulais l'engager à parler... et c'est lui qui me conseille.

MARTIGNY, à part.

Elle me demande, à moi! Je serais bien dupe de m'humilier par un aveu! D'ailleurs, si pour lui plaire il faut accepter cette place au château!...

LA COMTESSE, à part.

Il a de l'amour pour moi; mais son orgueil étouffe son amour! Je veux du moins lui cacher ma faiblesse!

MARTIGNY.

Vous sortez, madame?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur. Je me portais bien hier; mais je me félicite de n'avoir pas été à votre bal. Si vous m'y aviez parlé avec autant d'amertume, j'aurais été forcée de le quitter sur-le-champ!

MARTIGNY.

C'est dire que ma présence vous est insupportable, que vous ne voulez plus me voir?

LA COMTESSE.

Vous pouvez l'entendre comme il vous plaira, monsieur; ce n'est pas moi qui vous rappellerai.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

MARTIGNY, seul.

Quelle idée avais-je donc? croire cette femme plus raisonnable que toutes celles de son rang... de sa caste? Elle est plus jolie, plus gracieuse... oh! oui; mais elle ne leur cède pas en vanité! Eh bien! qu'elle prenne ce mari proposé par sa tante... qu'elle en fasse un gentilhomme ordinaire.. ou extraordinaire!. cela m'est fort égal!!.. Les voilà bien, ces nobles!... Moi, qui l'aimais si tendrement!... M'accuser d'orgueil!... Ah! ils sont fiers!... Eh bien, je veux redoubler de faste, de magnificence!... je veux les écraser!... mais de loin!.. oui, de loin!... Ils entendront parler de moi, mais je ne les verrai pas; je ne veux plus en voir un seul!

(Il va pour sortir.)

SCÈNE VIII.

MARTIGNY, DELBOIS.

DELBOIS, le ramenant.

C'est vous, mon cher Martigny; je viens d'apprendre que vous étiez chez ma cousine.

MARTIGNY, à part.

Sa cousine!... Ces gens de qualité sont tous parens les uns des autres!

DELBOIS.

Je me proposais d'aller vous voir ce matin : j'ai à vous parler.

MARTIGNY.

Eh bien! M. le vicomte, parlez! (A part.) Encore quelque service qu'il va me demander.

DELBOIS.

Que j'ai été touché de la manière empressée et toute amicale dont vous m'avez obligé hier!... Mais il est question d'une affaire bien plus importante!... Est-ce que vous n'avez pas remarqué combien j'ai été contrarié quand vous m'avez dit que votre sœur n'épouserait qu'un homme fort riche, et surtout quand vous m'avez parlé de ce M. Desrosiers?

MARTIGNY.

Contrarié! vous! M. le vicomte?

DELBOIS.

Et combien j'ai été joyeux lorsque j'ai appris que c'était une affaire manquée?

MARTIGNY.

Où voulez-vous en venir, M. le vicomte?

DELBOIS.

Ne m'appelez donc pas toujours M. le vicomte... On dirait que vous me boudez!... Je n'ai pas pu vous parler au bal : vous étiez fort préoccupé, et moi j'étais tout au plaisir de danser et de causer avec votre charmante sœur. Mais, à présent, je vais m'expliquer avec une entière franchise!..... Mon cher Martigny, il s'en faut que ma fortune approche de la vôtre;... mais peut-être ce titre de vicomte, dont je suis loin de me targuer; ce grade de colonel en activité, si, comme j'ose l'espérer, on n'est point assez injuste pour m'enlever mon régiment; cet avenir que j'ai devant moi!... peut-être tout cela me donne-t-il une assez belle position dans le monde!... Et d'ailleurs, si l'on s'obstinait à me persécuter, je n'attendrais pas ma démission..... et alors j'aurais toujours mon industrie... et avec vos leçons et vos secours... je pourrais devenir... votre égal!....

MARTIGNY.

Vous, M. Alfred Delbois, banquier!....

DELBOIS.

Je ne serais pas le premier qui, par mon travail, aurais honoré et ennobli ma disgrace!..... Enfin, mon cher, vous comprenez ce que je vous demande?

MARTIGNY.

Vous auriez fait à Jenny l'honneur de songer à elle? (A part.) C'est assez présomptueux!... Je veux bien lui prêter de l'argent... Mais lui donner ma sœur!...

DELBOIS.

Mon ami, je l'aime, je l'adore...

MARTIGNY.

Vous l'adorez?

DELBOIS.

Et vous allez peut-être me taxer d'amour-propre, mais j'ose me flatter...

MARTIGNY.

Qu'elle vous adore aussi, monsieur le vicomte?

DELBOIS.

Ah! Martigny.... Mais que peut-être elle me voit avec moins d'effroi... et plus de plaisir que ce M. Desrosiers.

MARTIGNY.

Je n'ai pas de peine à le croire. (A part.) Moi que sa cousine a dédaigné, j'irais lui accorder!... (Haut.) Les femmes ont toujours aimé les gens de qualité, et ma sœur est peut-être aussi folle que les autres!....

DELBOIS.

Ah! quel ton vous prenez!

MARTIGNY.

Elles ont toutes la manie de vouloir épouser des pairs de France.... ou des fils de pair!.... C'est comme une épidémie!..... On devrait en faire de nouveaux, exprès pour les demoiselles à marier!..

DELBOIS.

Mais, en vérité, Martigny, vous me répondez avec une aigreur, un persiflage... Je ne vous reconnais pas.

MARTIGNY.

Et vous autres, messieurs, vous mettez un empressement à descendre à la Chaussée-d'Antin..... Heureusement nous ne sommes plus au temps où les marquis marchaient sur les traces des Lovelaces, des roués de la régence, et se faisaient un jeu de séduire les jeunes plébéiennes!..

DELBOIS.

Monsieur Martigny!

MARTIGNY.

Alors, parfois, de grands seigneurs voulaient bien s'abaisser jusqu'à épouser des filles ou des sœurs de financiers qui se trouvaient heureux d'obtenir leur admission dans une noble famille, en reconstruisant à grands frais quelque vieux manoir, quelque castel tombant en ruines!... Nous n'en sommes plus là, Dieu merci!....

DELBOIS.

Non.... et nous n'y reviendrons pas!... Mais nous sommes peut-être au temps où un parvenu, orgueilleux d'une opulence qu'il doit à l'industrie de son père, ou quelquefois à la sienne, se croit la seule puissance du jour, et s'oublie jusqu'à insulter ceux qui n'ont pas sa fortune!... S'il y a des nobles assez lâches pour le supporter, je vous déclare que je ne suis pas du nombre..... Contentez-vous de me désespérer en me refusant la main de votre sœur; mais n'allez pas plus loin!...

MARTIGNY.

La main de ma sœur! est-ce que vous pouvez la demander? Vous seriez blâmé par tous les vôtres... Votre père ne consentirait jamais, lui qui est tout ce qu'il y a de plus...

DELBOIS.

Monsieur Martigny... Je ne partage pas toutes les opinions de mon père, mais je les respecte!.. elles sont consciencieuses, et par cela même honorables.... Et je ne souffrirai pas qu'on ose, en ma présence...

MARTIGNY.

Consultez là-dessus la marquise d'Olmare, la comtesse de Montfort!....

DELBOIS.

Je ne prends conseil que de moi quand on m'outrage!....

MARTIGNY.

Comment! voudriez-vous vous battre avec un homme comme moi? C'est un honneur que je m'empresserais d'accepter.

DELBOIS.

Eh bien! monsieur, avec plaisir!... Juste ciel! avec plaisir! Moi!.. le frère de Jenny!.. Martigny, de grâce... Il se passe en vous quelque chose d'extraordinaire.

MARTIGNY.

Ah! mon cher!

DELBOIS.

Vous ne m'avez pas habitué à un pareil traitement : c'est de vous plus que de tout autre que j'ai le droit de m'en affliger!.... Mais voyons : nous sommes seuls..... Au nom de l'amitié que vous m'avez tant de fois témoignée.... au nom de celle que je vous conserve toujours.... au nom de Jenny... Mon ami, désavouons les duretés qui viennent de nous échapper... Mon ami, je vous en conjure.

MARTIGNY.

J'ai eu tort, mon cher Delbois... Je vous estime.....

Je suis loin de vous confondre... Mais réfléchissez..... (A part.) Sa cousine va en épouser un autre... (Haut.) Non... Ce que vous me demandez est impossible... Que mon refus vienne de l'orgueil que me donne ma richesse, ou qu'il vienne de l'orgueil que je suppose, non à vous, mais à vos nobles parens... Vous ne devez plus songer à ma sœur.

DELBOIS.

Mais si vous rendez justice à mes sentimens, qu'importe le suffrage des autres?

MARTIGNY.

Encore une fois, pardonnez-moi mes torts. (Il lui prend la main.) Adieu, mon ami; nous ne devons pas figurer dans vos illustres familles. Madame de Montfort est comtesse!.. vous, vous êtes vicomte!.. Ma sœur est tout simplement la modeste Jenny, fille d'un homme vénérable... Moi, je ne suis que Martigny le banquier, pauvre millionnaire, qui contribue tous les jours à la prospérité de la France... dont le nom est en honneur et en crédit dans les deux mondes!... Voici madame la comtesse; vous pouvez l'assurer que je ne l'importunerai plus de mes visites. (Il salue la comtesse. A part, en sortant.) Non, je ne la verrai plus!... (Il sort.)

SCENE IX.

DELBOIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Bonjour, Alfred ! Eh bien, M. Martigny sort au moment où je parais ?

DELBOIS.

Vous me voyez tout confondu des discours étranges qu'il vient de me tenir !

LA COMTESSE.

Contre moi, sans doute?

DELBOIS.

Contre tous, tant que nous sommes de nobles, de gentilshommes !....

LA COMTESSE.

C'est un fou gonflé de vanité; et la vanité le conduit à l'envie !

DELBOIS.

Qu'a-t-il donc tant à nous envier?

LA COMTESSE.

Laissons M. Martigny, mon cher cousin, et parlons de vous. D'abord, ma tante va venir vous prendre :

elle se flatte d'arranger votre affaire aujourd'hui même.

DELBOIS.

Ah! ma chère Amélie! j'y songe à peine, à cette affaire! Vous, ma cousine, vous, ma tendre amie, toujours si bonne pour moi, vous connaissez tous mes secrets et toutes mes espérances...

LA COMTESSE.

Eh bien?

DELBOIS.

Eh bien, je suis le plus malheureux des hommes!... il vient de me la refuser.... et d'une manière....

LA COMTESSE.

Il a perdu la tête!.... On ne pourra plus vivre avec cet homme là!.... Mais il n'est que son tuteur..... et nous trouverons le moyen.... Oui, puisqu'il est si fier, je veux qu'il enrage en voyant sa sœur vicomtesse!... Allons, mon cher Alfred, ne vous désespérez pas..... vous serez heureux! tandis que moi..... Mais ne songeons point à moi!... Laissez-vous guider aujourd'hui par ma tante, et comptez toujours sur votre cousine, sur l'amie de Jenny!...

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, DELBOIS.

LA MARQUISE.

Eh bien! le vicomte est-il arrivé? Bon! le voilà!.. Il y avait beaucoup de monde à la revue; j'étais très bien placée... un petit entre-sol, chez une des femmes de la duchesse! Ma chère, j'ai eu raison de prendre la voiture de M. Desrosiers; ses chevaux brûlent le pavé, et son cocher est d'une adresse!.. Je suis entrée avant la vieille baronne!....

DELBOIS.

M. Desrosiers!

LA MARQUISE.

Il m'a demandé la permission de revenir; je lui ai dit que vous le recevriez.

LA COMTESSE.

Mais, ma tante!...

DELBOIS.

Le voilà ici, maintenant! vous connaissez M. Desrosiers?

LA MARQUISE.

Oui, je vous raconterai cela... Mais, avant de partir,

je ne suis pas fâchée de vous gronder, et devant ma nièce!... Monsieur mon cousin! Qu'est-ce que c'est?.. Vous vous faites de vilaines affaires, vous, le vicomte Delbois?

DELBOIS.

Permettez-moi, madame la marquise....

LA MARQUISE.

Eh! mon Dieu! moi, je ne suis pas intolérante avec les gens de mon parti. Autant j'ai de sévérité pour les autres, autant j'ai d'indulgence pour les nôtres qui ne sont qu'égarés; mais au moins je veux les rallier!... et je vous rallierai!....

LA COMTESSE.

Il me semble, ma tante, que M. Delbois s'est conduit.....

LA MARQUISE.

Permettez, ma nièce! vous n'entendez rien aux affaires de service!..... Vous savez plaire, vous savez charmer... plaisez, charmez, vous vous en acquitterez toujours à merveille; mais laissez-moi rappeler ce jeune homme à ses devoirs!....

DELBOIS.

On ne peut cependant pas me faire un crime d'avoir soutenu mes droits?

LA MARQUISE.

Ah! ce n'est pas sur le fait qui s'est passé qu'on vous cherche querelle!... Et quant à moi, je vous approuve, parce que vous étiez là comme chef de corps!..... Ah! si l'ordre était venu du lieutenant-général commandant la division! je vous donnerais tort, parce que je veux de la subordination!... J'étais bien petite alors; mais je n'oublierai jamais ce que j'ai entendu dire à notre grand-père à tous (montrant un portrait) que voilà, et qui était Mestre de camp de cavalerie dans le bon temps!.. « Il faut de la discipline entre les militaires;... mais le militaire ne doit pas se laisser commander par le bourgeois!... il lui donne des ordres, et n'en reçoit pas!... il n'en reçoit que du Roi!... » Mon grand-père était à cheval sur la discipline; il n'a jamais voulu obéir à personne!... Ce que je vous reproche, c'est votre légèreté de principes; mais je vous tancerai devant le vieux duc qui nous attend!...

LA COMTESSE.

Allez, mon ami! il est si important de ne pas perdre votre état!...

DELBOIS, à part.

Que ne ferais-je pas pour obtenir la main de Jenny?

LA MARQUISE.

Adieu, Amélie! je vous recommande M. Desrosiers!... Venez, et donnez-moi la main, petit révolté!... Ma chère, je réponds d'avance du succès!.... En sortant de chez le duc, nous irons dans les bureaux ;... j'ai là un homme à moi.... et s'il ne fait pas ce que je veux, nous forcerons la porte du ministre.

(Elle sort avec Delbois.)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, JENNY, GEORGETTE.

LA COMTESSE.

Elle le ferait comme elle le dit! Quand elle a décidé quelque chose!... Elle n'ira pourtant pas jusqu'à me faire aimer son M. Desrosiers.

JENNY, entr'ouvrant une porte à droite.

Est-elle partie?

LA COMTESSE.

Comment! tu es là, Jenny?

JENNY.

Oui ; je ne voulais pas te parler devant la marquise, et j'ai attendu dans ta chambre.

LA COMTESSE.

Mais, viens donc....

JENNY.

C'est que je ne suis pas seule! je t'amène une autre camarade de pension.

LA COMTESSE.

Qui donc? Adèle? Honorine? ah! c'est Georgette!..

GEORGETTE.

Quoi! madame la comtesse, vous m'avez reconnue?

LA COMTESSE.

Tu le vois bien!... Il y a long-temps!.. Tu étais plus jeune que moi!.. Comme c'est cruel! on forme des amitiés bien chères dans la pension, et puis dans le monde on est séparé, on ne se voit plus; mais on s'aime toujours! n'est-ce pas Jenny? n'est-ce pas Georgette?

GEORGETTE.

Quoi! ma chère Amélie! Madame, veux-je dire...

LA COMTESSE.

Tu ne veux donc pas me tutoyer?

GEORGETTE.

Je n'osais pas! parce qu'une comtesse...

LA COMTESSE.

Toujours Amélie pour toi! Entre camarades de pension, jamais de distinction de rang, de fortune, d'opi-

nion!... Ah si les hommes voulaient ne pas oublier le collége!...

JENNY.

Bonne Amélie! tu ne sais pas? nous venons te rendre un grand service.

GEORGETTE.

T'empêcher de te marier!

LA COMTESSE.

Tu appelles cela un service?

GEORGETTE.

De te marier... avec M. Desrosiers!

LA COMTESSE.

M. Desrosiers! et comment savez-vous?

JENNY.

Il faut te dire d'abord, quelle va épouser M. Gustave, le premier commis de son père.

GEORGETTE.

Un jeune homme charmant! qui m'aime beaucoup!

JENNY.

Et quelle aime aussi!

GEORGETTE.

Ce matin, Gustave est venu ici apporter des étoffes chez ta tante; il est très fin, Gustave, il a de l'esprit; et comme il paraît que la marquise d'Olmare est un

peu indiscrète, il a appris qu'aujourd'hui même on devait te présenter M. Desrosiers.

LA COMTESSE.

C'est vrai !

GEORGETTE.

Tu vois donc bien! Gustave est accouru bien vite me conter tout ce qu'il savait... aussitôt j'ai été trouver Jenny...

JENNY.

Et nous venons toutes les deux pour te dire que ce M. Desrosiers ne te convient pas du tout!

LA COMTESSE.

Je le sais... je l'ai vu!.. mais comment le connaissez vous?

GEORGETTE.

Imagine-toi qu'hier, tout était décidé entre lui et mes parens pour son mariage avec moi.

LA COMTESSE.

Eh quoi ! tu serais cette jeune personne avec laquelle il a rompu par délicatesse?

GEORGETTE.

Délicatesse qui lui est survenue avec une nouvelle fortune!...

JENNY.

Et le soir même, il est venu se proposer à mon frère!...

GEORGETTE.

Parce que Jenny a une plus belle dot que moi!

JENNY.

D'abord il s'est montré fort avide; mais lorsqu'il s'est vu maître d'un grand héritage...

LA COMTESSE.

Je comprends! l'ambition a succédé à l'avidité... et c'est moi!..... Ah! M. Desrosiers!..... Mes bonnes amies, que je vous sais gré de votre démarche!... Tu vas donc épouser celui que tu aimes, ma petite Georgette? et toi Jenny?

JENNY.

Moi?

LA COMTESSE.

Si je te proposais un mari? un de mes parens?

GEORGETTE.

Le vicomte Delbois?...

LA COMTESSE.

Il t'aime!

GEORGETTE.

Et il est aimé.

JENNY.

Tais-toi donc!

GEORGETTE.

Ne me l'as-tu pas avoué? Pourquoi t'en cacherais-tu devant elle?

JENNY.

Mon frère ne consentira jamais!.. à moins, cependant... oui... il y aurait un moyen que j'ai deviné et que j'ai confié à Georgette.

LA COMTESSE.

Lequel?

GEORGETTE.

Ce serait, toi-même, d'épouser le frère de Jenny?

JENNY.

Il a de l'amour pour toi.

LA COMTESSE.

M. Martigny! dis plutôt de la haine!

JENNY.

On dit que cela se ressemble beaucoup!....

LA COMTESSE.

Il vient de jurer qu'il ne remettrait plus les pieds chez moi.

JENNY.

C'est comme M. Delbois qui avait dit qu'il ne viendrait pas au bal!... il est arrivé le premier!

GEORGETTE.

C'est comme Gustave quand il me boudait !...

LA COMTESSE.

Ils se ressemblent tous.

SCÈNE XII.

LES MÊMES.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Desrosiers.

LA COMTESSE.

Encore ! je ne veux pas le recevoir.

GEORGETTE.

Pourquoi donc cela? Ce pauvre cher homme, il n'y aurait pas de mal à le plaisanter! Reçois-le seule d'abord, et Jenny et moi pour un moment!...

(Elle va avec Jenny vers la porte à gauche.)

LA COMTESSE.

Georgette a raison !... faites entrer.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, DESROSIERS, JENNY, GEORGETTE.

LA COMTESSE.

C'est encore vous, Monsieur?

DESROSIERS.

Veuillez me pardonner, madame la Comtesse. Madame la marquise m'a fait promettre de la tenir au courant des affaires de la succession, et j'accours pour lui dire qu'il ne s'élève aucune difficulté... et que par-conséquent, tout est à moi!

LA COMTESSE.

Je vous en félicite, Monsieur; mais parlez-moi donc du désintéressement que vous avez montré en renonçant à cette jeune personne que vous deviez épouser?

DESROSIERS.

Ah! Madame, pourquoi tant vanter une action toute simple?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas pour vous vanter que je vous en parle? N'est-ce pas hier que vous avez été... si magnanime?

DESROSIERS.

Qui a pu vous dire?...

GEORGETTE.

C'est moi, Monsieur.

DESROSIERS.

La petite de la rue Saint-Denis?

JENNY.

Et moi, Monsieur?

DESROSIERS.

La demoiselle de la Chaussée-d'Antin! Madame... mesdemoiselles,... enchanté de voir réunies...

LA COMTESSE.

Trois amies d'enfance qui ne se sont rien caché.

DESROSIERS.

Mesdames, j'ai bien l'honneur... (Il va pour sortir.)

SCÈNE XIV.

DESROSIERS, LA MARQUISE, LA COMTESSE, JENNY, DELBOIS, GEORGETTE.

LA MARQUISE.

Victoire! Victoire! Ah c'est vous, monsieur Desrosiers! (Le ramenant.) Mais restez donc! Victoire! ma chère

il est toujours colonel ! J'ai enlevé le régiment d'assaut!..... Eh bien ! monsieur Desrosiers, où en est la succession?

DESROSIERS.

Madame la marquise, permettez que je me retire...

LA MARQUISE.

Et où va-t-il donc ?

SCÈNE XV.

DESROSIERS, LA MARQUISE, LA COMTESSE, MARTIGNY, JENNY, DELBOIS, GEORGETTE.

MARTIGNY, ramenant Desrosiers.

Vous ici, M. Desrosiers? Est-ce que ce serait à vous qu'on aurait songé pour madame la comtesse?

JENNY.

Quand je te disais qu'il reviendrait.

LA COMTESSE.

Vous voilà déjà, Monsieur?

MARTIGNY.

Oui, Madame, je viens exprès pour réparer bien des torts... et je ne suis pas fâché de rencontrer Jenny...

et même, M. Desrosiers!.. Mon cher vicomte! Moi qui suis fier, moi qui tiens à user de mon autorité, j'ordonne à ma sœur de vous épouser!

DELBOIS.

Ah! mon ami, mon cher Martigny!.. Mademoiselle?..

JENNY.

Monsieur! je n'ai jamais désobéi à mon frère.

LA MARQUISE.

Petit cousin, vous ne m'aviez pas dit cela! Allons, elle n'est pas noble;..... mais elle est bien jolie!

DESROSIERS.

Je vois que ma présence...

LA MARQUISE.

Un moment, M. Desrosiers.

GEORGETTE.

En voilà déjà la moitié.

MARTIGNY.

Comment! la moitié?

JENNY.

Oui : la moitié des mariages que nous venons d'arranger nous-mêmes!.. Sois franc, mon frère!.. tu crains qu'elle ne te trouve pas assez noble! elle craint que tu ne la trouves pas assez riche!.... Je lui ai révélé ton amour pour elle.

GEORGETTE.

Elle nous a avoué qu'elle y répondait.

MARTIGNY.

Ah! Madame, voudriez-vous démentir?....

LA COMTESSE, lui donnant la main.

Je veux que nous n'ayons de fierté ni l'un ni l'autre!.. Ma tante! vous vouliez me marier à un homme riche? vous devez être contente?

LA MARQUISE.

Contente!.... Ah! monsieur Martigny donne de bien beaux bals!

DESROSIERS.

Mesdames, je suis touché du bonheur universel!... je ne veux pas être importun!... (A part, en sortant.) Au moins, personne ne peut plus me retenir!...

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

DESPRÉS, DESROSIERS, LA MARQUISE, LA COMTESSE, MARTIGNY, JENNY, DELBOIS, GEORGETTE.

DESPRÉS, ramenant Desrosiers.

Eh bien! où allez-vous donc, mon cher ami?

DESROSIERS.

Où je vais? Tenez, voyez-les toutes les trois.

DESPRÉS.

Ah! ah!

DESROSIERS.

Monsieur épouse Mademoiselle!... Monsieur épouse Madame! et après m'être promené de mariage en mariage, je reste garçon... à moins que...

DESPRÉS.

Ma foi! je ne vois plus que le Marais!... quelque vieille douairière!

DESROSIERS.

Je ne veux pas rétrograder!...

DESPRÉS.

Puisque vous voulez toujours monter plus haut..... Eh bien, qu'il vous arrive encore deux vaisseaux ou un héritage, je tâcherai de vous trouver une princesse! M. Martigny, que j'ai d'excuses à vous faire! Si j'avais su!...

MARTIGNY.

Ah! nous ne vous en voulons pas!.... ni à vous, M. Desrosiers!...

JENNY.

Au contraire! nous sommes tous prêts à vous remercier.

GEORGETTE.

C'est à vous que nous devons l'union du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin.

LA COMTESSE.

Et de la rue Saint-Denis.

DELBOIS.

Cette union sera durable!... Plus d'orgueil!... plus de haines!... plus de rivalités!... Ne sommes-nous pas tous de la même famille?...

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

J. N. BARBA,

COUR DES FONTAINES, N° 7,
(Au premier.)

RABAIS CONSIDÉRABLE,

PAR SUITE DE CESSATION DE COMMERCE.

Les contrariétés, je pourrais presque dire les persécutions que j'ai éprouvées depuis deux ans dans l'exercice d'une industrie que je cultivais sans reproche depuis près de quarante ans, m'ont déterminé à réaliser les valeurs que je possède en livres de mon fonds.

Tout le monde devinera les causes de cette détermination; il n'entre ni dans mes intérêts ni dans mes vues de les rappeler; c'est pour les oublier que je vais m'occuper de me retirer des affaires. Tous ceux qui me connaissent sauront bien que dans le parti que je prends il n'y a rien qui puisse nuire à la réputation des ouvrages que j'ai imprimés. Le mérite d'hommes de lettres, tels que MM. Duval, Picard, Pigault-Lebrun, Casimir Delavigne, est aujourd'hui tellement reconnu, que les calculs d'un libraire, quels qu'ils soient, ne peuvent lui porter atteinte.

La librairie a été placée, depuis quelques temps, dans une position si critique, que je suis obligé de mettre les livres qui sont ma propriété particulière, et dont j'ai payé les manuscrits fort cher, au même prix que les ouvrages tombés dans le domaine public; c'est à cet état affligeant d'une des branches de commerce les plus productives de la France, qu'il faut attribuer le prix modique auquel je propose aujourd'hui au public ma belle édition des œuvres de M. Alexandre Duval, de l'Académie Française.

Cet écrivain est un de nos poètes comiques modernes, qui a le plus contribué à ramener la comédie dans une route dont elle s'était trop écartée dans le siècle dernier. Ses ouvrages sont au répertoire de tous les théâtres, et tiennent un rang distingué même après les chefs-d'œuvre de notre scène. L'édition que j'ai faite contient des notices historiques et critiques, qui contribuent beaucoup aux agréments que procure la lecture de cha-

cune de ces pièces. Le caractère franc et loyal de M. Duval, cette indépendance qui le distingue de beaucoup d'autres écrivains contemporains, ont donné à chacun des examens littéraires de ses comédies un intérêt dont on chercherait en vain d'autres exemples. Un autre genre de mérite qu'on se plaît à y reconnaître, c'est une peinture vraie des mœurs de son époque dans toutes les classes de la société; l'auteur les a observées en homme habile; répandu dans le monde, et en rapport avec ce que la France a eu d'hommes distingués dans tous les genres, on peut considérer ses notices, écrites avec une verve comique fort piquante, comme des mémoires littéraires sur la vie de l'auteur, et sur une époque féconde en grands événements et en caractères dramatiques.

J'ose espérer que le public qui m'a toujours honoré de sa confiance me saura gré des sacrifices que je fais en ce moment, et qu'il accueillera avec bienveillance l'espèce de souscription que je lui présente, dont les avantages sont incontestables, surtout pour les nombreux souscripteurs des œuvres de M. Picard, qui sentiront la nécessité de placer sur le même rayon de bibliothèque M. Alexandre Duval, qui a, pendant trente ans, rivalisé de succès avec lui.

Paris, ce 15 mars 1827.

J. N. BARBA,
Éditeur, Cour-des-Fontaines, n° 7.

Les personnes connues qui me feront l'honneur de m'adresser leurs demandes jouiront d'un crédit de trois mois en prenant pour cent francs et au-dessus. Pour le paiement, je ferai traite sur elles.

Celles qui au contraire paieront comptant jouiront d'un escompte de 5 *pour* 0/0.

OEuvres complètes de M. Alexandre Duval, de l'Institut (Académie Française); 9 gros volumes in-8°, imprimés par Firmin Didot, sur beau papier satiné, avec le portrait de l'auteur, gravé par Tardieu d'après Boilly; 2e édition. Prix: 40 fr., au lieu de 63 fr.

OEuvres complètes de M. L.-B. Picard, de l'Institut (Académie Française); 10 vol. in-8°, imprimés par Firmin Didot, sur beau papier satiné, portrait de l'auteur d'après Boilly; 2e édition. Prix: 50 fr. au lieu de 70 fr.

OEuvres complètes de Picault Lebrun; 20 volumes in-8° de 600 pages, imprimés par Firmin Didot, sur papier superfin

satiné, avec le portrait de l'auteur, gravé par Bretonnier d'après Boilly. Chaque volume in-8° contient 4 volumes in-12. Prix : 120 fr. au lieu de 160,

Il ne me reste plus qu'un petit nombre de cette édition.

LES PERSONNES QUI NE VOUDRAIENT PRENDRE DE CES TROIS OUVRAGES QU'UN VOL. A LA FOIS PAIERONT 50 CENT. EN PLUS PAR VOL.

HISTOIRE DE FRANCE, abrégée, critique et philosophique, à l'usage des gens du monde, par Pigault-Lebrun; avec cette épigraphe : « LA VÉRITÉ, TOUTE LA VÉRITÉ, RIEN QUE LA VÉRITÉ. »

Toute la pensée de l'auteur est dans son épigraphe: son ouvrage se fait remarquer par une impartialité que l'on chercherait en vain dans nos historiens, qui ont presque tous écrit sous l'influence de leurs passions ou de leurs intérêts. A ce mérite bien rare et bien précieux, se joint celui d'une érudition vaste et consciencieuse. 8 vol. in 8°, de plus de 500 pages. Prix: 7 fr. le vol.

6 vol. ont déjà paru; les deux derniers paraîtront avant la fin de cette année.

HISTOIRE DE LOUIS XI, par Pigault-Lebrun, 1 vol. in-12. Prix: 3 fr.

HISTOIRE DE LOUIS IX (St-Louis), par le même, 1 vol. in-12. Prix: 3fr.

HISTOIRE DE CHARLES VI, par le même, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

THÉATRE DE M. CASIMIR DELAVIGNE, 2 vol. in 8°, pap. vél., belles fig. et culs-de-lampes, d'après Deverja. Prix: 20 fr., au lieu de 24.

Id. 4 vol. in-18, aussi vélin et fig. Prix: 16 fr., au lieu de 20.

Ces deux ouvrages font suite aux Messéniennes du même auteur.

ŒUVRES DE PLUTARQUE, trad. d'Amyot, 2e ÉDITION de Cussac, 25 vol. in-8° avec vignettes et culs-de-lampes. Prix: 100 fr. au lieu de 150.

COLLECTION DES ROMANS DE PAUL DE KOCK, 37 vol. in-12. Prix: 55 fr. au lieu de 110.

Chaque ouvrage se vend séparément 2 fr. le vol.

LE CUISINIER ROYAL, ou l'art de faire la Cuisine et la Pâtisserie, orné de neuf planches pour le service des tables depuis 12 jusqu'à 150 couverts, par MM. Viart et Fouret, hommes de bouche. 12e ÉDITION, suivie d'une notice sur les vins, par M. Pierhugue. Prix: 5 fr., au lieu de 7 fr. 50 cent.

CET OUVRAGE, QUI EST D'AILLEURS LE MEILLEUR MANUEL DE CUISINE, SE RECOMMANDE ASSEZ PAR SON NOMBRE D'ÉDITIONS.

NOUVEAU SAVANT DE SOCIÉTÉ; 4e. ÉDIT., 4 vol. in-12, fig. et planches. Prix: 8 fr. au lieu de 12 fr.

Le premier vol. contient: jeux de sociétés, gages et pénitences; — le 2e, tours d'adresse et de cartes; — le 3e, choix de chansons, énigmes, charades, etc.; — le 4e, jeux de billard, whisk, boston, bouillotte, piquet, comète, reversis, impériale, mouche, mabign, commerce, etc., etc.

Chaque volume se vend séparément 2 francs.

L'ART POÉTIQUE DES DEMOISELLES ET DES JEUNES GENS, ou Lettres à Isaure sur la poésie, par Emmanuel Dupaty, un gros vol. in-12, fig. 2e ÉDIT. Prix : 3 fr. au lieu de 5 fr.

PROMENADE DE DIEPPE AUX MONTAGNES D'ÉCOSSE, par Charles Nodier. Un beau volume in-12, imprimé sur papier superfin, figures coloriées et cartes d'Écosse. Prix : 4 fr. au lieu de 7 fr.

DICTIONNAIRE THÉATRAL, ou DOUZE CENT TRENTE-TROIS VÉRITÉS sur tout ce qui a rapport au théâtre; un fort volume in-12, 2e ÉDIT. Prix : 3 fr. au lieu de 4 fr.

CODE DES GENS HONNÊTES, ou l'art de se mettre en garde contre les Fripons ; 2e ÉDIT. ; un vol. in-12. Prix : 3 fr. au lieu de 4 fr.

COLLECTION DE L'ALMANACH DES SPECTACLES, 6 vol. in-18 (y compris 1827). Prix : 15 fr. au lieu de 21 fr.

Chaque année se vend séparément 3 fr. le volume.

EUGÈNE ET GUILLAUME, leurs aventures, écrites par Eugène et publiées par L.-B. Picard, de l'Institut (Académie Française) ; 5e ÉDIT., 6 vol. in-12. Prix : 10 fr. au lieu de 15 fr.

DICTIONNAIRE DU JARDINAGE, contenant les noms des plantes potagères, arbres fruitiers, arbrisseaux et plantes d'agrément les plus connues. Tout ce qu'il est indispensable de connaître pour les cultiver avec succès, etc., etc., 2e ÉDITION, avec des tableaux synoptiques indiquant, par mois, les travaux du jardinier, les semis, les plantations, la floraison, la fécondation, la récolte des grains et le temps de leur conservation, etc., par M. PEPIN, receveur des domaines, membre de la société d'agriculture du département des Ardennes; un fort vol. in-12. Prix : 2 fr. au lieu de 4 fr.

MANUEL ET RÉPERTOIRE DRAMATIQUE, par Colson, contenant le titre des pièces, le nom des auteurs, la date des représentations, la durée de l'exécution, la longueur de chaque rôle, les costumes et les accessoires qu'il faut pour jouer chaque pièce, 6 vol. in-8°. Prix : 15 fr. au lieu de 36 fr.

On trouve chez l'éditeur BARBA, qui a fait presqu'exclusivement ce genre, et qui a imprimé plus de trois millions d'exemplaires de pièces de théâtre, toutes celles imprimées depuis la création du théâtre jusqu'à nos jours. Son catalogue se distribue gratis, chez lui, Cour des Fontaines, n° 7, et au magasin général de pièces de théâtre, galerie derrière le Théâtre-Français, n° 51.

Il possède toujours la curieuse collection de pièces de théâtre de feu Villemain Dabancourt ; cet homme de lettres avait mis 50 ans à la compléter. Elle comprend depuis les Mystères jusqu'à nos jours, et contient tout ce qui a rapport au théâtre, jusqu'aux moindres ouvrages représentés même sur les théâtres de société.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE, HÔTEL DES FERMES.

00100485

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 20 February, 2016